SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

EVEIL

AU CONTACT

DU MOI D'AUTRUI

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT

RUDOLF STEINER

EVEIL AU CONTACT DU MOI D'AUTRUI

RUDOLF STEINER

EVEIL

AU CONTACT

DU MOI D'AUTRUI

10 conférences faites à Dornach
du 23 janvier au 4 mars 1923

Traduction française

Editions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1987

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur.
L'édition originale porte le titre:

Anthroposophische Gemeinschaftsbildung

3e édtition GA 1983
Bibliographie N° 257

Conférences 1–2–3–4–5–8–9–10
traduction française:

V. Choisnel et R. Burlotte

Conférences 6 et 7
traduction française:

Marcel et Henriette Bideau

Imprimé en Suisse
Schüler SA, Bienne
ISBN 2-88189-022-9

TABLE DES MATIÈRES

Première conférence, Stuttgart, 23 janvier 1923 11

La perte du Goetheanum. Sa reconstruction suppose une Société forte. Les adversaires. La Société jusqu'en 1918 et après. Les fondations nouvelles à la périphérie de la Société. Les rapports entre « mère » et « filles » ont mis en péril le mouvement anthroposophique. Le mouvement de rénovation religieuse ; l'union pour la tripartition ; l'union universitaire anthroposophique. Les dangers de la spécialisation anthroposophique. Les « six vertus ». Le bâtiment en ruine à Dornach, la Société en ruine intérieurement. Paroles de douleur, expression d'un examen de conscience, et d'une prise de conscience de nos responsabilités.

Deuxième conférence, Stuttgart, 30 janvier 1923 39

Formation du jugement sur la base des faits. La double métamorphose d'un jugement de la science de l'esprit. Beaucoup de jugements erronxés à cause de vérités isolées et de spéculations fausses. Débarrasser le jugement de son égoïté. Le spirituel ne peut être prouvé, il ne peut être que vécu. La querelle de l'atomisme dans « Die Drei ». La *Philosophie de la Liberté.* Pensée, Liberté, Christianisme. Anthroposophie commence par la science, elle vivifie ses représentations par l'art, elle s'élève en approfondissement religieux.

Troisième conférence, Stuttgart, 6 février 1923 63

La révolution copernicienne dans la science : la terre devenue un grain de poussière. Anthropo-

sophie veut retrouver la connaissance de l'esprit dans l'univers. Nouveau penser et nouveau vouloir. La *Philosophie de la Liberté*. L'expérience du réveil. La volonté dans le penser. Représenter l'anthroposophie par voie d'autorité ou au nom d'une conviction. Malentendus et conflits du fait d'un développement erroné de la Société. Les trois phases du travail anthroposophique, 1902-1909, 1910-1917, 1918-1923 et leurs significations. Crises dans la troisième phase par suite des fondations nouvelles. Polémiques stériles, programmes non réalisés. La Société doit être porteuse du travail anthroposophique.

Quatrième conférence, Stuttgart, 13 février 1923 89

Le développement de l'anthroposophie en tant que société. Le drame de l'âme de l'anthroposophe : intériorisation des volontés ; recherche d'un nouveau mode de connaissance ; vivre le destin du temps. L'aliénation et la souffrance. Anthroposophie, non comme « sagesse de l'homme » mais comme « conscience de l'humanité totale ». Succession et simultanéité des phases de la Société Anthroposophique. Dans la troisième phase, contradiction entre la vie de la pensée et des sentiments d'une part et la volonté d'action d'autre part. Deux maux de l'humanité moderne : la crainte du suprasensible et la faiblesse de la volonté. La ségrégation entre les gens pratiques et les mauvais anthroposophes doit cesser.

Cinquième conférence, Dornach, 22 février 1923 111

Les idéaux. Le bâtiment perdu comme manifestation de l'idéal scientifique, artistique, religieux. Les trois idéaux dans l'ancien Orient et chez les Grecs ; la tâche de notre époque : leur renouvel-

lement et leur orientation prospective. La réunion des délégués doit contribuer à donner à la Société Anthroposophique le nouvel essor dont elle a besoin.

Sixième conférence, Stuttgart, 27 février 1923 135

Première conférence de la réunion des délégués. Paroles de douleurs à la pensée du bâtiment perdu. La nécessité de former une communauté. Le mouvement de la jeunesse. La Communauté des Chrétiens. Les forces formatrices de communauté : la langue et les souvenirs communs. La force communautaire du culte : ranimer les souvenirs de la vie prénatale. La Société Anthroposophique a besoin de l'expérience communautaire de « l'éveil au contact d'autrui ». De cette façon, le sensible est élevé au niveau du suprasensible, tandis que le culte fait descendre le suprasensible dans le sensible. Les deux groupes d'êtres qui ne se comprennent pas : mieux vaut se séparer avec un idéal commun que rester uni dans le chaos.

Septième conférence, Stuttgart, 28 février 1923 163

Deuxième conférence de la réunion des délégués. Dans l'atmosphère morale de sociétés spirituelles, l'élément de la fraternité est une condition préalable à la connaissance des mondes spirituels. Querelles permanentes cependant, parce que l'on transporte l'attitude courante de l'âme dans l'examen des faits spirituels. Cette situation exige une tolérance accrue. Anthroposophie nécessite un retournement de l'âme. Le problème des adversaires. Les adversaires contraignent l'investigateur spirituel à se défendre pour le distraire de ses véritables tâches. Les conférences de Vienne et d'Oxford : le mot « anthroposophie »

n'a pas été employé une seule fois. Aspects positifs et négatifs de la formation d'une communauté. Le mouvement et la société : le contenu et le contenant. On ne peut fonder une société anthroposophique qu'à condition que les états de conscience ne soient pas mélangés de façon illégitime.

Huitième conférence, Dornach, 2 mars 1923 191

Les modifications apportées à la Société par les fondations depuis 1919. La montée des jeunes. Perte d'efficience du principe d'autorité au 19e siècle. Gregor Mendel. Röntgen. La jeunesse se sent repoussée par la Société Anthroposophique. La bureaucratie. Le déroulement de la réunion des délégués. Le travail en deux sociétés. Le « problème du tailleur ».

Neuvième conférence, Dornach, 3 mars 1923 215

Compte-rendu de la conférence faite à Stuttgart le 27 février. Comment se forme une communauté. La perte de liens sociaux anciens. Aspiration à une personnalité propre et à la pure humanité. La Communauté des Chrétiens : vivifier l'impulsion du Christ à partir de l'anthroposophie. Formation d'une communauté à partir du culte et formation d'une communauté par l'éveil au contact de l'être psychique et spirituel d'autrui. La démarche d'étude et de recherche spirituelles dans les branches anthroposophiques. Éviter les dangers du fanatisme verbal.

Dixième conférence, Dornach, 4 mars 1923 243

Compte-rendu de la conférence faite à Stuttgart le 28 février. Le manque de fraternité dans les sociétés dont le but est de cultiver la fraternité. Les trois états de conscience : le rêve (et le som-

meil), la conscience de jour et la conscience de veille supérieure et les dispositions intérieures correspondantes. Aberrations spirituelles et égoïsme provoqués par l'introduction de certaines dispositions de l'âme dans l'état de conscience qui ne leur convient pas. De la tolérance et de la nécessité de s'intéresser aux conditions de vie de la Société Anthroposophique. Compte-rendu de la façon dont le problème des adversaires a été traité à Stuttgart. La tentative de travailler en deux courants parallèles au sein de la Société.

ANNEXES 269

I. Lettre circulaire de la commission de confiance : « Aux membres de la Société Anthroposophique en Allemagne ». 13 février 1923.
II. Rudolf Steiner : Projet de principes pour une société anthroposophique, 1912.

NOTES 278

Ouvrage de Rudolf Steiner disponibles en langue française

AVIS AU LECTEUR

Au sujet de ces publications privées, Rufolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie « Mein Lebensgang » (chapitres 35 et 36, mars 1925) :

« Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression (...).

Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'anthroposophie, qui est en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît *la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon l'anthroposophie, telle qu'elle découle les communications provenant du monde de l'esprit. »

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Stuttgart, 23 janvier 1923

Le Goethéanum mis en chantier depuis dix ans à Dornach n'est plus. La Société Anthroposophique a perdu ce bâtiment et avec lui énormément de choses. Qu'on se représente seulement ce qu'il est advenu de la Société Anthroposophique du fait de la construction du Goethéanum, et, en se représentant petit à petit l'importance de cette perte de manière juste, on mesurera aussi l'intensité d'une douleur pour laquelle il n'est pas de mot, l'intensité de la douleur que nous a infligée le terrible incendie de la nuit du Nouvel An 1923.

Jusqu'à ce que nous puissions poser, en 1913, la pierre de fondation du Goethéanum de Dornach, la Société Anthroposophique, gardienne du mouvement anthroposophique, s'étendait par ses différentes branches dans un certain domaine du monde. Mais du sein de cette société s'est formée l'impulsion d'ériger un bâtiment central qui lui soit propre. Ceci fera peut-être ressentir ici doublement tout ce qu'a subi l'ensemble de la Société Anthroposophique en perdant ce bâtiment central. Car c'est ici, à Stuttgart, que la Société Anthroposophique en a fourni le prototype, avec ce bâtiment[1] où nous pouvons déployer notre activité depuis déjà bien des années. Et c'est pourquoi on saura ici ce que signifie d'être entouré d'un cadre architectural propre, digne du mouvement anthroposophique.

Jusqu'à ce que se forme l'impulsion d'élever un

centre à Dornach, la Société Anthroposophique était réduite à œuvrer uniquement par ses rassemblements — Stuttgart mis à part, en raison du fait que j'ai déjà mentionné. Il lui fallait purement et simplement avoir la parole, en quelque sorte, afin de parler de la relation que l'évolution de l'humanité a rendu aujourd'hui nécessaire entre l'être humain et le monde spirituel. Il est vrai que cette manière d'agir par la parole pour le mouvement anthroposophique sera toujours la plus importante, la plus significative, la plus indispensable dans ce domaine. Mais avec la construction du Goethéanum, il y avait encore autre chose de possible. Il était devenu possible, dirais-je, de parler au monde à travers les formes artistiques ; car on s'y était efforcé de les rendre purement artistiques. Certes, celui qui n'a, aujourd'hui, ni sens ni sentiment pour ce que l'anthroposophie peut proclamer par la parole ne pourra pas non plus avoir de sens ni de sensation pour des formes artistiques telles qu'elles étaient devenues visibles à Dornach dans le Goethéanum. Mais il faut tout de même dire qu'à notre époque, les sympathies des êtres font déjà que l'œil se dirige plus aisément vers ce qui se présente à voir que l'âme ne le fait par son activité intérieure vers ce qui se donne à entendre. Et ainsi, la possibilité de parler de la spiritualité nécessaire à l'humanité d'aujourd'hui avait été considérablement amplifiée par le bâtiment de Dornach. A travers le Goethéanum, nous avons effectivement parlé des mystères du monde spirituel à une quantité d'êtres humains sans commune mesure avec ce qui a jamais pu être dit autrefois par la parole ; nous avons parlé à travers des formes visibles et un ouvrage visible. Et tous

ceux qui avaient seulement un tant soit peu de bonne volonté pour regarder avec impartialité ce Goethéanum et l'anthroposophie qui est derrière ont pu y voir une fois pour toutes que l'anthroposophie n'a rien de sectaire dans sa nature, qu'elle veut appréhender la grande tâche de notre époque, celle de recevoir les rayons d'une nouvelle lumière spirituelle désormais accessible à l'humanité, et de les intégrer dans les moyens de la culture et de la civilisation des hommes. Certaines assemblées tenues dans des locaux choisis arbitrairement pouvaient dans certaines circonstances inciter l'auditeur, même impartial, à parler d'un mouvement sectaire, mais les précautions mises à éviter tout symbolisme et toute allégorie dans les formes de la construction et de la décoration, et à laisser émaner l'impulsion anthroposophique à travers un art véritable, ne permettaient pas de parler plus longtemps d'une secte anthroposophique, si l'on était de bonne volonté. On ne pouvait pas ne pas reconnaître qu'Anthroposophie veut quelque chose d'essentiellement humain, au sens le plus général, qu'elle ne veut cultiver aucune espèce de ségrégation, mais au contraire chercher pour le présent ce qu'il peut y avoir d'essentiellement humain, dans son sens le plus général, dans tous les domaines où s'exercent la pensée et la créativité des hommes. Et ainsi ce Goethéanum, qui, maintenant à l'état de ruine, fait une impression si accablante, était devenu pour le mouvement anthroposophique, un puissant moyen d'exprimer ce qu'il est à proprement parler, dans son essence. Et nous avons en effet tenté d'y introduire, dans chaque forme individuelle, dans chaque image individuelle, tout ce qui résidait dans cette

impulsion générale que je viens d'exprimer. Nous avons tenté de donner un art pur. Car un art pur, un art véritable est tout à fait dans la nature de l'impulsion anthroposophique. De cette manière, le Goethéanum permettait de parler de l'objet le plus sacré de cette Société, y compris à des êtres qui ne voulaient rien savoir d'elle.

Voilà ce qui s'est fait durant près de dix ans ; voilà désormais ce qui, en une seule nuit, est devenu impossible. Il suffit de prononcer ces deux phrases l'une à la suite de l'autre pour être plongé dans tous ces sentiments qu'aucune parole ne peut vraiment exprimer. Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui de ces dix années de travail et de soucis n'est naturellement que bien peu de choses par rapport à ces sentiments ; car ce travail et ces soucis ne sont finalement que de petites choses par rapport à la perte irremplaçable[2] d'un moyen d'expression éminemment représentatif du mouvement anthroposophique.

Mais maintenant que le Goethéanum n'est plus, il est certain que naît en chaque être qui a aimé ce bâtiment, qui a tenu à lui avec une compréhension authentique, le souhait de le reconstruire sous une forme ou sous une autre. On ne doit cependant pas oublier à cette pensée que dix années se sont écoulées depuis sa construction, et qu'il est aussi dans un certain sens dans la nature du mouvement anthroposophique d'avoir des adversaires. Nous voyons en effet de nouveau, maintenant, en ces jours de douleur, ce que signifie cette hostilité. D'un côté, il faut dire qu'en face de cette catastrophe, on a pu voir combien le mouvement anthroposophique s'est fait beaucoup de vrais amis avec le Goethéanum. Car, outre les cercles d'amis anthroposophes auxquels je

suis intimement reconnaissant de leurs manifestations de souffrance et de douleur en cette circonstance, nous devons signaler beaucoup de gestes venant de personnes qui se sont toujours tenues en dehors du cercle de la Société Anthroposophique, mais qui ont maintenant manifesté qu'ils compatissent à cette terrible catastrophe. Beaucoup d'amour s'est révélé pour notre cause en cette occasion.

Au fond, c'est bien d'amour qu'a été fait le bâtiment de Dornach. Et c'est sous le signe de l'amour qu'il a disparu. Il ne pouvait être bâti que grâce à l'esprit de sacrifice sans borne des personnalités qui s'étaient déjà consacrées autrefois, pendant un certain temps, au mouvement anthroposophique, lorsque sa construction fut entreprise en 1913. Des sacrifices matériels, des sacrifices de l'esprit, des sacrifices du travail, ont été consentis qu'on ne saurait mesurer. Et beaucoup d'amis de la cause anthroposophique se sont rassemblés à Dornach pour collaborer de la manière la plus désintéressée à son édification.

Vint alors la Grande Guerre. Mais, même si le rythme de la construction s'était énormément ralenti au cours de ce terrible conflit, celui-ci n'a pas à proprement parler fait une brèche dans cet esprit de coopération anthroposophique. Au cœur de cet affrontement de peuples, le chantier de Dornach a été effectivement un lieu où des représentants d'un grand nombre de nations européennes en guerre travaillaient, pensaient et œuvraient en commun, dans un esprit fait de travail pacifique et de sympathie réciproque pleine d'amour. Et peut-être peut-on dire sans présomption que l'on pourra montrer l'amour dont ce bâtiment a été pénétré, lorsque l'on parlera

dans un esprit historique des vagues de haine qui ont été soulevées dans l'humanité civilisée entre 1914 et 1918. Pendant que la haine faisait rage partout alentour, il régnait à Dornach un véritable amour qui est entré dans la construction du bâtiment. De cet amour qui vient de l'esprit. Car Anthroposophie porte sans doute son nom à bon droit : elle n'est pas seulement une connaissance comme d'autres. Par l'approche de ses idées, de ses enseignements, on entend autre chose qu'une connaissance théorique et abstraite. On ne forme pas les idées dans l'anthroposophie, de la même manière qu'on le fait depuis trois à cinq siècles dans les autres domaines de connaissance. Ses enseignements n'y sont pas formulés de la même façon qu'on le fait de nos jours dans d'autres domaines. Les idées sont pour Anthroposophie les réceptacles d'amour qui reçoivent l'être de l'homme des mondes spirituels d'une manière spirituelle. Anthroposophie doit faire briller, entourée de pensées pleines d'amour, la lumière de la vraie humanité. Et la connaissance est seulement la forme sous laquelle doit être donnée par l'homme à l'esprit véritable venant des lointains cosmiques la possibilité de se rassembler dans des cœurs humains, pour pouvoir illuminer les pensées humaines à partir des cœurs humains. Et comme Anthroposophie ne peut vraiment être saisie que par l'amour, elle engendre de l'amour, lorsqu'elle est appréhendée par des hommes selon sa véritable nature. C'est à cause de cela qu'un lieu d'amour a pu être construit à Dornach, au milieu de ces déferlements de haine. Quant aux paroles qu'inspire l'anthroposophie, elles ne procèdent pas du même esprit que celui du présent,

mais se forment vraiment toutes comme des prières. Dans l'anthroposophie, chaque parole est au fond une prière, lorsqu'elle est exprimée d'une façon juste ; c'est une prière, une humble prière, pour que l'esprit veuille descendre parmi les hommes.

C'est dans un tel esprit de dévotion que le Goethéanum a été réalisé. Toute sa construction en a été imprégnée d'amour. Et l'amour de nos amis a de nouveau œuvré dans un esprit de sacrifice pendant la nuit de l'incendie. Un amour qui était lui-même une métamorphose de l'esprit.

Et il m'est impossible de parler en ce moment de ce qu'il faudrait dire, je dirais, d'un point de vue spirituel profond sur la catastrophe de Dornach. Je ne voudrais pas me récuser si quelqu'un soulevait du fond du cœur la question : « — Qu'en est-il donc de la justice des puissances cosmiques, qui n'ont pas accordé leur protection contre cette terrible catastrophe ? » Ni me récuser non plus, si l'on disait par exemple : « — Est-ce que cette catastrophe ne pouvait pas être prévue ? » Mais ce sont des questions qui nous entraîneraient dans le domaine le plus profond de l'ésotérisme et en parler aujourd'hui est impossible pour la raison qu'il n'y a plus de lieu où l'on puisse s'exprimer sans prévention sur des causes aussi profondes, sans que cela traverse aussitôt des parois sans consistance et soit rapporté chez des hommes qui n'utilisent les choses que pour forger en retour des armes contre le mouvement anthroposophique. Et c'est ainsi que la parole m'est aujourd'hui enlevée pour traiter de cet aspect des lois spirituelles profondes.

Mais ce qu'on a vu d'un côté, je dirais, se déverser en amour rencontre tout de suite une hostilité puis-

sante. De toutes parts, le spectacle de notre malheur fait pleuvoir les moqueries, les railleries et la haine, et cet élément où cette hostilité baigne toujours, celui de la contre-vérité objective, se manifeste particulièrement maintenant que ces adversaires se découvrent de toutes parts et saisissent l'occasion pour réagir au malheur lui-même par cette attitude de contre-vérité objective. Nos amis ont honnêtement travaillé au sauvetage de ce qui ne pouvait justement pas être sauvé. Mais des adversaires trouvent par exemple de bon goût de dire : « On a vu le caractère de ces anthroposophes à l'occasion de l'incendie : ils restaient devant et priaient pour que le feu cesse de lui-même ! » — Je ne relèverai que ce petit spécimen de toutes les moqueries et sarcasmes que nous rappelle le souvenir de cette catastrophe.

J'ai pourtant signalé, je puis le dire, depuis des années que nous devions compter avec des adversaires devenant chaque jour de plus en plus virulents et que la vigilance vis-à-vis de ces adversaires était notre devoir le plus sacré. J'ai toujours souffert d'entendre dire d'où que ce soit que nos adversaires semblaient s'être calmés de tel ou tel côté. — Une telle attitude était liée à la faculté d'illusion malheureusement fort répandue dans nos milieux. Puisse le terrible malheur qui nous a frappés enlever au moins cette faculté d'illusion à nos amis, et les faire croire à la nécessité de mobiliser toutes les forces de notre esprit et de notre cœur pour l'affirmation du mouvement anthroposophique. Car, si le souhait émerge aujourd'hui, de rebâtir quelque chose comme un Goethéanum, il est avant tout nécessaire que nous soyons conscients qu'une telle reconstruction n'a aucun sens sans derrière elle une Société

Anthroposophique forte et énergique. Rebâtir le Goethéanum n'a de sens que si se tient, derrière ce projet, une Société Anthroposophique forte, consciente d'elle-même et de ses devoirs. Mais il ne faut pas oublier alors à quelles conditions peut exister une telle société. Ajoutons donc en cette heure grave — solennelle, puis-je dire peut-être — quelques mots sur la façon dont il faut penser ces jours-ci à une Société Anthroposophique forte, consciente de ses devoirs.

Mes chers amis, jusqu'en 1918, la Société Anthroposophique existait en tant que réceptacle, dirais-je, du courant spirituel qui, selon l'opinion des membres dirigeants de l'anthroposophie, doit venir dans l'humanité à notre époque. Jusqu'en 1918, ce qui s'est ajouté à cet élément, s'était formé à partir du noyau anthroposophique, et était exclusivement né d'une pensée, d'un sentir et d'une volonté anthroposophiques. Et même si le bâtiment de Dornach était tout ce dont j'ai parlé aujourd'hui, même s'il était un symbole du mouvement anthroposophique, dans un sens beaucoup plus large que la parole, il faut pourtant dire qu'il émanait, jusque dans les plus petits détails, du centre même des impulsions anthroposophiques. Mais Anthroposophie n'est pas l'affaire d'un cercle qui se coupe du monde ; elle est précisément par nature le contraire de tout élément sectaire. Et c'est pourquoi elle est tout de même capable de féconder tout d'abord ce qu'elle tire de son centre dans les domaines les plus divers de la vie. Et puis, dans les temps difficiles qui ont suivi la cessation provisoire de la guerre en Europe, il s'est trouvé des amis du mouvement anthroposophique qui ont d'abord vu les malheurs sévissant dans les domaines

les plus divers, et qui ont vu que de nouvelles impulsions sont nécessaires dans toutes ces directions. Et depuis 1919, beaucoup de choses sont nées en relation avec le mouvement anthroposophique, d'une autre manière qu'elles l'auraient fait si Anthroposophie avait progressé selon un mouvement de même type, de même nature, que celui qu'elle a conservé jusqu'en 1918. Sans doute Anthroposophie est-elle appelée à agir dans les domaines les plus divers de la vie, et aussi, bien sûr, dans tous ceux qui ont dû être cultivés et fécondés en relation avec elle depuis 1919 par différents amis de l'anthroposophie. Mais les événements extérieurs ont d'une certaine façon fait que les choses n'ont pas été directement tirées de l'anthroposophie, qu'elles ont été d'une certaine manière fondées et cultivées à côté de l'anthroposophie — sans être, il est vrai, absolument dépourvues d'un esprit anthroposophique. Et ainsi, avons-nous vu depuis 1919, des choses qui ne sont pas inanthroposophiques[3], mais qui ont été cultivées à côté de l'anthroposophie, selon un autre type de mouvement que celui qui avait été suivi, de manière élémentaire, jusqu'en 1918, selon la progression du mouvement anthroposophique. C'est là un fait d'une extrême importance, et je voudrais vous prier de ne pas vous méprendre sur ce que j'ai à dire, sur ce que j'ai l'obligation de dire aujourd'hui sur ces événements.

Je ne parle pas bien sûr de la fermeté intérieure de ce qui est né ainsi en liaison avec le mouvement anthroposophique, comme, par exemple, « Der Kommende Tag »[4], ou des choses semblables qui ont leurs propres conditions d'existence, qui sont nées, c'est vrai, en liaison avec le mouvement

anthroposophique, mais qui ont justement des conditions d'existence particulières. C'est pourquoi ce que j'ai à dire dans ce qui suit ne s'applique pas à des fondations de ce genre, et ne doit pas être compris comme s'il y avait la moindre chose à dire sur la valeur de ces fondations situées sur le plan matériel, et qui veulent assurément être conduites dans l'esprit qui correspond au mouvement anthroposophique. Ce que je dis ici ne doit se rapporter qu'à la Société Anthroposophique en tant que telle, au travail qui se fait à l'intérieur de la Société, pour la Société, etc... Ce mouvement anthroposophique, en partie ancré dans la Société Anthroposophique, a en effet pu faire la preuve ici, à Stuttgart, qu'il est par nature quelque chose de foncièrement humain, qu'il ne procède pas d'un quelconque programme intellectuel partisan ou de quoi que ce soit du même genre, qu'il procède de tout l'ensemble de la nature humaine. Et l'être sans préjugé comprendra peut-être tout de même que cette preuve du caractère essentiellement humain de l'anthroposophie a été apportée à Stuttgart dans un certain domaine ; elle l'a été dans celui de la pédagogie, de l'enseignement, par l'école Waldorf[5]. Elle l'a été du fait que l'école Waldorf n'est pas une école d'anthroposophie, mais veut résoudre le problème de la meilleure façon d'éduquer et d'instruire l'être humain, en fonction de l'ensemble des facultés de l'être humain, de développer l'être humain par l'éducation et par l'instruction. — Et Anthroposophie doit montrer par quelle voie ce problème peut être résolu. Une secte, un parti, aurait créé une école d'anthroposophie, pas une école ayant un caractère foncièrement humain. Et on ne saurait en fait signaler avec assez de force

ce caractère d'humanité en général auquel aspire précisément l'école Waldorf. Tout se présente ici de telle sorte que l'on peut dire : « Pour celui qui professe vraiment l'anthroposophie dans un esprit authentique, le nom d'Anthroposophie est tout à fait indifférent. C'est la cause qui lui importe. Et cette cause est celle de l'être humain en général. Et lorsqu'elle aborde un domaine déterminé, elle ne peut œuvrer que dans un esprit d'humanité le plus général. Lorsqu'une secte ou un parti veut se manifester par la fondation d'une école, que cette secte soit appelée adventiste ou moniste, l'école qu'elle fondera sera une école de secte. Anthroposophie, par nature, ne peut pas faire cela. Anthroposophie ne peut fonder qu'une chose foncièrement humaine. Telle est sa nature. Et si quelqu'un, même en face de tels faits, traite encore le mouvement anthroposophique comme une chose sectaire, il ne peut le faire que par négligence ou par malveillance. C'est précisément ici, par l'école Waldorf, que la preuve a été faite qu'Anthroposophie est une affaire d'humanité en général.

Mais il faudrait au fond que cela soit profondément pris en compte, y compris à l'intérieur du cercle de la Société Anthroposophique. On devrait y méditer la manière dont l'école Waldorf a été fondée, l'esprit dans lequel elle a été fondée. Et lorsque l'on fonde quelque chose en liaison avec le mouvement ou la Société anthroposophiques, on devrait en fait veiller à ce que cela se passe dans cet esprit. On peut peut-être dire : tant la construction du Goethéanum à Dornach que la fondation de l'école Waldorf et la façon dont celle-ci est conduite sont absolument caractéristiques de la manière dont Anthro-

posophie veut être active dans les différents domaines de la civilisation.

Je mentionne donc — j'aimerais le redire encore une fois afin de ne pas être mal compris — par exemple « Der Kommende Tag », comme une chose qui n'est pas concernée par mes paroles, parce qu'elle a sa propre valeur, de par ses conditions d'existence propres. Je ne veux parler que de ce qui s'accomplit ou doit s'accomplir au sein du mouvement anthroposophique, par l'activité anthroposophique. Et je voudrais insister particulièrement sur le fait que le mouvement anthroposophique a pu montrer pour sa part, par l'école Waldorf, qu'il ne travaille pas dans un esprit égoïste de parti ou de secte, au sens étroit, mais qu'il doit œuvrer dans le sens de l'humanité en général, de telle sorte que l'on ne s'interroge plus sur l'origine de ses enfants, d'une certaine manière, parce que ceux-ci développent en eux l'élément de l'humanité en général. Vis-à-vis de l'école Waldorf, point n'est besoin de se demander si elle est issue de l'anthroposophie. La seule question qu'on ait à se poser, c'est si elle éduque et instruit les enfants comme l'être humain doit l'être. — Et c'est ainsi qu'il faut dire si Anthroposophie se métamorphose par son travail et son activité dans la nature de l'humain en général. Et pour que cela soit le cas, pour qu'Anthroposophie œuvre de façon constructive et juste dans les domaines les plus divers, il lui faut justement, non pas pour elle-même mais, je voudrais dire : à cause de ses enfants, avoir un espace dans lequel elle soit cultivée énergiquement dans sa pureté, un espace dans lequel on soit pleinement conscient, en tant qu'anthroposophe, de ses devoirs envers la Société. C'est seulement de

cette manière qu'Anthroposophie peut être la mère qui convient à ses différents enfants dans les domaines les plus divers de la culture et de la civilisation. La Société Anthroposophique doit réunir des êtres humains qui prennent au sérieux de la manière la plus profonde et la plus sacrée la culture et l'entretien de la cause anthroposophique. Or, cela est difficile. Beaucoup croient que cela est facile. C'est dans un certain sens difficile, et les difficultés sont justement apparues dans une grande mesure depuis 1919, en particulier ici, aussi, à Stuttgart. Car si nous avons d'un côté, dans l'école Waldorf, une chose qui, au moins jusqu'à aujourd'hui, a conservé le caractère que nous venons de décrire, qui est tout à fait dans la nature de l'anthroposophie, nous avons justement vu ici d'un autre côté combien il est extraordinairement difficile de rester dans un rapport juste, si j'ose dire, avec la mère, la Société Anthroposophique en tant que telle. C'est peut-être une thèse qui semble au premier abord paradoxale, mais si je développe ce que je veux dire plus en détails, peut-être que je serai tout de même compris dans ce domaine.

Je puis maintenant aborder ces questions, sans mettre en cause le moins du monde la valeur de ces mouvements très différents qui sont nés depuis 1919, en liaison avec l'anthroposophie. Mon propos n'a en effet pour objet que leur répercussion sur la Société Anthroposophique. Par conséquent personne n'a le droit de déformer mes propos, et de les interpréter comme si je parlais de la valeur des fondations ; je ne parle que de leurs répercussions sur la Société Anthroposophique.

Ces fondations que nous avons vues naître, ceux

qui les représentent ne les ont pas toujours conçues de façon que l'on ressente la parole : « Tu honoreras ton père et ta mère afin qu'il ne t'arrive pas de mal sur la terre » dans un sens spirituel moderne, dirais-je. — Car ce sont bien, pour la plupart, des membres de la Société Anthroposophique qui travaillent à l'intérieur de ces fondations. Or la question est de savoir si ces membres, qui agissent dans un tel domaine, apparu en liaison avec eux, sont toujours conscients de la mère de manière juste, même s'ils sont les êtres les plus excellents dans ce domaine. Agissent-ils en retour de façon juste sur la Société Anthroposophique, depuis leur domaine ? — Il ne s'agit pas du tout de savoir si les personnes concernées sont dans leur domaine des personnes de valeur ou non. Et, s'il faut le dire de manière particulièrement radicale, je devrais dire la chose suivante : quelqu'un peut par exemple être un maître d'école Waldorf tout à fait excellent, tout à fait dans l'esprit dans lequel l'école Waldorf a été fondée selon l'esprit du mouvement anthroposophique, comme une affaire d'humanité en général ; il peut assurer sa fonction dans cet esprit en tant que professeur d'école Waldorf aussi excellemment que possible, mais c'est précisément parce qu'elle n'est pas une école d'anthroposophie que l'école Waldorf peut être façonnée et œuvrer selon l'esprit de l'anthroposophie. Le maître individuel peut en cela être éminemment à sa place, mais il peut cependant ne pas agir de manière suffisante en tant qu'anthroposophe pour la Société Anthroposophique. Je ne dis pas que cela soit le cas dans telle ou telle circonstance ; je veux seulement faire comprendre qu'il peut en être ainsi. Un individu qui travaille par

exemple à « Der Kommende Tag » peut être un excellent agent de la revue, il peut lui assurer la plus haute prospérité, et il peut — je vais le dire de cette manière — travailler de façon tout à fait insuffisante dans le domaine de la Société Anthroposophique ! C'est le fait que, d'une certaine manière, on ne donne pas à la mère ce qui doit être à elle pour que tous ses enfants puissent être convenablement nourris, qui fait naître les plus graves soucis pour le mouvement anthroposophique, vraiment les plus graves soucis.

Mes chers amis, voilà ce qui m'a arraché les paroles de mon avant-dernière conférence faite au Goethéanum[6] sur le domaine particulier du mouvement de rénovation religieuse[7]. Je ne le critiquerai certainement pas, en aucune manière, car s'il est devenu réalité il y a trois mois et demi, c'est par mes propres conseils, et il est bien des plus naturels que je doive regarder moi-même ce mouvement de telle sorte que sa prospérité m'inspire la plus profonde satisfaction. Je pense qu'il ne peut pas y avoir de doute là-dessus. Mais j'ai cependant déjà dû, au bout de ces trois mois et demi d'activité, prendre la parole pour m'adresser alors, à Dornach, non pas au mouvement de rénovation religieuse, mais aux anthroposophes, y compris naturellement à ceux qui se tiennent à l'intérieur de ce même mouvement. Et cette parole ne pouvait pas être autre chose qu'une périphrase : qu'on se réjouisse de la fille, mais que l'on n'oublie pas la mère, que l'on n'oublie pas que l'on doit aussi porter la mère et prendre soin d'elle. Porter ainsi la mère et prendre soin d'elle, le mouvement de rénovation religieuse ne doit pas l'oublier, mais ce sont surtout les anthroposophes vivant au

sein de la Société Anthroposophique qui doivent y songer.

Peut-on dire, en effet, que l'on rend justice à la Société Anthroposophique — je ne prends pas « justice » maintenant au sens juridique naturellement — lorsque des anthroposophes se détournent d'elle pour se consacrer à une activité-fille, non pas en disant : « Nous sommes unis au mouvement anthroposophique, nous sommes donc bien placés pour conseiller, pour assister cette activité-fille », mais en disant : « Maintenant, nous avons le véritable élément que jamais nous n'avons pu trouver au sein de l'anthroposophie ! » Il s'agit vraiment sur ce point d'une question d'état d'esprit, de perception, de sentiment. Mais autant on doit se réjouir que la mère s'occupe de ses filles, autant il faut aussi faire remarquer que la fille ne prospère pas sans que la mère soit portée et soignée. Si donc l'on s'apercevait quelque part que ceux qui se trouvent en tant qu'anthroposophes au sein du mouvement de rénovation religieuse devenaient des membres insuffisants de la Société Anthroposophique, ce serait la même chose que lorsqu'un maître excellent au sein de l'école Waldorf fait un travail anthroposophique insuffisant au sein de la Société. C'est pourtant bien ce que nous vivons depuis 1919, même si on ne le remarque pas toujours d'une façon aussi générale.

Nous avons vu fonder — et avec les meilleures intentions — « l'union pour la tripartition de l'organisme social »[8]. Elle a largement contribué, non pas à transporter l'impulsion de la tripartition dans des cercles qui sont encore extérieurs à l'anthroposophie, mais à l'enfoncer comme un coin dans le mouvement anthroposophique, lequel, au fond, tirait

déjà d'un être beaucoup plus profond tout ce qui se trouvait dans la tripartition de manière tout à fait exotérique, extérieure. Et nous avons déjà dû voir des anthroposophes travaillant avec zèle, intensément, dans le domaine de la tripartition, devenir des membres de la Société moins bons que ce qu'ils étaient auparavant. Et tel est, dirais-je, notre destin depuis quatre ans ! Et il faut bien caractériser ce destin, parce que si l'on doit penser à quelque titre à reconstruire le Goethéanum, il faut qu'il existe une Société Anthroposophique forte et énergique. Il faut rappeler que le fait que l'on ait commencé ici, à Stuttgart, à faire un travail remarquable dans les domaines les plus divers a valeur d'archétype. Mais si notre appréhension des choses est conforme à la réalité, nous pourrons nous poser par exemple la question suivante — comprenez moi bien, je vous en prie, car il serait parfaitement inutile que, devant ce moment d'une sainte et solennelle gravité, mais aussi empreint de tristesse, je ne remonte pas aujourd'hui aux racines du problème. Pour ne pas être mal compris, prenons l'exemple de l'école Waldorf — nous devons nous dire qu'il nous faut nous expliquer la différence entre répandre l'anthroposophie par la parole et par l'écrit, par des conférences et par des livres, et prendre soin de la Société Anthroposophique. — Pour répandre l'anthroposophie par la parole et par l'écrit, il n'est pas du tout nécessaire d'abord, théoriquement, qu'il existe une Société Anthroposophique. Et Anthroposophie est amplement répandue par la parole et par l'écrit, sans Société Anthroposophique. Mais l'ensemble de ce qui est lié aujourd'hui à Anthroposophie ne peut pas subsister sans Société Anthroposophique, a

besoin de cette Société comme d'un réceptacle. Or, on peut être un excellent maître d'école Waldorf, un excellent pédagogue dans l'école, on peut être aussi un excellent avocat de l'anthroposophie par sa parole et par ses écrits, tout en détournant son activité de l'entretien de la Société Anthroposophique, voire tout simplement de ce qui agit d'être humain à être humain, à partir de l'anthroposophie. Et ne faut-il donc pas dire que nous avons une excellente école Waldorf, que nous avons dans cette école des personnalités qui travaillent de façon remarquable, qui payent de leur personne pour les deux choses beaucoup plus brillamment qu'on ne pourrait s'y attendre, mais qui nous ont retiré leurs forces pour porter et prendre soin de la Société Anthroposophique. Ils sont venus à Stuttgart, ils ont rendu leurs services brillamment, des deux côtés que j'ai caractérisés, mais ils ne se sont pas mis au service de la Société Anthroposophique, ils ne se sont pas occupés de porter et de prendre soin de la Société Anthroposophique.

Je vous en prie, écoutez mes paroles d'aujourd'hui très exactement. Nous avons eu des gens enthousiastes, qui œuvraient avec énergie dans le domaine du mouvement pour la tripartition. En étant actifs dans ce domaine, ils ont de plus en plus privé la Société Anthroposophique proprement dite de leur activité. Et ce qui nous menace maintenant, c'est d'agir d'une manière très brillante, peut-être, dans le domaine de la rénovation religieuse, à travers des personnalités éminentes, et il se pourrait à nouveau — et maintenant dans un domaine particulièrement important — que les forces soient retirées à la Société Anthroposophique. Telle est la cause de

tant de souci en présence du malheur incommensurable qui nous a frappés, et qui nécessite de dire les choses dans toute leur netteté aujourd'hui.

Afin de ne pas devenir obscur et de caractériser suffisamment, d'une certaine manière, l'essence du travail dans la Société Anthroposophique, je voudrais encore signaler autre chose que je dois caractériser d'une manière toute différente de ce qu'il fallait mentionner jusqu'à présent.

Au cours des quatre dernières années, la Société Anthroposophique a connu les destins les plus divers et nous avons vu un certain mouvement se développer de façon double. Et précisément, cette façon double de se développer est extrêmement caractéristique de ce mouvement et de la Société Anthroposophique : il s'agit du mouvement de la jeunesse estudiantine.

Rappelons nous un peu comment ce mouvement s'est formé il y a quelque temps. Il s'appelait alors l'union universitaire anthroposophique[9]. De tels phénomènes vivants ne se laissent évidemment pas saisir sans une certaine contrainte dans des concepts figés nettement délimités, mais il faut pourtant bien le tenter. Quel était le but recherché, plus ou moins consciemment, par les participants de cette union anthroposophique, et notamment par la personnalité qui la parrainait si énergiquement lors de sa fondation, *Roman Boos*[10] ? Face à certains abus ressentis par les porteurs de ce mouvement, il s'agissait d'influencer, d'infléchir, de métamorphoser dans une perspective anthroposophique l'étude des différentes sciences. Le mouvement était pensé de telle sorte qu'il devait intervenir dans les amphithéâtres ; il fallait qu'un esprit agissant dans ces salles se fasse

valoir par l'activité de la jeunesse étudiante. Ce qui se manifestait à l'époque à l'état de programme ne pouvait être conçu qu'ainsi.

Or voilà qu'apparut par la suite, il n'y a que fort peu de temps, je ne dirais pas un contre-mouvement de la jeunesse étudiante, mais disons : un mouvement animé d'un autre état d'esprit[11], un mouvement qui s'est particulièrement manifesté lorsqu'un certain nombre de membres de cette jeunesse s'est rassemblé pour cultiver quelque chose de l'élément humain en général, avec une sorte d'arrière-fond pédagogique-didactique d'ordre spirituel. La tendance de ce mouvement n'était pas de transporter directement dans les amphithéâtres l'influence de l'anthroposophie en élaborant des programmes, mais de viser une tout autre scène : au lieu de l'amphithéâtre, l'espace intérieur de l'homme, le cœur de l'homme, son esprit, son mode de sensibilité. On ne disait pas : « Il faut que quelque chose se produise par la parole, afin, pour le dire radicalement, que l'on entende un autre discours dans l'amphithéâtre », mais on aspirait à ce qu'il y ait, parmi la jeunesse, des êtres qui soient jeunes et qui deviennent vieux avec un autre cœur — parce que cela fait partie de leur être le plus intime. Et parce que tout en étant étudiants, ils sont aussi des êtres humains et vieilliront comme tels, ils seront aussi présents en tant qu'êtres humains dans l'amphithéâtre, en vertu de ces esprit de l'anthroposophie qui est un esprit humain de la manière la plus générale. Ces jeunes universitaires ne raisonnaient plus selon les catégories de l'amphithéâtre universitaire, ils comptaient avec la jeunesse de l'être humain. C'était quelque chose qui doit devenir, dans le même

domaine, un mouvement totalement différent du premier. Quant à la Société Anthroposophique, si elle œuvre de façon juste, elle doit pouvoir être suffisamment compréhensive pour découvrir partout l'être humain jusque dans son être le plus profond, lorsque celui-ci vient à elle pour qu'elle l'assiste dans cette recherche, cette aspiration qui est la sienne.

Si vous consultez mon livre « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? »[12], vous verrez que parmi les multiples exercices de l'âme humaine qui y sont indiqués, il en est six qui doivent être faits à certaines périodes. L'un de ces exercices consiste à cultiver une absence totale de prévention envers les phénomènes de la vie. Oui, mes chers amis, la Société Anthroposophique elle-même, dans son ensemble, a besoin de ces six vertus. Et il faut aspirer à ce que la Société Anthroposophique en tant que telle possède ces vertus. Elle doit avoir assez d'impartialité pour, lorsque quelqu'un vient à elle, chercher l'être humain qui vit en lui. Elle doit être assez forte pour aller pleinement à sa rencontre. Et l'une des difficultés de la Société Anthroposophique s'est justement révélée dans le fait que lorsque je suis venu ici trouver cette jeunesse, il y a peu de temps, la Société s'en était totalement retirée, et qu'il fallait d'abord renouer avec elle des relations devenues très précaires. Cette formulation est un peu extrêmiste, mais on me comprendra peut-être mieux ainsi. Je ne mentionne cela que comme un exemple du fait que la Société doit avoir en elle la possibilité d'aborder les phénomènes de la vie sans aucune prévention.

Et nous abordons de nouveau un autre domaine :

ces derniers temps, la Société Anthroposophique a pénétré dans les branches les plus diverses du monde scientifique, et ceci par l'intermédiaire de personnalités éminentes, membres depuis déjà des années. — Je ne réserve pas seulement mon jugement extérieurement mais aussi intérieurement, avec la plus grande honnêteté — mais nous avons vraiment des scientifiques tout à fait éminents, qui ne sont pas assez appréciés à l'intérieur de notre cercle. Ils se sont donné pour tâche de cultiver la science à l'intérieur de la Société dans ses différents domaines. Au cours de ses premières années d'existence, la Société Anthroposophique ne pouvait d'abord que s'adresser aux êtres humains en tant qu'êtres humains ; elle ne pouvait pénétrer tout de suite dans les domaines les plus divers ; elle devait d'abord s'exprimer d'homme à homme, depuis son centre. Elle devait d'abord conquérir un certain terrain dans le monde, dans le monde des cœurs humains, avant de pouvoir cultiver quelque chose dans un domaine spécifique. Il était alors tout à fait normal, puisque l'anthroposophie est une chose qui peut féconder tous les domaines de la culture et de la civilisation, que des scientifiques s'y manifestent et y travaillent pour la science. Mais alors, mes chers amis, on peut être un excellent scientifique à l'intérieur de la Société Anthroposophique, et négliger complètement les conditions de base de la Société Anthroposophique en tant que telle. On peut propager très bien les enseignements de l'anthroposophie en tant que scientifique dans les domaines de la chimie, de la physique, etc..., et l'on peut être un anthroposophe aussi mauvais que possible. Nous avons vu dans ce domaine des scientifiques émi-

nents nous retirer toutes leurs forces, priver la mère de toutes leurs forces, lui enlever toutes leurs forces vives, en ne contribuant pas à porter et à prendre soin de la Société Anthroposophique en tant que telle. Ceux qui cherchent l'anthroposophie d'un cœur simple au sein de la Société ressentent parfois comme antipathique la façon dont ces scientifiques parlent encore avec l'intonation et les arrière-plans qu'ils apportent de la physique ou de la chimie, domaines où il existe, certes, toujours un élément d'humanité en général, d'ordre chimique, physique, biologique ou juridique, mais qui en sont pourtant très éloignés. Car, ce dont nous avons besoin, c'est que la mère ne soit pas oubliée. Si la Société Anthroposophique n'avait pas pris soin d'Anthroposophie pendant quinze ans, à partir de son centre — ces savants n'auraient pas pu se placer sur le terrain de l'Anthroposophie en tant que telle. Anthroposophie leur a donné ce dont ils avaient besoin ; ils devraient se souvenir qu'ils doivent rendre en contrepartie, en collaborant à la Société Anthroposophique, ce qu'ils ont trouvé pour leur science dans l'anthroposophie.

Et nous pouvons regarder ainsi les domaines les plus divers : nous devons nous avouer — pardonnez-moi cette apparente banalité, mais la chose n'est pas si banale non plus dans la vie — Anthroposophie a eu beaucoup d'enfants depuis 1919, mais ses enfants ne se sont pas beaucoup souvenus de leur mère.

Nous voici aujourd'hui devant ce terrible sinistre ; les ruines du Goethéanum s'étalent devant nous à Dornach, nous brisant le cœur, et la Société Anthroposophique apparaît aussi devant nous. Même si elle s'est infiniment agrandie par le nombre de ses

membres ces derniers temps, celle-ci se présente sans fermeté intérieure et même quelque peu en ruine intérieurement. Bien sûr, nous pouvons toujours nous rassembler dans des branches, nous pouvons toujours entendre parler d'anthroposophie, mais ce qui existe aujourd'hui, ses adversaires peuvent le faire disparaître en un instant, si nous ne réfléchissons pas devant le désastre actuel à ce dont je devais parler aujourd'hui.

Telles étaient les paroles d'affliction et de douleur que je devais vous dire aujourd'hui. Il fallait que je vous parle sous une autre forme que celle qui m'était habituelle ces derniers temps, depuis ce lieu.

Mais ce qui est arrivé, et ce qui accompagne cet événement, me force à faire entendre ce message, en même temps que ma douleur. Ces paroles de douleur et d'affliction, elles sont vraiment profondément fondées, tout aussi fondées que les paroles de remerciement adressées à tous ceux qui ont aidé, soit par leur amour soit par leur travail, à construire le Goethéanum et à lutter contre l'incendie ; tout aussi fondées que les paroles de reconnaissance, pour tout ce qui s'est manifesté récemment, de façon sublime, dans le vaste cercle des membres. Mais les paroles auxquelles la douleur devait aboutir sont tout aussi justifiées aujourd'hui. Et il ne doit pas être question de critiquer ou de blâmer en quelque façon, mais au contraire de nous interroger en conscience, d'essayer de prendre conscience de nos responsabilités ; ni non plus d'accabler, mais d'éveiller dans nos cœurs, dans nos esprits, les forces qui peuvent nous maintenir en tant que Société Anthroposophique, je dis bien en tant que Société Anthroposophique. Car nous ne devons pas devenir un cer-

cle de pédagogues, un cercle de réformateurs religieux, un cercle de savants, un cercle de jeunes, un de vieux, un d'âge intermédiaire ; nous devons être une communauté anthroposophique consciente des sources où elle puise, et dont elle alimente, au fond, ses activités-filles. C'est de cela que nous devons être très conscients ! Et si les flammes de Dornach nous brûlent véritablement le cœur en profondeur, puisse cet incendie de nos cœurs — permettez-moi de vous souhaiter cela aujourd'hui, mes chers amis — tremper en nous les forces pour conquérir la conscience que nous devons avant toutes choses faire le travail anthroposophique tous ensemble. Car des mouvements spécialisés séparés se retireraient également leurs forces s'ils oubliaient leur mère. Certes, il faut admettre que les difficultés de ces questions ont fait beaucoup oublier la mère, chez ceux-là même qui sont le plus nettement ses enfants. Mais, si une conversion se produit au bon moment (ce moment existe peut-être encore, mais il n'existera bientôt plus), si la conscience se fait jour que l'on doit travailler de manière anthroposophique au sein de la Société Anthroposophique, que, surtout, notre tâche générale est avant tout de permettre aux hommes de se relier au rayonnement de l'esprit qui veut descendre, aujourd'hui, des hauteurs spirituelles divines, conformément au développement de l'humanité, si, en présence de cette conscience, de cette tâche, les forces peuvent encore être affermies à temps par les flammes de Dornach nous brûlant jusqu'au cœur, alors quelque chose pourra être atteint, malgré tous les adversaires qui nous menacent.

Puisse-t-il en être ainsi, mes chers amis ! Mais

puissiez-vous, aussi, entendre avec le sérieux qui convient ce que j'ai dû vous dire aujourd'hui avec un cœur profondément douloureux. Puissent ces propos vous inspirer une énergie, une volonté de travail et une volonté de cohésion dans le domaine du mouvement anthroposophique, précisément. On ne va pas froisser quelqu'un en lui disant qu'il est un membre excellent dans le travail de « Der Kommende Tag » ou de l'école Waldorf, ou encore un être éminemment actif dans le domaine de la rénovation religieuse ou dans un autre. Mais puissent au contraire toutes ces personnes, à côté de ceux qui ne se sont pas engagés dans un domaine particulier, et de ceux aussi qui sont jeunes ou vieux, ou entre les deux, prendre conscience de la mère, c'est à dire de la Société Anthroposophique elle-même, d'où tout cela doit procéder et où toutes les personnes spécialisées doivent travailler ensemble. Trop de spécialités ont grandi parmi nous sans qu'on y prenne garde de façon juste, souvent si haut qu'elles sont déjà redescendues, parce qu'elles avaient vraiment trop oublié leur mère. Puisse l'incendie de Dornach être le catalyseur d'une volonté de stimuler vraiment nos forces dans l'esprit de la Société Anthroposophique, de les stimuler pour œuvrer franchement et honnêtement ensemble.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 30 janvier 1923

Après avoir développé ici, il y a huit jours, ce qu'il convient de dire sur notre douloureux événement et sur d'autres affaires courantes de la Société Anthroposophique, ma véritable intention était de n'exposer, aujourd'hui, que des réalités du domaine anthroposophique. Je m'aperçois cependant de la nécessité de dire d'abord quelques mots, ne serait-ce qu'en introduction, sur les affaires de la Société Anthroposophique. J'étais en effet encore présent ici lors de la seconde partie de la réunion d'hier[13], et j'ai vu avec quelle facilité on développe des points de vues équivoques sur des questions qui sont en rapport avec la nature de la Société Anthroposophique, telle que je l'ai caractérisée ici, il y a huit jours, et qui, comme je le crois, risquent de ne pas se corriger assez rapidement. Dans un certain sens, ce que j'ai à dire ici ce soir en introduction sera donc malgré tout en rapport avec l'essence de la conception anthroposophique de la vie, et contiendra peut-être tout de même bien des choses susceptibles d'être utiles aux uns ou aux autres.

Avant toutes choses, il s'agira pour moi de me rattacher à ce qui a été dit hier sur la formation du jugement dans la Société Anthroposophique. On y était invité, indépendamment de ce que je dis moi-même, à se former, en tant que membre de la Société Anthroposophique, des jugements autonomes sur les différentes questions, y compris celles concer-

nant la Société. Il n'y a, bien sûr, rien de plus justifié. Seulement, lorsqu'on formule une telle exigence, qui est, comme je l'ai dit, aussi justifiée qu'il est possible dans son principe, dont la définition aussi, telle qu'elle a été avancée hier, ne soulève pas la moindre objection de ma part, et que je ne veux que soutenir, il ne s'agit pas seulement du contenu exposé mais de tout le contexte dans lequel la question est présentée. Une chose peut être vraie, mais le problème est de savoir s'il existe des raisons de présenter une vérité dans un certain contexte, même si elle est évidente. On peut présenter n'importe quelle vérité isolément, c'est naturel. Mais lorsque l'on est en présence d'un certain contexte, cette vérité reçoit de ce contexte sa coloration immédiate, et le passage dans lequel on la présente peut alors faire naître le pire des malentendus.

Ce point de vue sur la formation du jugement était présenté en relation avec la conférence que j'ai faite à Dornach le 30 décembre[6] dernier sur les rapports de la Société Anthroposophique avec le mouvement de rénovation religieuse. Et quelqu'un a fait remarquer que, pour ce qui concerne leur propre jugement, les membres doivent prendre leur indépendance par rapport à ce que je présente moi-même comme un jugement. Comme nous l'avons dit, une telle chose est tout à fait justifiée. Mais, telle qu'elle a été présentée, elle va très fortement à l'encontre de l'état d'esprit qui doit en fait découler de notre appréhension du noyau de la conception du monde anthroposophique. En effet, il ne s'agit pas dans cette conception de détourner le regard, peut-être, d'une image donnée par une vision du monde que nous pouvons acquérir aujourd'hui dans

la culture extérieure, pour le diriger sur une autre image, que nous comprenons ensuite selon le même type de réflexion, selon le même mode de représentation, comme la première image, laquelle ne représente précisément qu'une autre conception du monde. Bien au contraire, — et cela devra ressortir clairement de toute l'attitude qu'adopte la conception du monde anthroposophique — l'objet de l'anthroposophie n'est pas seulement de penser à bien des égards autre chose que ce qu'on pense ordinairement, mais surtout de penser cet « autre chose » d'une autre manière, de le ressentir avec une autre disposition de l'âme. Penser et sentir autrement, voilà ce qui est nécessaire à l'anthroposophie, et non seulement penser et sentir autre chose.

Quiconque voudra vérifier l'attitude de la majorité de mes conférences, trouvera que je me tiens des plus strictement au principe que je viens d'exprimer, et qu'il est dans la spécificité de la conception du monde anthroposophique, elle-même, de présenter les choses de telle sorte que la formation du jugement personnel ne soit pas déjà en quoi que ce soit affectée par ce mode de présentation. Parcourez la majorité de mes conférences, même celles qui traitent d'un thème comme celui de la conférence du 30 décembre 1922, et vous verrez que l'essentiel de mes conférences a toujours pour objet de signaler des faits, de présenter des faits, des faits du monde suprasensible ou des faits provenant du monde sensible ou historique, et que j'en organise l'exposé de telle sorte que l'auditeur ou le lecteur soit toujours en mesure de former son propre jugement sur la base de ces faits, parce que je renonce à exercer ne serait-ce que la moindre influence sur ce jugement.

L'un des cycles de conférences fait à Dornach a même pour sous-titre : « Description de faits pour servir à la formation d'un jugement », ou quelque chose d'approchant[14]. C'est à cause de cela qu'on est souvent très loin de pouvoir dire qu'il a présenté une chose ou une autre comme juste. Il se produit plutôt le contraire : une personne tire de mes conférences un certain jugement, une seconde un autre, et chacun croit avoir raison, et a peut-être aussi raison, de son point de vue, car il ne s'agit jamais, pour moi, d'émettre un jugement dans une direction déterminée, mais au contraire de fournir la base de faits nécessaire à la formation d'un jugement. Je m'expose donc tout à fait intentionnellement au danger suivant : celui que quelqu'un puisse relever une chose, et quelqu'un d'autre une autre, dans mes séries de faits. Car je ne me préoccupe vraiment que de communiquer des faits, et quiconque est enclin à observer les choses verra qu'en fait, je n'exprime des jugements que lorsqu'il s'agit de faire une mise au point ou de parer à des attaques.

S'il faut qu'il en soit ainsi, c'est parce qu'une conception du monde comme celle de l'anthroposophie doit rester fortement consciente du contexte de l'époque dans laquelle elle est insérée. Nous vivons à l'époque du développement de l'âme de conscience, c'est-à-dire de cette disposition de l'âme où ce qui importe avant toute chose, c'est que les êtres humains, en tant qu'êtres individuels, se forment leur jugement à partir des impulsions de leur âme, qu'ils apprennent à laisser les faits agir sur eux sans aucune prévention, pour former leur jugement en pleine conscience. Le style de mes exposés est motivé par cette conscience de l'entrée de l'huma-

nité dans l'ère de l'âme de conscience. De là vient précisément le fait que quelqu'un puisse se former, comme je l'ai décrit, un certain jugement, et quelqu'un d'autre un autre. J'essaye de placer les faits dans la plus grande clarté possible. Dans aucun domaine, il n'est question de poser des impératifs ou des interdits. Car le but d'Anthroposophie n'est pas l'agitation idéologique, mais la transmission de la vérité. J'ai souvent insisté sur ce point dans d'autres domaines : j'ai insisté sur le fait que je ne milite ni en faveur du végétarisme, ni en faveur de l'alimentation carnée. Lorsque j'explique comment le végétarisme et le régime carné agissent sur l'être humain, je le fais pour exposer la vérité, pour exposer les faits. A l'époque du développement de l'âme de conscience, un homme qui connaît suffisamment les faits sait former son jugement. La conception du monde anthroposophique implique déjà que l'on soit totalement au clair sur ce point.

C'est dans ce sens que j'ai simplement tenté de développer à Dornach, le 30 décembre 1922, les rapports de la Société Anthroposophique avec le mouvement de rénovation religieuse. Du point de vue formel, je ne me suis pas adressé au mouvement de rénovation religieuse, mais à la Société Anthroposophique. Et cette conférence a été rédigée en fonction de cette « adresse », dirais-je, et aussi de mon principe général de m'en tenir autant que possible aux faits. Et ceux qui la liront, le ressentiront. Ce que l'on doit faire ensuite relève entièrement de la libre appréciation de chacun. On le verra à cette conférence et je me suis exprimé là-dessus en toute clarté il y a huit jours.

Lorsqu'on prend la responsabilité d'avancer une

quelconque affirmation dans le domaine anthroposophique, il est donc indispensable d'envisager le contexte, et non d'aborder ce qui veut justement se poser sur le sol de l'anthroposophie au sens le plus strict, en faisant remarquer que l'on se forme son jugement indépendamment de ce que dit Steiner. Car lorsqu'il n'est pas en train de se défendre, ni obligé de corriger telle ou telle chose, Steiner parlera toujours de telle sorte qu'après l'avoir entendu s'exprimer, l'individu soit même forcé de se faire son propre jugement, parce que la possibilité ne lui est absolument pas donnée de se faire un jugement dans la dépendance. Souligner ce point est beaucoup plus important et essentiel pour toute l'attitude anthroposophique, que ce qui a été souligné hier par quelques personnes, et qui peut susciter bien des germes de malentendu de par son caractère déplacé. Il est extrêmement important que j'explique cela une fois, comme étant un principe fondamental de l'anthroposophie.

Mais il y a encore autre chose à prendre en compte. Pour se former un jugement personnel, il ne faut pas seulement que l'on soit sûr de s'être fait ce jugement par soi-même ; il faut également que lorsqu'on exprime ce jugement, on soit sûr d'avoir tenu compte de tout ce qui peut conduire à la formation de ce jugement. Au fond, tout le monde peut avoir son propre jugement. Un jugement personnel doit être aussi pertinent qu'il peut l'être, en fonction de la possibilité qu'on a d'observer les faits qui le fondent, ou encore de la nécessité où l'on est d'exclure ceux qui ne peuvent manifestement pas êtres justes, parce qu'ils ne sont pas tels qu'ils devraient l'être lorsqu'on formule le jugement cor-

respondant. Je dois donc déjà souligner une chose — en disant bien explicitement que ce que je dis aujourd'hui dans cette introduction, l'est uniquement par obligation, et non par inclination personnelle — : il n'est pas juste de dire, comme on l'a fait hier, que toutes sortes d'informations sur l'autre bord, à savoir le mouvement religieux, seraient parvenues à Dornach et que les propos que j'ai tenus pourraient avoir été influencés ou infléchis par ces informations. Car cette conférence a été rédigée tout à fait indépendamment de ces informations. Quiconque veut se pencher sur cette question sans a priori s'en apercevra.

Enfin, la trosième chose qui a aussi été rapportée à propos de cette conférence, est que l'une des parties aurait eu l'occasion de parler de ces affaires, et pas l'autre. Et, si je ne me trompe pas, on a mentionné par exemple le collège des professeurs de l'école Waldorf, lequel aurait toujours eu l'occasion de parler avec moi de cette affaire. La vérité est que je n'ai absolument pas parlé de cette affaire avec le collège avant de faire cette conférence. Il s'agit encore d'un jugement qui ne concorde pas avec les faits. Bien entendu, comme je rencontre souvent les professeurs de l'école Waldorf, on pourrait croire que j'ai eu souvent l'occasion de parler de cette affaire avec eux. Mais les problèmes traités lors de ces rencontres sont très naturellement de nature pédagogique et didactique. Et surtout, les potins anthroposophiques n'ont en aucun cas leur place dans ces discussions. C'est par obligation, je le répète, que ces choses doivent être relevées, parce qu'elles sont liées à l'essence de l'action anthroposophique, et parce que nous nous efforçons justement

d'appeler, au moins de nos vœux, ce qui peut apporter un certain assainissement de l'action anthroposophique au sein de la Société. J'avais bien sûr la possibilité de réclamer que des responsables qui étaient en position de le faire donnent les éclaircissements nécessaires au sein de la Société Anthroposophique, aussitôt après la fondation du mouvement de rénovation religieuse. Ce n'était pas à moi de le faire. Ceux qui ont entendu comme il le fallait les paroles de conclusion que j'ai prononcées après que le travail de rénovation religieuse[15] ait été mis en route sont les mieux placés pour le savoir. Je trouve toujours très fâcheux d'être forcé de m'écarter de la simple communication des faits et de devoir exprimer des choses de la façon dont elles m'ont été arrachées hier[13]. Mais en ce moment pèse sur mon âme tout le poids de ce qui est lié à l'action anthroposophique. Et si on ne contribue pas suffisamment à dissiper ceux des malentendus que l'on remarque moins facilement que les erreurs grossières, nous ne pourrons plus progresser dans l'action anthroposophique. Or, nous devons progresser dans cette action, sinon il faudrait à l'évidence que nous en restions au point où le bâtiment de Dornach a brûlé. Le travail anthroposophique ne pourra reprendre que si la Société Anthroposophique se renforce intérieurement et s'affranchit, avant toute chose, des malentendus où elle s'épuise. Et elle s'y épuise par exemple, quand on ne respecte pas le principe de parler vraiment, en toute honnêteté des exigences de l'esprit du temps correspondant au développement de l'âme de conscience, selon la véritable éthique que j'ai indiquée pour notre époque dans ma « Philosophie de la Liberté »[16]. Ce n'est vraiment pas à la

légère que je me suis exposé autrefois au reproche que font bien sûr les pédants à mes développements contre l'éthique des obligations. Mais chacune de mes phrases — je m'y efforce toujours — est formée de telle sorte qu'elle respecte strictement la liberté de l'être humain, ne serait-ce que par rapport à la formation des pensées et des perceptions dont je parle dans ma « Philosophie de la Liberté ». C'est pourquoi demander si le jugement des membres de la Société Anthroposophique est influencé, est déplacé dans le contexte d'une conférence comme celle du 30 décembre 1922. Je dois vous le faire remarquer. Il est vrai qu'on peut le faire dans bien d'autres occasions, mais, quand on le fait dans le contexte de cette conférence, on suscite des malentendus, parce que l'on masque la vérité qui est mon but le plus sacré : que personne ne soit influencé dans son jugement en face de ce que j'ai à dire moi-même au sein de la Société Anthroposophique. Et je n'ai voulu ainsi que préciser mon intention de faire en sorte que la formulation de ce que j'essaye de donner aboutisse toujours à n'influencer personne dans son jugement. Par conséquent, dans le contexte de cette conférence, personne n'a besoin d'être averti de conserver cette liberté de jugement.

J'aimerais maintenant continuer à parler dans cet esprit, en quelque sorte, et exposer d'abord quelques aspects de la formation d'un jugement selon l'essence de la science de l'esprit, je veux dire d'un jugement qui veut exprimer une vérité de la science de l'esprit. On est toujours touché de façon très particulière, lorsque l'on remarque combien l'on a peu de sens pour le sérieux avec lequel sont exprimées des vérités de la science de l'esprit. Pour exprimer

un jugement quelconque dans l'univers quotidien que l'on observe par les sens, il convient d'y parvenir à un certain moment de sa vie par l'observation ou par la logique. Et lorsqu'on est parvenu à un tel jugement sur des faits transmis par les sens ou par l'histoire extérieure grâce à l'observation ou à la logique, celui-ci est totalement justifié. Il ne peut pas en être de même pour la science de l'esprit. Il ne suffit pas de s'être plié *une fois* aux conditions de formation d'un jugement ; un autre élément essentiel est au contraire nécessaire. C'est ce que j'appellerais volontiers une double refonte du jugement. Et cette refonte ne se produit généralement pas en peu de temps, mais le plus souvent au terme d'une longue période. On porte un jugement selon les méthodes habituelles dont vous avez vu la description dans « Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs » ou dans la deuxième partie de ma « Science de l'Occulte »[17] ; on parvient par ces méthodes à un certain jugement sur les êtres ou les processus spirituels. On a alors, en fait, le devoir de garder d'abord ce jugement en soi-même et de ne pas l'exprimer. On a même l'obligation intérieure de placer ce jugement devant soi de telle sorte qu'on le considère d'abord comme un simple fait et qu'on l'appréhende sans approbation ni rejet. Au bout de quelque temps, peut-être pas avant des années, on commencera à entreprendre dans son âme une première refonte de ce jugement ; à l'approfondir, et même, à bien des égards, à le métamorphoser. Même s'il reste le même dans son contenu, après cette refonte, il se nuancera d'une autre qualité d'intérêt ou de chaleur intérieure. Après cette première refonte, il s'incorporera en tout état de cause à

la vie de l'âme d'une autre façon que la première fois, et d'une certaine manière, on aura le sentiment de s'être séparé soi-même de son propre jugement. Si la première refonte prend plusieurs années, on ne peut pas non plus l'agiter continuellement dans son âme. Ce jugement descend naturellement dans l'inconscient. Il mène une vie propre, indépendamment du Moi. Cela est nécessaire. Un tel jugement doit mener une vie autonome, indépendamment de son propre Moi. On doit, d'une certaine manière, laisser vivre un tel jugement, sans s'en occuper. On peut ainsi débarrasser le jugement de son égoïté. Alors que cette égoïté — son Moi propre — intervient toujours dans les premières observations et les premières combinaisons logiques du jugement, on communique celui-ci à ce qui est objectif en soi-même. Et lorsque le jugement est passé pour la première fois par une refonte, on remarquera que ce jugement revient — peut-être au bout de plusieurs années, comme on l'a vu — ; il vous remonte des profondeurs de l'âme, comme n'importe quel fait du monde extérieur. On l'avait perdu dans l'intervalle ; voilà qu'on le retrouve. On le retrouve de telle façon que l'on se dit maintenant : « Tu m'as fait imparfait ; la formulation que tu m'as donnée jadis était peut-être entachée d'erreur ; je me suis rectifié de moi-même ». Le véritable chercheur en esprit recherchera ces jugements qui déploient leur vie propre dans l'âme de l'homme. Une telle refonte du jugement requiert de la patience, beaucoup de patience, car, comme on l'a vu, il faut souvent des années pour provoquer cette refonte. Et la conscience que l'on doit développer dans la science de l'esprit exige

absolument qu'on ne se laisse pas parler soi-même, mais qu'on laisse parler les choses.

Or, mes chers amis, lorsque l'on a ainsi opéré la refonte d'un jugement, on tire précisément de ce jugement métamorphosé qui vous revient de l'objectivité des faits, le sentiment puissant que l'on est malgré tout en soi, avec ce jugement, bien qu'on l'ait laissé revenir de lui-même, d'une manière objective. Et il est tout à fait possible que l'on se sente encore absolument hors d'état d'émettre un tel jugement sur une question de la science de l'esprit. Car on a justement pour tâche de laisser parler les choses, et non soi-même. C'est pourquoi, on attend la seconde métamorphose du jugement, ce qui peut prendre dans certaines circonstances à nouveau plusieurs années. Si bien que l'on dispose après cette seconde refonte d'une troisième forme du jugement. On remarquera alors une différence importante entre la phase qui va de la première constitution du jugement à sa première métamorphose, et celle qui va de sa première à sa seconde refonte. Entre la formation initiale du jugement et sa première métamorphose, il était relativement facile de le ramener à la mémoire ; entre la première et la seconde métamorphose, on a toutes les peines du monde à se remémorer le jugement. C'est qu'il est descendu dans des soubassements très profonds de l'âme, dans des soubassements où un jugement superficiel suscité par le contact du monde extérieur ne descend pas du tout. Un jugement métamorphosé de cette manière descend dans des soubassements profonds de l'âme, et lorsqu'on veut ramener dans l'âme ce type de jugement après sa première métamorphose, on découvre qu'il est souvent nécessaire de lutter pour le rappeler

à la mémoire ; le « jugement » étant entendu maintenant — lorsqu'il se rapporte à un fait de la science de l'esprit — comme l'intuition d'un fait dans sa totalité. Et alors, lorsqu'on voit revenir le jugement sous sa troisième forme, on sait qu'il est lié à la chose ou au processus auquel, ou à laquelle, il se rapporte. On se souvient encore de ce jugement entre sa formation initiale et sa première métamorphose, mais entre celle-ci et la seconde, il a plongé dans le fait spirituel objectif ou dans l'entité spirituelle objective, et l'on observe que c'est la chose elle-même qui, avec cette troisième forme, vous rapporte le jugement en tant qu'intuition. Et c'est seulement à ce moment là que l'on se sent vraiment apte, vis-à-vis des faits spirituels, à communiquer l'intuition ou le jugement qu'on en a. On ne le communique que lorsqu'on a accompli cette double métamorphose, et que l'on a ainsi acquis la certitude que ce dont on a eu l'intuition dans le jugement initial a pris à travers son âme le chemin des faits, des phénomènes, et en est revenu. Oui, dans le domaine de la science de l'esprit, les jugements énoncés valablement sont ceux qu'on a d'abord adressés aux faits ou aux entités dont ils veulent parler.

Voyez-vous, si l'on conçoit correctement les descriptions des faits essentiels et signifiants de la science de l'esprit, on ne restera pas étranger à ce que je viens de dire. Il est vrai que si on lit des cycles comme on lit des romans modernes, on ne reconnaîtra pas à leur version immédiate que l'élément essentiel, la preuve proprement dite, réside dans cette double refonte du jugement. Et on dira alors que ce sont des affirmations et non des preuves. Mais on ne peut pas produire d'autre preuve d'un fait spirituel

que l'expérience vécue, entendez: l'expérience qu'on en fait en conscience après une double refonte du jugement. On ne peut pas fournir d'autres preuves d'un fait spirituel. Car, pour prouver le spirituel, il faut en faire l'expérience. Pas pour le comprendre. Toute personne de bon sens peut comprendre le spirituel à partir du moment où elle dispose de suffisamment d'explications. Mais ce minimum d'explications doit permettre de dégager de cette version primitive des faits tous les points de repère nécessaires à son bon sens pour tirer de ces explications la conviction que la vérité en est garantie par le «comment» du jugement donné.

Cela fait toujours une impression extrêmement particulière, lorsque des gens viennent vous dire que les vérités de la science de l'esprit doivent être prouvées de la même manière que des assertions concernant les faits extérieurs sensibles. Cette exigence vient précisément de gens qui ne connaissent pas encore la différence entre ce qu'est l'appréhension par intuition d'un fait dans le monde spirituel, et ce qu'elle est dans le domaine des sens ou celui de l'histoire courante. Quelqu'un qui apprend à connaître l'Anthroposophie remarquera que, quand on expose une vérité particulière, celle-ci vient se placer dans le contexte de l'ensemble de l'anthroposophie. Et lorsqu'il entend une vérité nouvelle, ce qu'il a découvert dans ce contexte ne fait que confirmer cette nouvelle vérité. Et inversement: la nouvelle vérité se répercutera sur ce qu'il a déjà entendu. Découvrir Anthroposophie est ainsi grandir continuellement dans la conviction de la vérité de l'anthroposophie. Une vérité mathématique peut vous convaincre en un instant, mais aussi elle n'a de

ce fait aucune vie. Ce qui est anthroposophique est vie. C'est pourquoi, la conviction ne se fait pas non plus en un instant ; elle vit et s'amplifie continuellement. Je dirais qu'une conviction anthroposophique est d'abord un enfant en bas âge : on est alors tout à fait dans l'incertitude ; on n'a presque qu'une croyance ou on n'a même que cela. Puis, cette conviction se développe progressivement et devient de plus en plus sûre, au fur et à mesure que l'on connaît de plus en plus de choses. Cette croissance des activités anthroposophiques atteste précisément sa vitalité interne.

C'est aussi à cela que l'on reconnaît qu'on ne sent pas et qu'on ne pense pas seulement autre chose dans le champ de l'anthroposophie que dans d'autres domaines de la vie courante ; mais qu'il faut au contraire penser, sentir, ressentir autrement, avoir une autre attitude d'esprit que dans les autres domaines. C'est seulement dans cette attitude d'esprit que réside le principe d'une compréhension d'Anthroposophie ; c'est à partir de cette attitude qu'elle peut s'étendre aux domaines les plus divers de l'existence.

Devront surtout en tenir compte ceux qui sont entrés dans le mouvement anthroposophique en tant que scientifiques par exemple. En tant que tels, ils ne devraient pas seulement s'efforcer de développer une autre image du monde que celle qui inspire la science dite extérieure, mais au contraire discerner clairement qu'ils ont, avant tout, à introduire dans les sciences l'attitude d'esprit et la vie intérieure de l'âme. Ils seraient alors beaucoup moins amenés à polémiquer contre les autres sciences, qu'à élaborer, à leur contact, ce qui ne peut précisément pas l'être

sans Anthroposophie. Il me faut insister sur ce point en un moment où nous traversons une crise de la Société Anthroposophique, dont l'une des causes — et non des moindres — est le comportement de cercles scientifiques au sein de la Société Anthroposophique. Et il me faut aussi souligner ici que la querelle de l'atomisme[18] dans « Die Drei » a conduit le débat sur les sciences dans une impasse. Car cette controverse, cette discussion, ne devrait jamais être menée d'une telle façon que l'on se batte de part et d'autre, en quelque sorte, avec des formes de pensée identiques, et que, dans certains cas, le prétendu adversaire ait même encore raison sur l'essentiel. Ce dont il s'agit aujourd'hui, c'est que, par exemple, la physique fournisse avec ses phénomènes — lorsqu'on la prend telle qu'elle est, sans polémiquer contre elle — les fondements essentiels de la conception anthroposophique. Tandis que polémiquer sans faire intervenir l'attitude anthroposophique mène à une impasse, comme cela y a mené, et devait y mener, avec la polémique développée dans « Die Drei ».

Je voudrais aussi insister sur ce point pour l'autre raison de principe, pour que l'on voie bien que j'ai à cet égard tout à fait le droit de dire, moi aussi, qu'on ne doit pas faire retomber sur moi tout ce qui se fait dans le domaine anthroposophique ! Car je respecte la liberté des gens, mais lorsqu'une chose a des effets nocifs, il faut que j'aie moi aussi ma liberté de jugement et que je puisse l'exprimer. Dans le champ de l'anthroposophie doit régner une indépendance totale, et non une sorte d'opportunisme ni le moindre esprit de corps, comme il en existe par ailleurs souvent dans l'examen des questions scientifiques.

Mes chers amis, je vous ai dit : dans l'exposé des réalités anthroposophiques, il faut toujours se rendre compte que nous vivons aujourd'hui à l'ère du développement de l'âme de conscience. Cela veut dire que l'esprit rationnel, intellectuel, est devenu la démarche privilégiée de l'âme humaine. A l'époque moderne (les débuts en remontent à Anaxagore[19] dans la Grèce ancienne), nous jugeons en fait d'une façon telle que nous imprégnons tout d'intellectualité, y compris les résultats de l'observation. Et si vous prenez nos sciences rationnelles — prenez les plus rationnelles qui soient : les mathématiques, mais prenez aussi ce qui est présent dans les autres sciences du fait de l'esprit rationaliste dans lequel on interprète les données empiriques — et vous pourrez vous former une représentation du contenu de pensée proprement dit de notre époque. Mais ce contenu de pensée, tel que les enfants l'assimilent à l'école dès le plus jeune âge — car c'est bien ce qui se passe — nous dirons en guise d'approximation qu'il est entré dans l'humanité à un moment déterminé de son évolution. Nous pouvons indiquer nettement qu'il s'agit du premier tiers du XVe siècle ; c'est seulement alors que cet intellectualisme s'est affirmé avec la plus grande netteté. Jadis, les êtres humains ne pensaient pas avec des concepts abstraits comme nous sommes obligés de le faire aujourd'hui tout naturellement. Même lorsqu'ils pensaient des faits dits scientifiques, ils le faisaient beaucoup plus dans des images qui manifestaient les forces de croissance présentes dans les choses elles-mêmes. Or, ces concepts abstraits qui nous éduquent intérieurement à la pensée pure — j'en ai justement parlé dans ma « Philosophie de la Liberté » — ces

concepts abstraits nous permettent de devenir des êtres libres. Au temps où les hommes ne savaient pas encore penser avec des abstractions, ils étaient déterminés, dépendants, dans toute leur âme. Les hommes ne peuvent évoluer librement qu'après avoir atteint le stade où ils ne sont plus déterminés par rien intérieurement, et où les impulsions morales — vous pouvez le relire dans ma « Philosophie de la Liberté » — peuvent être saisies dans le penser pur. Les pensées pures ne sont pas une réalité, ce sont des images. Des images ne peuvent pas nous contraindre ; nous devons déterminer nous-mêmes notre action. Des images n'ont rien de contraignant. L'humanité a évolué d'un côté vers la pensée abstraite, mais de l'autre côté vers la liberté. C'est une chose que j'ai souvent exposée à d'autres points de vue[20].

Mais qu'en était-il donc de l'humanité avant qu'elle parvienne à saisir la pensée abstraite sur la terre, à accéder sur la terre à la liberté, par la faculté de saisir la pensée abstraite ? Elle ne saisissait pas des pensées abstraites durant cette vie entre la naissance et la mort ; ce n'était pas encore possible, même dans la Grèce antique, encore moins donc aux époques les plus anciennes. L'humanité pensait complètement en images, et, par conséquent, n'avait pas non plus la conscience intérieure de sa liberté, telle qu'elle s'est faite jour avec la pensée pure, c'est à dire abstraite. La pensée abstraite nous laisse froids. La faculté morale que nous donne la pensée abstraite nous réchauffe avec la plus grande intensité, parce que c'est elle qui nous donne au plus haut point notre dignité d'homme.

Que se passait-il avant que la pensée abstraite des-

cende sur l'humanité et lui apporte la liberté ? Vous savez ; quand l'être humain passe par la porte de la mort, il conserve encore son corps éthérique pendant les premiers jours qui suivent la séparation du corps physique. Il contemple alors en une rétrospective générale — non en scènes particulières mais en tableaux universels d'ensemble — tout le chemin qu'il a parcouru durant sa vie, ceci dans la mesure où il se le rappelle. Ce tableau de sa vie apparaît au défunt immédiatement et reste devant lui comme un contenu imagé durant plusieurs jours. Oui, mes chers amis, il en est ainsi aujourd'hui. A l'époque où les êtres humains contemplaient de tels contenus imagés sur la terre, ils trouvaient immédiatement après la mort, dans leur rétrospective, ce que l'être humain actuel vit sur la terre : l'élément rationnel, une appréhension logique de l'univers dont ils ne disposaient pas entre la naissance et la mort. Il n'y a rien qui nous permette de comprendre à un plus haut point l'entité humaine. Ce que l'homme des époques précédentes — et non seulement celui des temps primordiaux — ne contemplait qu'après sa mort : une brève rétrospective en concepts abstraits et l'impulsion de la liberté qui lui restaient ensuite durant son existence entre la mort et une nouvelle naissance, cette expérience s'est intégrée à l'existence terrestre au cours de l'évolution. Cette pénétration continuelle du suprasensible dans le sensible est un des mystères de l'existence. Cette faculté d'abstraction et de liberté qui s'étend aujourd'hui à toute l'existence terrestre, c'était une chose qu'une humanité plus ancienne ne possédait qu'au moment de cette rétrospective post-mortem, tandis que l'homme actuel dispose de ses facultés rationnelles,

de son intellectualité, et de la liberté durant son incarnation et n'accède après la mort qu'à une simple vision rétrospective en images. C'est ainsi que les choses se pénètrent les unes les autres. Des faits suprasensibles concrets, réels, pénètrent continuellement dans le sensible.

Vous voyez ainsi qu'Anthroposophie tire les faits dont elle parle d'une observation strictement objective du spirituel, et qu'aucune subjectivité arbitraire n'y interfère a priori dans le traitement des faits. Mais lorsque nous connaissons ces faits, est-ce qu'ils n'agissent pas sur notre sentiment et sur nos impulsions volontaires ? Pourrons-nous dire, avec Anthroposophie, qu'elle ne soit qu'une pure théorie ? Comme il est théorique de dire simplement que l'homme actuel est celui de l'abstraction et de la liberté ! Et quelle ne sera pas la richesse de sentiment artistique et de religiosité intime, si nous découvrons que ce qui nous donne dans cette vie, en tant qu'hommes actuels, la liberté et la faculté d'abstraction, c'est ce qui est entré des mondes célestes dans les mondes terrestres par la porte de la mort, dans la direction inverse de celle que nous suivons nous-mêmes, quand nous passons par cette porte. Nous passons par la porte de la mort dans des mondes spirituels ; notre liberté et notre faculté d'abstraction sont un don céleste venu des mondes suprasensibles dans les mondes terrestres. Voilà qui nous pénètre d'un sentiment de ce que nous sommes en tant qu'hommes, dans la mesure où nous pouvons être intimement pénétrés de la conscience, non seulement du fait de porter en nous une réalité spirituelle, mais de l'origine de cette réalité. Nous envisageons la mort et nous disons : « Ce qui se trouve au-

delà de la mort, une humanité plus ancienne l'a connu après la mort d'une manière tout à fait définie ; ce qui se trouvait alors après la mort est maintenant entré dans l'existence terrestre, et l'homme actuel l'expérimente entre la naissance et la mort. » Et du fait que cette intellectualité et cette liberté célestes sont entrées dans l'existence terrestre, il est devenu nécessaire que l'humanité appréhende le divin autrement que par le passé. Et cette nouvelle appréhension du divin, la possibilté en a été donnée à l'humanité par le mystère du Golgotha. C'est parce que le Christ est entré dans l'existence terrestre qu'il peut rendre leur caractère sacré à ces facultés venues des mondes suprasensibles, facultés qui, autrement, pervertiraient l'être de l'homme en fatuité et tout ce qui peut en découler. Nous vivons à une époque où il nous faut comprendre que la faculté de saisir des concepts purs et celle de faire l'expérience de la liberté — ce qu'il y a de plus sacré à notre époque — doivent être pénétrées par l'impulsion du Christ. Le christianisme n'est pas achevé. Sa grandeur vient de ce que les différentes impulsions d'évolution de l'humanité doivent être peu à peu imprégnées de cette impulsion du Christ. L'homme doit apprendre la pensée pure avec le Christ ; il doit apprendre à devenir un être libre avec le Christ, sous peine de ne pas percevoir de manière juste, dans ses relations avec le monde suprasensible, ce qui est passé pour lui du monde suprasensible dans le sensible. Nous sommes ici des hommes lorsque nous nous regardons nous-mêmes, en sachant, en tant qu'hommes modernes, que le suprasensible est entré dans l'existence terrestre par la porte de la mort, dans le sens inverse de celui dans

lequel nous passons nous-mêmes quand nous franchissons cette porte. Voilà ce qui se passe en nous, êtres humains. Quant à ce qui se passe dans l'univers, le Christ, le soleil spirituel, est descendu des hauteurs spirituelles dans les mondes terrestres, afin que les réalités humaines et les réalités cosmiques qui sont passées du suprasensible dans le sensible se retrouvent et que l'être humain s'unisse de façon juste à l'esprit du cosmos. Car l'être humain ne peut se tenir dans l'univers comme il convient, que lorsque l'esprit qui est en lui trouve de façon juste celui qui est en dehors de lui. L'esprit qui, pour l'humanité ancienne, vivait au-delà de la mort ne peut être correctement reçu sur la terre par l'humanité actuelle, que si l'homme est en même temps éclairé et illuminé par l'être descendu sur la terre en tant que Christ, depuis ces mondes d'où nous sont venus l'esprit rationel, l'esprit intellectuel et la liberté.

Ainsi donc, Anthroposophie commence partout par la science, elle vivifie ses représentations par la voie de l'art, elle s'achève en approfondissement religieux ; elle commence par ce que la tête peut appréhender, elle se tourne vers tout ce qui peut être façonné par le Verbe, dans son acception la plus vaste, elle s'achève par ce qui imprègne le cœur de chaleur et lui apporte certitude et sécurité, afin que l'âme de l'homme puisse se trouver en tout temps dans sa patrie véritable, dans le monde spirituel. Sur la voie de l'anthroposophie, nous devons apprendre à partir de la connaissance, avant de nous élever au domaine de l'art et de terminer par la religiosité de la vie intérieure.

C'est parce qu'on ne veut pas faire cela aujourd'hui qu'on suscite des adversaires à l'anthro-

posophie. Ces adversaires ont bien des aspects. Je vous ai exposé des choses graves ; je peux, on en a tant envie, ne pas terminer par une chose grave, bien que les faits soient plus graves qu'on ne le pense ordinairement. Mais il faut déjà faire apparaître bien souvent le contraste entre la gravité du véritable effort anthroposophique et ce que notre époque fait de cet effort. Il est vrai qu'il se produit parfois des choses grotesques, ou peut-être simplement comiques, n'était la nécessité de nous défendre. Il me faut au moins jeter parfois un peu de lumière sur le monde extérieur ; chacun pourra ensuite se faire son opinion, et je concluerai ainsi les considérations très sérieuses de ce jour par une remarque qui n'est pas tout à fait sérieuse.

Il y a quelque temps, notre cher ami *Wachsmuth*[21] m'a apporté à Dornach un pamphlet grossier dirigé contre Anthroposophie et notamment contre moi et quelques personnalités proches de moi. Il ajouta qu'il ne me laisserait pas ce livre, parce qu'il ne voulait pas me blesser en me demandant de le lire, la grossièreté de cette fabrication en dépassant bien d'autres. Je n'ai pas revu ce livre non plus : M. Wachsmuth l'a emporté et je ne m'en suis plus soucié. En revanche, je suis passé par Fribourg hier, en compagnie de Mme *Steiner*[22] et de M. *Leinhas*[23], et nous nous y sommes arrêtés un peu. Nous étions à table et une table voisine était occupée par deux messieurs dont l'un avait un porte-documents assez épais et tout le reste de l'attirail correspondant. Nous n'avions pas fait particulièrement attention à eux ; ils partirent plus tôt que nous et après leur départ, le maître d'hôtel m'apporta un livre qu'il devait me remettre de la part des deux messieurs qui

venaient de s'en aller. M. Leinhas demanda qui étaient ces personnes et apprit que l'une d'entre elles était M. *Werner von der Schulenburg*[24]. Avant la page de titre figurait en page de garde : « Meilleures recommandations, l'auteur ».

Voyez-vous, mes chers amis, ce sont des choses qui arrivent. Cela peut peut-être donner une idée du sens de la mesure qui règne présentement — tout le reste mis à part — parmi ceux qui se manifestent comme nos adversaires. Ces derniers temps, je n'ai vraiment pas eu la possibilité de m'occuper beaucoup de mes adversaires, car quiconque aura suivi un peu mon activité en ce moment aura vu combien je me suis occupé d'ajouter aux anciennes vérités bon nombre de vérités nouvelles. Et cela prend du temps, qu'on ne peut pas laisser gâcher, aussi acharnées que puissent devenir les attaques de ces adversaires. Car ce que je vous ai décrit aujourd'hui, au cours de cette conférence, vaut pour l'acquisition des vérités anthroposophiques. Si la Société Anthroposophique se pénètre de cette conscience, elle trouvera une bonne part de l'énergie nécessaire en ce moment à sa réorganisation. Et celle-ci, mes chers amis, est tout à fait nécessaire. Ne le prenez pas mal si je vous le répète encore aujourd'hui avec insistance.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 6 février 1923

Eu égard aux entretiens qui sont menés en ce moment ici[25] pour une sorte de réorganisation de la Société Anthroposophique, je voudrais organiser ma conférence de telle sorte aujourd'hui, qu'elle puisse peut-être servir à beaucoup pour se former, au cours de ces journées décisives, un jugement indépendant. Dans ce but, j'aimerais d'abord parler, d'une façon relativement plus synthétique et plus brève que je ne le fais par ailleurs dans le domaine anthroposophique, de ce que j'appellerais la troisième phase de notre travail anthroposophique. Je voudrais ensuite vous dire ce soir certaines choses relatives aux trois phases de notre mouvement.

Nous entendons en effet très souvent faire référence aujourd'hui à ce grand bouleversement qu'a connu la vie spirituelle occidentale lorsque *Copernic*[26] a remplacé l'ancienne image qu'on avait du ciel par celle qu'on en a actuellement. Et s'il faut exprimer ce que ce bouleversement signifie, on en dira sans doute que dans une période plus ancienne, l'être humain a d'abord considéré la terre comme son seul champ de connaissance, faisant d'elle le principal objet de ses investigations, faisant ainsi tourner autour d'elle tout ce qui se trouve dans l'espace céleste ; qu'à l'époque actuelle, les autres corps célestes se sont en quelque sorte largement étendus pour l'esprit humain, au-delà du champ qu'on leur avait auparavant assigné ; que la terre est

devenue comme une sorte de grain de poussière dans l'espace cosmique, et que sur cette terre qui ne signifie rien par rapport à la totalité de l'univers, l'homme se sent vivre parmi des milliers de mondes, comme sur un grain de poussière de cet univers. Mais il faut déjà dire aussi aujourd'hui quelque chose, — vous me permettrez cet exposé brossé à grands traits, car je ne veux d'une certaine manière que définir le caractère de la troisième phase de notre mouvement anthroposophique — c'est qu'en considérant d'un côté la terre comme un grain de poussière dans l'univers, l'homme a perdu de l'autre côté la possibilité de se former sur le reste de l'univers d'autres jugements de connaissance que ceux qui représentent cet univers selon les concepts de la physique ou tout au plus, à l'époque moderne, de la chimie. De nos jours, on laisse de côté tout ce qui va au-delà ; quand on observe, on n'envisage pas que cet univers est pénétré d'âme et d'esprit. Et c'est bien là l'attitude fondamentale de notre méthode de connaissance moderne. On perd la possibilité de mettre dans une quelconque relation ce que l'être humain considère comme son être psychique ou spirituel avec ce qui descend vers nous des étoiles depuis le cosmos. Comme vous pourrez le constater en lisant les indications qui s'y rapportent dans ma « Science de l'Occulte », Anthroposophie veut percevoir de nouveau comment l'âme et l'esprit pénètrent l'univers entier, les rapports de la pensée humaine avec les pensées de l'univers, les rapports de l'âme humaine avec d'autres âmes de l'univers, les rapports de l'esprit humain avec d'autres esprits de l'univers, avec l'esprit créateur de l'univers par excellence. Anthroposophie veut donc susciter à

nouveau la possibilité de reconnaître l'esprit dans l'univers. En s'y efforçant, celle-ci rencontre sur son chemin un obstacle puissant. Je voudrais le caractériser aujourd'hui sans aucune prévention. On voit venir des gens qui, à bon droit, tout à fait à bon droit, font connaître l'anthroposophie avec enthousiasme. Mais en même temps, ils disent propager ainsi par ces manifestations, un enseignement qui, au départ, est inaccessible à leur propre expérience, et qui n'est accessible qu'à l'investigateur spirituel en tant que tel. De cette manière, on crée un conflit avec l'attitude spirituelle de la civilisation actuelle. Lorsque l'être humain présente une conception du monde — quelle qu'elle soit — au nom d'une autorité, la civilisation actuelle lui en fait reproche. Or ce reproche disparaîtrait si l'on reconnaissait fondamentalement de part et d'autre que les résultats de l'investigation spirituelle, tels qu'ils sont compris dans l'anthroposophie, doivent certes être trouvés par des méthodes que l'individu doit s'assimiler par différentes voies, mais que, lorsque ces résultats sont là, ils peuvent effectivement être compris aussi par l'entendement humain réellement exempt de prévention. Ce qui n'empêche pas que ce qui pourrait être trouvé sur le terrain commun à tout entendement humain non prévenu ne conduira pas toujours à des choses fécondes s'il n'apparaît pas une autre attitude, différente de celle qu'adoptent beaucoup de ceux qui font connaître Anthroposophie aujourd'hui. Voyons donc de quoi il s'agit.

Je vous renvoie à mon livre « La Philosophie de la Liberté », dont la publication remonte déjà à une trentaine d'années. Et je voudrais vous faire remarquer que j'ai déjà décrit dans ce livre une façon de

penser particulière, différente de celle que l'on admet habituellement aujourd'hui. Lorsque l'on parle aujourd'hui du penser, quand on en parle dans des cercles faisant autorité, on rattache à ce concept du penser celui d'une certaine passivité dans l'attitude de l'esprit humain. En tant qu'esprit, on se livre à l'observation extérieure, on observe ou on expérimente, et on relie les observations grâce au penser humain ; on accède ainsi à des lois naturelles et on se dispute peut-être aussi sur la validité de ces lois, sur leur signification métaphysique ou purement physique. Mais ce n'est pas la même chose d'avoir ces pensées que l'on se fait au contact de la nature, et de s'expliquer vraiment sur la façon dont on se comporte en tant qu'homme vis-à-vis de ces pensées, ces pensées que l'on se forme sur la nature — et que l'on ne peut se former comme on le fait aujourd'hui que depuis une époque récente. Car les conceptions qu'on a eues de la nature dans les temps anciens — jusqu'aux 11e, 12e, 13e siècles de notre ère — étaient précisément touts autres pour ce qui est de l'attitude de l'âme humaine à leur égard. Pour les hommes d'aujourd'hui, penser signifie suivre passivement les phénomènes et se former des représentations sur leur régularité ou leur irrégularité. D'une certaine manière, on laisse naître les pensées au contact des phénomènes, on les laisse exister passivement dans l'âme humaine. Or, en opposition à cela, j'ai insisté dans ma « Philosophie de la Liberté » sur l'élément actif présent dans le penser humain ; j'ai montré comment la volonté fait irruption dans l'élément des pensées, et comment on peut percevoir sa propre activité intérieure dans ce qu'on appelle le penser pur, en montrant en même temps que de ce penser

pur surgit tout ce qui peut réellement être impulsion morale. J'ai tenté ainsi de mettre en évidence l'impulsion de la volonté dans le monde — passif — des pensées, et par là l'éveil de ce monde passif à quelque chose que l'être humain accomplit par son activité intérieure.

Quelle sorte de lecture était donc présupposée pour cette « Philosophie de la Liberté » ? Quelle manière particulière de lire ? Il était présupposé qu'en lisant ce livre, le lecteur passe par une sorte d'expérience intérieure que l'on peut réellement comparer extérieurement à l'éveil dont on fait l'expérience le matin quand on passe de l'état de sommeil à l'état de veille. On devrait se sentir en quelque sorte ainsi : Dans le penser passif, je n'ai fait que dormir vis-à-vis du monde, bien qu'à un degré supérieur ; maintenant, je m'éveille, — tout comme on sait en s'éveillant le matin : Tu es resté couché passivement dans ton lit en t'abandonnant dans ton corps au devenir des faits naturels et maintenant, tu commences à être intérieurement actif ; tu relies l'activité de tes sens à ce qui se passe à l'extérieur dans les sonorités et les couleurs du monde ; tu relies l'activité de ton propre corps à tes intentions. — C'est ce moment où l'on passe d'un simple « subir » à une participation active qui devrait être suscitée de manière analogue dans l'homme — mais à un degré supérieur — lorsqu'il lit la « Philosophie de la Liberté ». Il devrait se dire quelque chose comme : Jusqu'à présent, je pensais, mais ce penser consistait en fait à laisser couler les pensées en moi, à m'abandonner au flot des pensées. Je commence maintenant à unir de part en part mon activité intérieure à la pensée ; il en est maintenant de mes pen-

sées comme lorsque je me réveille le matin et que je relie l'activité des mes sens au monde des couleurs et des sons, ou celle de mon organisme à ma volonté. — Cependant, en faisant une telle expérience d'éveil — j'y ai fait allusion dans mon livre « De l'énigme de l'homme »[27], là où je parle de Johann Gottlieb Fichte — on accède à une attitude de l'âme qui est justement tout autre que l'attitude ordinaire actuelle. L'attitude de l'âme à laquelle on accède alors ne conduit pas seulement à la longue à une connaissance qu'on doive recevoir par voie d'autorité ; elle conduit au contraire à se demander : Que sont donc ces pensées que tu as eues avant et ce qu'est l'activité que tu as désormais fait surgir dans tes pensées passives — dans les pensées que tu ne pouvais que subir auparavant ? Qu'est ce qui vient donc de pénétrer dans ton penser, comme le fait chaque matin la vie psychique et spirituelle de l'homme dans le corps ? Je ne veux pas parler d'autre chose ici que du fait externe de l'éveil ; d'une expérience que l'on parvient à faire du penser, qui ne peut absolument pas être faite tant qu'on ne le découvre pas aussi en tant que réalité vivante, en tant que réalité active.

Tant que l'on n'envisage que le penser passif, on ne peut voir dans le penser que ce qui se développe dans le corps humain quand celui-ci considère les choses extérieures à travers ses sens. Mais si on laisse pénétrer dans ce penser passif l'activité de l'homme intérieur, on peut comparer ce que l'on a eu jusqu'alors à quelque chose d'autre ; c'est seulement alors que l'on peut commencer à élucider l'essence de ce penser passif. Et on s'aperçoit que dans la vie de l'âme, ce penser passif se comporte en

fait comme un cadavre d'être humain dans le monde physique. Quand on voit le cadavre dans le monde physique, on se dit qu'une telle chose ne peut être une donnée primaire ; aucune loi naturelle ordinaire ne peut produire la combinaison de matières que j'observe dans un cadavre. Cette combinaison n'est possible que parce que le cadavre était animé précédemment par un être humain, parce qu'il nous reste comme un reliquat de l'homme animé qui a porté ce corps. — Le cadavre en tant que tel ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'un être humain vivant a existé au préalable. Vis-à-vis de son penser passif, l'homme se présente comme un être qui n'aurait jamais vu d'hommes vivants, mais uniquement des cadavres. Et un tel être devrait ressentir tous ces cadavres comme autant de miracles, car rien de ce qui se trouve autour d'eux dans la nature ne pourrait les engendrer. C'est seulement alors, au moment où l'élément actif de la vie de l'âme entre dans le penser, que l'on apprend à reconnaître le penser comme un reste, comme le reste de quelque chose. Le penser habituel est mort ; il est un cadavre d'âme. Et il faut devenir attentif à ce cadavre d'âme en y faisant entrer la vie propre de l'âme et en découvrant, alors, le cadavre — le penser abstrait — dans sa vitalité. Si l'on veut comprendre un cadavre, il faut regarder un homme vivant à côté de lui. Si l'on veut comprendre le penser courant, il faut se dire : Il est mort, c'est un cadavre d'âme, et c'est dans l'existence pré-terrestre qu'il était vivant. C'est là que l'âme vivait sans le corps, dans la vitalité de ce penser, et ce qui m'est resté ici dans l'existence terrestre, je dois le considérer comme le cadavre de l'âme vivante qui existait dans la vie pré-terrestre.

Et cela devient expérience intérieure. Si l'on fait précisément entrer la volonté dans le penser, on peut comprendre cela intérieurement. C'est ainsi qu'il faut déjà considérer le penser : en cherchant les impulsions éthiques, morales, dans le penser pur, dans l'esprit qui convient à l'évolution actuelle de l'humanité. On arrive alors à être emporté hors de son corps par le penser pur lui-même, dans un monde qui n'est pas le monde terrestre, et l'on sait alors : En fait, ce que tu as dans ton penser vivant ne regarde d'abord en rien ce monde physique. Mais c'est une réalité ; cela concerne un monde que tes yeux ne voient pas ici mais où tu étais avant d'être descendu dans ton corps physique ; cela concerne un monde spirituel. Et on en vient finalement à discerner que même les lois de notre système planétaire n'ont rien à voir avec le monde dans lequel on est plongé par le penser vivifié. Si bien que — je caractériserai intentionnellement la chose dans le sens ancien — il faut aller jusqu'au bout du système planétaire pour entrer dans un monde où ce que l'on appréhende dans le penser vivant trouve une signification. C'est-à-dire qu'il faut dépasser Saturne pour trouver le monde auquel les pensées vivantes peuvent s'appliquer mais où l'on peut trouver ce qui, depuis l'univers, exerce aussi une action créatrice sur notre terre. — Nous avons maintenant fait un premier pas dans cette époque qui autrement se sent simplement reléguée sur le grain de poussière Terre dans l'espace universel, et nous avons fait un premier pas pour sortir de nouveau dans l'univers, pour pouvoir regarder quelque chose à l'extérieur, pour pouvoir regarder quelque chose avec le penser vivant. Nous arrivons au-delà du système planétaire.

Si l'on continue à considérer la volonté humaine comme je l'ai fait dans ma « Philosophie de la Liberté », — j'ai voulu m'y limiter au monde purement sensible, je ne suis allé au-delà que dans les écrits ultérieurs parce que les choses devaient être développées peu à peu — on découvre que, de même que la volonté fait irruption dans le penser passif, dans le penser que l'on a seulement à subir et que l'on est emporté au-delà de Saturne dans l'univers, de même on continue, mais de l'autre côté cette fois, quand on se plonge dans la volonté jusqu'à devenir calme de tout son être en quelque sorte, créant comme un pôle de repos dans le monde agité de la volonté que l'on déploie d'ordinaire. Lorsque nous voulons dans notre corps, nous sommes en fait en mouvement. Même lorsque le vouloir n'est qu'un désir, celui-ci repose sur un mouvement intérieur substantiel. Tel qu'il apparaît dans l'être humain pour la conscience ordinaire, le vouloir est mouvement. Dans la mesure où il veut, l'homme est d'une certaine manière plongé dans le mouvement du monde. Or, quand on parvient à opposer à ce mouvement où l'on se tient dans la volonté le calme de son propre être, grâce aux exercices que j'ai indiqués dans mon livre « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs », quand on parvient à s'immobiliser dans son âme, pour m'exprimer d'une façon imagée, pendant qu'on se déplace dans l'espace avec son corps — ce n'est qu'une image qu'il faut appliquer à toutes les opérations de la volonté — quand on parvient à être actif dans le monde et à rester calme dans son âme, à laisser sa propre activité se poursuivre d'une certaine manière, et à regarder tranquillement son activité

propre, alors on porte le penser dans la volonté comme on le faisait précédemment pour la volonté dans le penser, et on sort de l'autre côté de l'univers. On en vient en effet à reconnaître la volonté comme quelque chose qui se sépare à son tour du corps physique, qui vous fait même sortir des lois ordinaires de la terre, et on découvre de cette façon un fait particulièrement significatif des rapports de l'être humain avec l'univers. On apprend à se dire : Tu as en toi toutes sortes de désirs, d'instincts, de passions qui appartiennent déjà à l'élément de la volonté. Mais ces désirs, ces instincts, ces passions dont le cadavre est exempt, ils ne font absolument pas partie du monde que tu peux connaître par des expériences limitées au monde sensible terrestre. Ils appartiennent à un autre monde qui, intégré à celui des sens, repousse par son activité tout ce qui fait partie de l'univers sensible.

Comme mon intention est de vous exposer ce qui caractérise l'anthroposophie dans sa troisième phase, je ne vais parler de ces questions que dans leurs grandes lignes. On est amené à entrer dans l'univers par l'autre côté, c'est-à-dire du côté qui se caractérise physiquement, extérieurement, par le phénomène de la lune. La lune réfléchit la lumière du soleil. Elle ne la prend pas en elle. Au contraire, en reflétant tout, elle la renvoie : il en va de même d'autres forces de l'univers. Elle les exclut ; elle n'appartient pas au même monde que celui qui nous permet de voir les objets. Nous voyons les choses grâce à la lumière ; la lune, elle, nous renvoie la lumière, elle ne la prend pas en elle. Par le penser qui s'appréhende lui-même dans l'activité intérieure, nous sommes emportés jusqu'à Saturne d'un côté ;

en nous saisissant de la volonté, nous sommes introduits de l'autre côté dans l'activité de la lune, nous apprenons à mettre l'être humain en rapport avec l'univers, nous dépassons les limites du grain de poussière « terre », notre connaissance s'étend aux dimensions de l'univers, et nous y retrouvons quelque chose qui est apparenté à ce qui vit en nous sous une forme psycho-spirituelle. Et quand nous avons alors d'un côté, dans notre âme, le penser actif imprégné de volonté, de l'autre la volonté imprégnée de penser, et que nous avons conscience d'atteindre d'un côté les limites du système des planètes jusqu'au niveau de Saturne et de l'autre d'aller au-delà de l'univers à l'intérieur du domaine terrestre, en sortant du système des planètes par l'élément lunaire ; quand nous nous sentons dans l'univers avec notre conscience comme nous nous sentons ici sur la terre, dans le terrestre, avec notre conscience, puis nous sentons ensuite avec cette conscience qui vit les réalités universelles célestes comme la conscience ordinaire vit les réalités terrestres ; quand nous vivons avec une telle conscience dans l'élément céleste et accédons ainsi à la conscience de soi, le souvenir des vies précédentes émerge et les vies terrestres successives deviennent un fait de la mémoire universelle que nous avons acquise. Il n'y a pas à s'étonner qu'on ne puisse pas se souvenir de ses vies antérieures dans l'élément terrestre, car ce qui nous en sépare ne peut être traversé sur la terre, et les effets d'une incarnation dans celle qui la suit ne se révèlent que lorsque l'homme se détache du plan terrestre. Comment l'homme pourrait-il se souvenir de ses vies antérieures s'il ne parvenait pas d'abord à une conscience céleste !

Je ne voulais aborder ces questions que sommairement aujourd'hui, car je les ai déjà abordées souvent. D'une certaine manière, je voulais indiquer les régions où la recherche anthroposophique évolue et a évolué, notamment dans les dernières années. Ceux qui veulent vérifier ce qui s'est passé ici, sauront en quoi l'attitude de mes conférences de ces dernières années évoluait dans ces régions. Il s'agissait de clarifier progressivement comment on peut passer de la conscience ordinaire à une conscience supérieure. Et bien que j'aie toujours répété que l'homme ordinaire libre de tout préjugé peut comprendre les résultats de l'anthroposophie par l'intellect, j'ai aussi souligné que tout être humain peut accéder aujourd'hui à cette attitude de conscience par laquelle il atteint lui-même un nouveau penser et un nouveau vouloir et se sent plongé dans le monde dont parle Anthroposphie. Ce qu'il aurait fallu, c'est qu'on cesse de lire des textes comme ma « Philosophie de la Liberté » dans la même attitude d'âme que d'autres traités de philosophie. On aurait dû la lire avec l'attitude d'âme qui rend attentif au fait d'entrer dans un tout autre mode de penser, de percevoir et de vouloir. Et alors, on aurait su qu'avec cette autre attitude de conscience, on s'élève de la terre pour entrer dans un autre monde. Et que de la conscience d'une telle attitude de l'âme découle précisément la fermeté intérieure qui permet de parler avec conviction des investigations de la science de l'esprit. Quand on lit la « Philosophie de la Liberté » dans un esprit juste, on parle avec certitude, avec conviction intérieure, de ce que l'investigateur spirituel a à dire lorsqu'il est capable d'investiguer davantage que le simple débutant. Mais tout

être humain peut déjà devenir un débutant comme je viens de le caractériser, par une lecture juste de la « Philosophie de la Liberté ». Et ce débutant peut alors parler des données plus développées que peut exposer l'investigateur spirituel avancé, tout comme celui qui a étudié la chimie parle de résultats qu'il n'a pas constatés lui-même, mais dont il est informé en fonction de ce qu'il a appris, de la façon dont on parle de ces questions et dont elles font partie des réalités de la vie. Ce qui est fondamental à chaque fois qu'il est question d'Anthroposophie, c'est de faire appel à une certaine attitude de l'âme et non seulement d'affirmer une autre image du monde que celle de la conscience habituelle. C'est justement à quoi on ne s'est pas prêté : lire la « Philosophie de la Liberté » autrement que les autres livres. Et c'est cela qui est important et sur quoi il faut attirer l'attention maintenant avec la plus grande netteté, parce que, autrement, le développement de la Société Anthroposophique reste tout simplement en arrière par rapport à celui de l'anthroposophie. L'anthroposophie ne peut alors manquer de rencontrer une incompréhension totale dans le monde du fait de la Société Anthroposophique, et il ne peut rien en sortir d'autre que conflit sur conflit !

Afin de répondre à la situation anthroposophique immédiate, je voudrais maintenant parler très brièvement des trois phases du développement de la Société Anthroposophique.

Il y a environ deux décennies que l'on a commencé à faire connaître Anthroposophie — pour l'essentiel, car elle est déjà tout à fait en germe dans ma « Philosophie de la Liberté » par exemple, ou dans mes écrits sur la conception du monde de

Goethe[28] — mais pour l'essentiel, cela fait deux décennies que l'on a commencé à en parler. Et vous allez pouvoir vous rendre compte dans ce qui suit, qu'elle a commencé à être présentée dès le départ en tant qu'Anthroposophie.

Lorsque j'ai donné mes premières conférences berlinoises, celles de la brochure « La mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne et ses rapports avec la conception moderne du monde »[29], lorsque j'ai donné ces conférences à Berlin au début du 20e siècle, c'est la Société Théosophique qui m'avait invité à en être, si je puis dire. Je n'ai pas cherché la Société Théosophique. On a considéré ce qui provenait dans ces conférences d'une stricte application de ma propre conception du monde comme des choses qu'on voulait y entendre. Cela a conduit à dire : Les théosophes veulent entendre ce qui s'y exprime, et moi, en retour, je parlerai toujours là où on voudra m'entendre. — C'est pourquoi, je ne me trouvai aucune raison de ne pas répondre à l'invitation de présenter au sein de la Société Théosophique ce que j'avais moi-même à exposer au sujet du monde spirituel, bien que je n'aie pas caractérisé la Société Théosophique de façon particulièrement amicale auparavant[30] — m'étant comporté antérieurement comme je le fis par la suite. Mais cela a été présenté sous le nom d'Anthroposophie, comme peut le montrer le fait qu'à la même époque, et dans le même temps qu'a été fondée la section allemande de la Société Théosophique, j'ai tenu indépendamment de celle-ci mon cycle de conférences d'alors sur Anthroposophie qui portait également ce nom. D'un côté était fondée la section allemande de la Société Théosophique, de l'autre, je faisais mon

cycle de conférences de l'époque sur Anthroposophie[31]. Il s'est donc agi dès le début de ne pas représenter n'importe quoi d'autre comme étant l'anthroposophie. C'est ainsi que commence la première phase du mouvement anthroposophique, incarné par ce qui s'est trouvé à l'époque pour accueillir la conception du monde anthroposophique, tout d'abord au sein de la section allemande, puis dans d'autres cercles de la Société Théosophique. Durant cette première phase, la Société Anthroposophique connaissait donc une sorte d'existence embryonnaire à l'intérieur de la Société Théosophique. Je dirais : elle était une sorte d'embryon dans la Société Théosophique, mais elle s'y est bel et bien développée comme Société Anthroposophique. Elle avait sa tâche particulière au cours de cette première phase, qui était d'abord d'opposer à ce qu'on trouvait dans la Société Théosophique — à savoir l'enseignement traditionnel des sagesses orientales anciennes — la spiritualité de la civilisation occidentale avec, en son centre, le Mystère du Golgotha.

Nous avons ainsi la première période du mouvement anthroposophique, qui dure approximativement jusqu'en 1908 ou 1909. Ceux qui reconstitueront dans son histoirre le développement du mouvement anthroposophique pourront voir que tout ce qui a pu être découvert sur la préexistence, la réincarnation, etc..., — non pas en reprenant les traditions anciennes, mais grâce à la conscience immédiate de notre époque — a été orienté par rapport au devenir historique qui, dans l'existence humaine terrestre, a son centre dans le Mystère du Golgotha et dans l'impulsion du Christ. On étudia les Evangiles, et d'autres choses aussi, et ce qui fut alors élaboré —

à peu près à l'époque où le mouvement anthroposophique pouvait commencer à passer à une sorte de manifestation artistique — a d'abord eu lieu avec mes drames-mystères ; ce fut en premier lieu l'anthroposophie, qui fut amenée jusqu'à ce centre que représente le Mystère du Golgotha.

Puis vint le temps où le mouvement théosophique dégénéra en une sorte d'absurdité[32], car ce mouvement était incapable d'aborder le Mystère du Golgotha, et il a alors commis l'absurdité d'annoncer une sorte de réincarnation du Christ en la personne d'un jeune contemporain, ainsi que toutes sortes d'autres absurdités. Il était tout à fait évident qu'un homme sérieux ne pouvait absolument pas se prêter à ces absurdités, lesquelles étaient ridicules du point de vue de la civilisation occidentale. Anthroposophie s'inscrivait dans cette civilisation, et si fortement que le Mystère du Golgotha apparaissait dans une conception renouvelée au sein de l'élément anthroposophique. Et on en vint à ces différends avec la Société Théosophique qui ont en fait conduit à l'exclusion de tous les anthroposophes de la Société Théosophique[33]. Cela ne leur a rien fait parce que cela n'a rien changé à l'anthroposophie. Je n'ai moi-même jamais rien fait d'autre que de l'anthroposophie avec ceux qui voulaient en entendre parler, même à l'époque où Anthroposophie était contenue, extérieurement, dans la Société Théosophique.

J'en viens maintenant à la seconde phase du mouvement anthroposophique. Celle-ci avait donc pour prémisses les enseignements majeurs sur le destin et la réincarnation, elle incluait le Mystère du Golgotha sous un éclairage spirituel qui était en accord avec la civilisation actuelle ; elle possédait en outre

une interprétation des Evangiles qui faisait apparaître pour sa part la tradition en accord avec ce que l'on peut encore appréhender aujourd'hui à travers la présence et l'activité vivante du Christ. Au cours de cette seconde phase, qui dure à peu près jusqu'en 1916 ou 1917, on avait d'abord à passer en revue, si je puis dire, toute la civilisation scientifique et la vie pratique extérieure actuelles. On devait montrer qu'Anthroposophie peut s'accorder avec les aspects scientifiques de notre époque, avec ses aspects artistiques — dans un sens plus profond, bien sûr — et avec ce qui constitue aujourd'hui la vie pratique. Vous n'avez qu'à prendre des choses comme le cycle de conférences que j'ai donné à Prague en 1911 et à Christiania en 1910, l'un sur la « Physiologie occulte », l'autre sur les âmes des peuples européens[34], et vous verrez comment ont été élaborés dans la seconde phase les rapports avec les questions scientifiques et les questions pratiques de la vie moderne. Ce ne sont que des exemples, mais il s'agissait de chercher les relations avec la science et la vie pratique de notre époque. Notre seule préoccupation durant cette seconde phase était qu'il se trouve dans le monde un certain nombre d'hommes ou de femmes susceptibles d'être à l'écoute de l'anthroposophie dans leur attitude intérieure. Et il s'en est trouvé, de plus en plus nombreux. Tout ce qui était nécessaire, c'était que se rassemblent les gens qui pouvaient être à l'écoute de l'anthroposophie d'une âme honnête. De cette façon, une sorte de collectivité anthroposophique pouvait naître, dont la tâche était à vrai dire seulement de rendre justice à ces personnes — il ne pouvait s'agir que de cela — pour l'accueil qu'elles faisaient à la connais-

sance anthroposophique conformément au chemin de développement intérieur de l'humanité présente, de leur apporter ce dont elles avaient besoin pour le développement de leur âme. La seule nécessité était donc de faire connaître l'anthroposophie. Et au fond, au cours de ces deux premières phases de la Société Anthroposophique, il pouvait être indifférent que les adeptes de l'anthroposophie se réunissent dans des cercles ressemblant à des sectes ; qu'ils se retrouvent pour des conférences publiques ou des manifestations du même genre. On n'avait besoin que de prendre pour base la connaissance scrupuleusement acquise et de dire ce qu'on avait à dire sur la base de cette connaissance. Et on pouvait tout à fait s'en sortir à l'intérieur de ce qui s'était constitué en tant que Société Anthroposophique.

Une composante supplémentaire de cette période fut l'épanouissement de l'élément artistique. L'intention de construire le Goethéanum, le bâtiment de Dornach, se manifesta à peu près au milieu de cette période ; ce qui a été donné dans les Mystères sous forme artistique a été ainsi étendu à l'architecture, à la sculpture, à la peinture ; il s'y ajouta l'eurythmie, que j'ai souvent pu caractériser dans son essence au moment de présenter les spectacles ; tout cela provenait d'une certaine manière de la source qui avait été ouverte par les moyens que j'ai décrits dans leurs grandes lignes dans « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? », mais si largement que quiconque le veut peut se représenter comment il faut suivre de telles méthodes. Cette seconde phase de la Société Anthroposophique connut une difficulté particulière du fait que l'on entra dans cette période effrayante de l'histoire de

l'Europe et de la civilisation moderne qui a vu les horreurs de la guerre mondiale. Et il fut en particulier difficile de faire passer le cap de cette époque au frêle esquif de l'anthroposophie, époque où la méfiance et la haine imprégnaient toute la civilisation contemporaine, notamment aussi parce que le Goethéanum se trouvait sur un territoire neutre qu'il n'était pas toujours tout à fait aisé d'atteindre en période de blocus. Mais la confiance que l'on put mettre dans l'honnêteté du vouloir anthroposophique fut pourtant plus grande — même pendant la guerre — que la méfiance qui s'est manifestée contre elle pendant l'après-guerre. Et on peut dire qu'en fait, la guerre n'a provoqué aucune perturbation dans le travail anthroposophique ; on a toujours pu avancer dans ce travail. — Et on a souvent attiré l'attention sur la façon dont une multitude de gens, ressortissants des nations européennes les plus diverses qui s'affrontaient extérieurement sur les champs de bataille avec haine et esprit de revanche, ont édifié pacifiquement ensemble à Dornach, dans un esprit anthroposophique, le bâtiment qui nous a maintenant été enlevé par le terrible sinistre.

Puis vint la troisième phase du mouvement anthroposophique, phase où une quantité de personnalités ont mis en chantier toutes sortes d'activités. Je l'ai déjà souligné, y compris ici : elles étaient par nature une bonne chose. Mais elles devaient être engagées avec une volonté de fer et se poursuivre comme elles l'exigeaient. Ce qu'on entreprenait — on a parlé alors de « mouvement pour la tripartition », plus tard d'« union pour la libre vie spirituelle », d'union universitaire, etc.. — on devait l'engager en sachant qu'on y participait totalement,

qu'on s'y liait de tout son être, indissolublement. Au cours de la troisième phase de l'anthroposophie, il n'était plus possible de se limiter à faire simplement connaître Anthroposophie et à réunir ceux qui apportaient à cette anthroposophie un sens intérieur honnête, au contraire : le temps était venu où une quantité de personnalités voulait faire telle ou telle chose, voulait la faire par elles-mêmes, et la faisait ! Si bien que toutes sortes d'initiatives relevant du mouvement anthroposophique se formèrent dans d'autres communautés que dans la communauté anthroposophique originelle. Par exemple : un mouvement scientifique. Ce mouvement scientifique, il s'est développé sur la base des relations établies par l'anthroposophie avec la science au cours de la deuxième phase. Des scientifiques se sont manifestés dont la tâche était précisément de donner à la science moderne ce que l'anthroposophie est capable d'en tirer. Mais on aurait dû continuer ce que j'avais commencé en nouant des relations avec la science moderne. Je me souviens encore des conférences qui ont été faites durant la seconde phase du mouvement anthroposophique[35]. J'ai par exemple toujours fait remarquer que l'on voie comment les physiciens modernes aboutissent à telle ou telle manière de voir. Je suis parti du point où parviennent les physiciens modernes ; je n'ai pas commencé par le nier mais par l'affirmer. J'ai dit : Commençons là où s'arrêtent les physiciens, et nous entrerons dans l'anthroposophie par la physique. C'est comme cela que j'ai procédé aussi pour différents autres domaines. Cette orientation aurait dû être maintenue, et dans la troisième phase, il serait apparu une autre image de l'activité scientifique. Il

ne se serait surtout pas élevé ce que j'ai qualifié la dernière fois de polémique et de controverse stériles. Et aujourd'hui, on aurait la tâche positive de dire qu'assurément, Anthroposophie a quelque chose à dire dans le domaine scientifique ; la science peut trouver dans l'influence de l'anthroposophie un prolongement déterminé consistant dans tel ou tel procédé ou façon de faire. — Et alors, il se serait fait jour une autre attitude à l'égard de la science que celle des derniers cahiers de « Die Drei », ou dans une série de cahiers que j'ai dû parcourir à cause du cycle sur les sciences de la nature que j'ai eu à faire à Noël à Dornach[18]. Leur façon de s'expliquer avec la science et l'anthroposophie — nuisible à l'anthroposophie tout autant qu'à la science — m'a effrayé. Avec cette polémique stérile des anthroposophes, on ne fait que jeter le discrédit sur l'anthroposophie. Ce n'est pas seulement une critique mais en même temps l'indication de ce que les scientifiques ont à faire aujourd'hui au sein de la Société Anthroposophique.

Ce qui doit se produire dans les autres domaines est du même ordre. Prenons un autre cas ; je l'ai déjà signalé la dernière fois. Durant la troisième phase du mouvement anthroposophique, nous avons vu se fonder l'union universitaire. Celle-ci est apparue avec un excellent programme[9]. Mais on aurait dû en rester là et en prendre la responsabilité, qui que ce fût, de tout son être. Je n'avais moi-même à répondre que de l'anthroposophie. Quand quelqu'un a entrepris une action indépendante sur le terrain de l'anthroposophie, il doit en prendre la responsabilité lui-même. Mais on n'est pas resté en-deçà de ce programme, bien que j'eusse expressément fait remar-

quer quand il a été élaboré — ce sont les termes mêmes dont je me suis servi — qu'on ne devait faire de tels programmes que si on avait la volonté absolue de les réaliser ; sinon qu'on s'en abstienne. — Qu'on s'en abstienne donc si on n'a pas la volonté de s'y tenir. Ceux qui ne s'y sont pas tenus, ce sont les dirigeants de la Société Anthroposophique. Qu'en est-il résulté ? Quelque chose qui revient en retour vers l'anthroposophie, c'est-à-dire vers la source vivante de l'anthroposophie : un groupe de jeunes gens du monde étudiant[11] qui veulent de toutes leurs aspirations parvenir à l'anthroposophie authentique, et qui, pour leur part, ne peuvent pas trouver ce qu'ils cherchent dans la Société Anthroposophique ; qui ont fait remarquer expressément : Nous voulons aussi aborder l'impulsion anthroposophique par le côté artistique, par exemple. — Ces personnes sont venues chez Mme Steiner pour entrer dans le grand élan de l'anthroposophie, si je puis m'exprimer ainsi, par la récitation et la déclamation.

A côté de ces événements, il s'est produit encore autre chose, mes chers amis. C'est que, durant la troisième phase du mouvement anthroposophique, les mondes spirituels ont été décrits exactement comme je les ai brièvement dépeints pour une question déterminée au début de ma conférence d'aujourd'hui, élevant cette question, d'une certaine manière, dans la sphère de l'observation purement spirituelle, où l'on peut montrer comment l'homme accède à une autre conscience pour entrer dans le monde spirituel. A la phase d'orientation par rapport au Mystère du Golgotha, à celle de l'orientation par rapport à la science et à la vie pratique, dans la

première et la deuxième phase, s'est ajoutée la troisième phase que j'appellerais celle de la description immédiate des mondes spirituels. Et celui qui a suivi ce qui a été tenté dans cette direction à Dornach pendant les trois phases, qui a été tenté aussi ici par exemple ; celui qui a eu un cœur et un sens pour le progrès que cela a représenté par rapport à la première et à la deuxième phase, celui qui a notamment perçu le contenu anthroposophique que l'on peut rendre public ces derniers temps, même à l'extérieur de la civilisation de l'Europe Centrale, remarquera que ce dont il s'agit, c'est de fonder une véritable troisième phase du mouvement anthroposophique, mais dans le développement, le prolongement des deux premières. Et au fond, la pédagogie Waldorf qui devait tout autant être créée à partir de l'être éternel que de l'être temporel de l'homme, il n'aurait pas été possible de la créer sans cette troisième phase du mouvement anthroposophique.

Or, comparez avec tout ce que je viens de vous dire les deux débats auxquels on s'est livré ici hier et une semaine plus tôt — je ne veux critiquer personne mais il faut maintenant que je vous parle en toute sincérité — et demandez-vous comment la société Anthroposophique a traversé les trois phases du mouvement anthroposophique. Est-ce que ces débats n'auraient pas été possibles exactement dans les mêmes termes il y a dix-huit ans, seize ans à la rigueur, comme ils ont lieu maintenant après deux décennies de travail anthroposophique ? Est-ce que tout ne se passe pas comme si la Société Anthroposophique commençait à se fonder ? Comme je vous l'ai dit : Je ne veux accabler personne, en aucune façon, mais la Société Anthroposophique ne peut

être une réalité que si elle est le lieu de culture de ce que l'on conquiert dans le travail anthroposophique, que si ceux qui y sont actifs, en tant que scientifiques par exemple, se souviennent qu'ils ne doivent pas oublier l'anthroposophie pour la science, mais au contraire couronner la phase la plus récente de la science par l'anthroposophie ; et non, je dirais : compromettre l'anthroposophie aux yeux de la science dans une polémique stérile. Ceux qui sont actifs comme professeurs ont une tâche semblable ; et en particulier aussi ceux qui exercent une activité pratique. Car c'est la vie pratique qui soulèvera le plus d'objections contre Anthroposophie, laquelle sait être très pratique, mais à qui on veut contester le plus intensément possible son caractère pratique. La Société Anthroposophique se trouve aujourd'hui devant la nécessité de ne pas seulement assister au véritable travail anthroposophique et fonder à côté toutes sortes de choses sans que l'on mette à la base de ces fondations le zèle et l'enthousiasme anthroposophiques ; elle se trouve devant la nécessité de devenir consciente du travail anthroposophique. C'est là une définition tout à fait positive de sa tâche ; elle a seulement besoin d'être accomplie dans les détails. Si cette tâche positive n'est pas entreprise, la Société Anthroposophique fera du tort à Anthroposophie aux yeux du monde, et de plus en plus de tort. Combien d'adversaires le mouvement pour la tripartition n'a-t-il pas amené au mouvement anthroposophique parce qu'il n'a pas su se placer sur le terrain anthroposophique mais sur celui de tous les compromis possibles, et qu'on a peu à peu commencé dans certains cercles à mépriser l'anthroposophie. Il en va de même dans d'autres domaines.

Ce que nous devons voir, c'est que Anthroposophie, comme je l'ai dit dans la première des conférences que j'ai pu faire ici devant vous, est la mère de ce mouvement. Il faut en prendre conscience car cela aurait aussi permis de trouver l'orientation juste par rapport au mouvement de rénovation religieuse que j'ai inauguré. Au lieu de cela, il n'est apparu là aussi que des faussetés. Il s'agit aujourd'hui de trouver, dans ces heures graves, les paroles qui introduisent au travail positif qui va au-delà des discours stériles, comme si on était aujourd'hui il y a vingt ans et qu'aucun travail anthroposophique n'avait été réalisé.

Mes chers amis, si je viens de vous parler de cette façon, il ne faut pas que vous le preniez mal. Je devais le faire parce que ce que j'ai déjà exprimé à Dornach le 6 janvier est clair : la Société Anthroposophique est bonne, elle est capable de recevoir ce que j'ai caractérisé aujourd'hui, même avec les paroles les plus sévères. Mais il faut que les responsables de la Société Anthroposophique soient conscients de cette tâche que, si elle veut continuer à se nommer ainsi, la Société Anthroposophique doit porter en elle une certaine conscience d'être porteuse du travail anthroposophique. A partir du moment où cette conscience est exprimée suffisamment clairement, avec bonne volonté, les conflits ouverts actuellement s'éteindront ; la crise se résoudra. Mais il y faut la bonne volonté de l'exprimer vraiment et non seulement d'exercer une critique stérile ; ni non plus de se bercer d'illusions, assurément, en faisant quelques compromis entre tel ou tel mouvement pour repartir ensuite du même pas. Il s'agit au contraire de prendre tout à fait au sérieux

le travail anthroposophique. Tous les courants individuels présents au sein du mouvement anthroposophique doivent œuvrer ensemble pour susciter ce sérieux. Il ne doit pas y avoir de mouvement séparés, un mouvement pour l'école Waldorf, un mouvement pour la vie spirituelle libre, un mouvement de rénovation religieuse. Tout cela ne peut prospérer qu'en se sentant à l'intérieur du mouvement-mère, du mouvement anthroposophique. Je sais qu'en fin de compte, cela est dit de tout cœur pour tous ceux qui adhèrent sincèrement au mouvement anthroposophique. C'est pourquoi je pouvais le formuler ici devant vous avec des mots un peu sévères. La plupart d'entre vous auront déjà pris conscience qu'il importe maintenant de dire les choses en termes clairs et nets, pour que naisse précisément cette conscience dont je voulais montrer la nécessité.

Le mouvement anthroposophique a traversé trois phases. Durant la troisième phase, on a dans un certain sens oublié l'anthroposophie derrière toutes sortes de mouvements individualisés. Il faut la retrouver en tant que mouvement spirituel vivant réclamé par la vie de la civilisation moderne et surtout par un sentiment authentique qui vit dans des cœurs humains modernes. Prenez ces paroles dans cet esprit. Si vous les avez trouvées dures, pensez, mes chers amis, qu'elles ont été pesées avec d'autant plus de cœur qu'elles ne veulent pas inciter à une quelconque réflexion destructrice, mais appeler à un mouvement du cœur, à celui qu'inspire la bonté aux cœurs des anthroposophes.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 13 février 1923

Compte tenu des conditions dans lesquelles évoluent les affaires internes à la Société Anthroposophique, il me paraît tout de même souhaitable ce soir, de revenir au moins sur quelques uns des problèmes liés à ces affaires. Ce n'est à vrai dire jamais mon intention d'aborder en conférence les conditions du développement ou l'organisation de la Société Anthroposophique, ni d'autres questions semblables, car je dois considérer comme ma tâche d'œuvrer pour l'anthroposophie elle-même et laisse volontiers à d'autres qui ont pris sur eux ici ou là de diriger la société le soin de donner des explications sur ses conditions d'existence et les facteurs de son évolution. Mais j'espère pouvoir parler plus à fond prochainement du thème que j'aurais pu autrement traiter ici aujourd'hui, précisément lors de la réunion des délégués, et je puis par conséquent, par une nécessité inhérente à l'évolution des affaires courantes de la Société, me permettre de vous dire aujourd'hui quelques mots en complément de ce que je me suis permis d'exposer ici il y a huit jours sur les trois phases qu'a connues l'évolution de l'anthroposophie.

Je voudrais parler davantage aujourd'hui de ce qui est commun à ces trois phases dont j'ai essayé de caractériser les différences la dernière fois, ne serait ce que très schématiquement. Je voudrais partir de la façon dont prend naissance une chose comme la

Société Anthroposophique. A ce que je crois, ce que j'aurai à dire pourra être pour beaucoup une sorte d'aide, dans la perspective de la réunion des délégués, pour une connaissance de soi anthroposophique.

D'un côté, il est évidemment clair pour celui qui peut suivre le développement de la culture et de la civilisation actuelles que l'approfondissement de notre manière de connaître, de notre vie éthique-pratique et de notre vie religieuse intérieure à la lumière de l'anthroposophie est une nécessité de notre temps. Mais de l'autre côté, une réalité comme la Société Anthroposophique est une sorte d'avant-garde pour ce qui doit simplement se répandre de plus en plus selon les nécessités du temps. Et comment cette avant-garde se forme-t-elle en fait ? Tout être venu sincèrement à la Société Anthroposophique apercevra peut-être dans ce que j'ai à dire un moment de son destin personnel. Au fond, quand nous regardons les 21 à 22 ans de développement de la Société Anthroposophique, nous trouvons tout à fait certainement que les gens qui viennent à la Société Anthroposophique sont dans leur plus grande majorité des gens qui, d'une façon ou d'une autre, se sentent insatisfaits du monde extérieur et des conditions qui y sont faites à la vie spirituelle, à la vie psychique et à la vie pratique extérieure. Il y a déjà eu quelque chose comme une sorte de fuite de la vie présente pour une autre vie de communauté, notamment dans les premiers, peut-être même les meilleurs temps de la Société Anthroposophique — je ne dis pas cela en mauvaise part, mais seulement comme un fait — ; pour une sorte de communauté humaine où l'on puisse vivre complétement l'élé-

ment vraiment digne de l'être humain que l'on ressent dans son être. Il ne faut pas du tout négliger ce sentiment d'aliénation en face des conditions de la vie extérieure, spirituelle, psychique ou pratique dans la formation de la Société Anthroposophique. Car ceux qui sont devenus anthroposophes sont d'abord des gens qui ressentent les premiers ce que des millions et des millions de gens vivront et ressentiront à coup sûr très nettement dans un avenir proportionnellement très proche : c'est le sentiment que des formes traditionnelles, qui ne sont pas du tout apparues sans raison à notre époque mais sont issues du passé selon une nécessité historique, ne livrent plus d'elles-mêmes ce que l'être humain exige aujourd'hui de par sa vie intérieure pour l'amour de sa dignité d'homme, parce que c'est seulement grâce à cette exigence qu'il peut être totalement homme.

Quiconque considère ces faits sans prévention, notamment en se demandant s'il est devenu anthroposophe sans se mentir à lui-même, trouvera que cette impulsion de satisfaire les besoins de son âme dans une communauté humaine particulière par rapport aux autres communautés humaines actuelles est comme quelque chose qui surgit des profondeurs, de l'être le plus intime de l'homme, quelque chose dont on peut déjà sentir que cela monte justement à notre époque des sources éternelles de toute humanité jusqu'à la surface de l'âme. Et c'est pourquoi ceux qui ont adhéré authentiquement à l'anthroposophie ressentent ce fait de s'unir à une communauté anthroposophique comme une véritable affaire du cœur, comme quelque chose dont, plus ils sont sincères, plus ils se disent qu'ils ne peuvent pas à proprement parler exister sans elle. Il est vrai que

nous devons aussi nous avouer que l'on peut déjà voir dans la précision, dans la clarté — j'entends «clarté» dans le sentir, non dans le penser — dont procède cet attachement à la communauté anthroposophique combien il est en nous de choses qui ne satisfont pas à la réalité humaine complète dans le monde extérieur actuel. L'impulsion sincère d'un être humain ne pourrait pas incliner vers l'anthroposophie avec tant de véhémence si l'aliénation de l'être humain dans les conditions extérieures actuelles, notamment sous l'angle psychique, n'était pas si particulièrement intense.

Mais examinons autre chose : ce que je vous ai exposé jusqu'à présent, on pourrait l'appeler un renversement des impulsions volontaires. Quand un homme naît à une certaine époque, qu'il est introduit par son éducation dans une époque déterminée, ses impulsions volontaires épousent d'abord celles dont son milieu habituel est coutumier. Il grandit ainsi et s'engage ce faisant par sa volonté dans des directions identiques à celles de son milieu sans en être particulièrement touché intérieurement. Il faut déjà que quelque chose soit touché en lui, dans son cœur ; quelque chose qui se sente blessé affectivement par les orientations qu'il s'est données dans sa volonté pendant une certaine période de sa vie, de par les habitudes de vie extérieures de son milieu, pour que l'orientation de sa volonté, qui n'a fait en fait que s'extérioriser jusque là, se tourne maintenant vers l'intérieur. Mais s'il effectue ce retournement de la volonté vers l'intérieur, cette intériorisation de la volonté le rendra attentif à une aspiration qui jaillit de l'âme humaine comme de sources éternelles — en particulier à notre époque — et exige

une autre façon de s'intégrer dans la communauté humaine que n'y incitent les tendances habituelles de la volonté. Or, tout ce qui est lié à la volonté est une réalité éthique, morale, et par conséquent, ce qui attire les hommes dans la Société Anthroposophique est en fait d'abord, au moins en tant qu'impulsion de volonté et de sensibilité, une impulsion morale, une impulsion éthique. Et lorsque l'homme touche son être intérieur le plus sacré avec cette impulsion éthique, lorsqu'il parvient par cette impulsion éthique aux sources éternelles de sa vie psychique, je dirais que l'impulsion éthique qui l'a amené dans une communauté anthroposophique devient aussi en se prolongeant une impulsion religieuse. Et ainsi ce qui prend part chez les êtres à l'accomplissement de commandements moraux, de règles juridiques extérieures et à l'observation des habitudes de vie par lesquelles ils grandissent plus ou moins sans réfléchir dans leur milieu habituel, l'élément éthique, moral, religieux de cette éducation s'inverse vers l'intérieur et devient un effort d'intériorisation éthique, moral et religieux. Mais l'être humain complet ne peut pas développer la vie de son âme exclusivement dans le vouloir et éventuellement dans le sentir, et accueillir n'importe quelle connaissance.

Voyez ces connaissances que nous, je ne dirais pas : suçons aujourd'hui dès le sein maternel, mais que nous recevons au moins dans notre âme dès l'âge de six ans comme un entraînement intérieur qui se poursuit par la suite sans arrêt ; voyez toutes ces données que notre entendement, notre force de connaissance, reçoit et qui doivent constituer une polarité par rapport à l'élément éthique, moral et

religieux — mais une polarité en accord et en harmonie avec cet élément —. Toutes ces connaissances ne sont pas indifférentes pour permettre à l'effort anthroposophique de se retourner en force intérieure d'essence religieuse. Le mode de vie et la pratique dont l'anthroposophe veut se libérer du point de vue moral, éthique et religieux est précisément celui qui s'est le plus développé au cours des derniers siècles dans l'humanité civilisée. Et en fait, même si l'anthroposophe fait — et doit faire — des compromis avec la vie extérieure, il le fait pour se libérer de ce qu'a produit la civilisation au cours des derniers siècles, conduisant celle-ci à l'affreuse catastrophe de notre époque. Cela se passe certes plus ou moins instinctivement chez beaucoup de ceux qui entrent dans le mouvement anthroposophique, mais cela existe tout à fait.

Ne nous y trompons pas : toutes les aspirations de la volonté, toutes les impulsions religieuses qui se sont développées au cours des derniers siècles sont bien en même temps le fruit de toute l'orientation, de toute la tournure particulière qu'a prise l'activité de connaissance à l'époque moderne. Seul un esprit empreint de préjugés peut prétendre que nous possédons ou recherchons aujourd'hui une physique, des mathématiques, une chimie, une biologie objectives. — C'est là un préjugé. A la vérité, ce qui est enseigné aujourd'hui aux enfants dès l'âge de six ans est le résultat des formations volontaires et des impulsions religieuses extérieures qui sont apparues au cours des derniers siècles. Mais quand, aspirant à connaître l'anthroposophie, on veut se libérer de ces impulsions volontaires et de ces formes religieuses qui constituent le couronnement de la vie morale, on

ne peut pas faire autrement que de réclamer une connaissance ne correspondant pas au monde que l'on veut quitter mais à celui que l'on veut rechercher. C'est-à-dire que, après avoir opéré ce retournement des impulsions volontaires vers l'intérieur, l'anthroposophe doit aussi s'efforcer de trouver un mode de connaissance correspondant à cette volonté tournée vers l'intérieur : un mode de connaissance qui détourne de la science extérieure apparue au cours des derniers siècles dans la civilisation avec son courant d'extériorisation. Et l'anthroposophe sentira alors qu'il ne pourrait pas effectuer ce renversement avec sa pensée, s'il n'opérait pas en même temps le renversement dans sa manière de connaître. Il entrerait forcément dans cet état sans sa pensée s'il ne se disait pas : Je me sens un étranger en tant qu'être humain dans le style et le mode de vie qui se sont instaurés à notre époque, mais je peux me sentir une parenté avec les connaissances qui y sont apparues. — La connaissance que s'est acquise le monde qu'il veut fuir ne peut pas non plus être une connaissance satisfaisante pour l'être humain qui entreprend ce retournement des impulsions volontaires. Et c'est peut-être ainsi, à cause de la forme, de la structure qu'a prise la vie pratique à laquelle il veut échapper — du fait qu'elle ne croit plus qu'à ce qui est visible extérieurement et se prête aux combinaisons de l'entendement — que plus d'un anthroposophe en vient instinctivement à cette attitude. C'est pourquoi celui qui cherche de cette façon se tourne vers les fondements invisibles-suprasensibles de la connaissance. De même qu'à un mode de vie extériorisé correspond une science tournée vers des faits matériels, celui qui ne peut considérer cette

manière de vivre que comme infrahumaine, et non pleinement humaine, ne peut pas non plus considérer comme juste une science qui ne met sa foi que dans ce que j'appellerais l'autre face de ce mode de vie, à savoir les réalités matérielles extérieures et les faits accessibles à l'intellect. C'est ainsi qu'au premier acte moral et religieux de ce drame de l'âme de l'anthroposophe succède un second acte qui était déjà en germe dans le premier : la recherche de la connaissance suprasensible. Il apparaît tout à fait de soi-même que l'objet d'une Société Anthroposophique va être de recevoir un message de connaissance suprasensible. Tout ce que sa volonté expérimente de cette façon comme son destin, tout ce que son effort de connaissance doit reconnaître comme sa recherche se concentre comme un ensemble dans le cœur et l'âme de l'anthroposophe comme son véritable noyau de vie et d'humanité, et constitue la synthèse de l'ensemble de sa vie intérieure. C'est d'abord avec cet état d'esprit qu'il se situe dans la Société Anthroposophique.

Mais voyons maintenant dans quelle situation il se trouve plongé, une fois qu'il a reçu une formation anthroposophique. Il ne peut pas quitter purement et simplement son mode de vie extérieur. Au début, il se réfugie dans la Société Anthroposophique, mais les nécessités extérieures existent toujours ; on ne peut pas s'en débarrasser d'un seul coup. Et ainsi se crée dans l'âme de l'anthroposophe un conflit entre sa vie extérieure et ce qui devient son idéal de vie et de connaissance du fait qu'il est membre de la Société Anthroposophique. Ce conflit peut être plus ou moins douloureux ou tragique selon que l'on est d'une nature profonde ou superficielle, mais dans

cette douleur, dans ce tragique, sont en même temps contenus les germes les plus précieux de ce qui doit constituer les forces d'édification de notre civilisation décadente. Finalement, tout ce qui s'épanouit et donne des fruits dans l'existence naît en fin de compte de la douleur et de la souffrance. Et c'est peut-être celui qui ne peut que ressentir comme sa souffrance et sa douleur son engagement dans la mission anthroposophique qui la ressent le plus profondément, même si la véritable force de la nature humaine ne peut consister qu'à trouver le pouvoir intérieur de s'élever au-dessus de la douleur et de la souffrance, jusqu'à atteindre dans cette expérience le point où les douleurs et les peines deviennent une force de vie, un pouvoir de vie magistral.

Je dirais donc que la voie de la Société Anthroposophique consiste d'abord en un renversement des impulsions volontaires, puis en une expérience de la connaissance suprasensible, pour partager ensuite l'expérience du destin du temps devenant le destin de sa propre âme. Avec ce renversement de la volonté et cette expérience du caractère suprasensible de toute vérité, on se sent partie intégrante du développement de l'humanité ; avec l'expérience du vrai sens de l'époque, on se sent homme au plein sens du mot. Au fond, Anthroposophie ne doit pas être autre chose que cette Sophia, cet état de conscience, cette expérience intérieure de l'âme humaine qui rend l'homme pleinement humain. L'interprétation correcte du mot « Anthroposophie » n'est pas « sagesse de l'homme » mais « conscience de son humanité », c'est-à-dire : convertir sa volonté, cultiver la connaissance, vivre le destin de son temps

afin de donner à son âme une orientation de conscience, une Sophia.

C'est ce que je viens de vous décrire qui est à l'origine de la Société Anthroposophique. A vrai dire, elle n'a pas été fondée, elle s'est formée. L'espèce d'agitation que plus d'un s'imagine ne peut pas engendrer une chose pareille fondée sur la sincérité de la vie intérieure. Une société anthroposophique ne peut se former que parce qu'il existe des gens qui sont portés vers ce renversement de la volonté, vers cette manière de connaître et vers cette expérience du destin du temps, et parce que commence à se manifester quelque part ce qui d'une certaine manière vient à la rencontre de ce qui vit dans les cœurs humains ainsi rassemblés. Mais un tel rassemblement n'est en fait possible qu'à notre époque — à l'époque du développement de l'âme de conscience — et tous ceux qui ne saisissent pas encore le caractère de cette époque ne peuvent pas le comprendre. C'est ainsi qu'on a pu entendre un professeur d'université[36] affirmer curieusement qu'il se serait un jour trouvé trois personnes pour former le comité directeur de la Société Anthroposophique, lequel cerveau d'universitaire — il vaut mieux spécifier la partie du corps car l'être humain complet n'est pas impliqué dans ce genre de choses — a trouvé que l'on devait se demander qui avait élu ces trois personnes et d'où elles tenaient leur mandat. — Mais qu'est-ce qui peut donc se former de manière plus libre que par la rencontre de trois êtres disant en se présentant : Nous voulons telle ou telle chose et celui qui est d'accord se joint à nous ; celui qui ne l'est pas ne le fait pas. — Chacun reste ainsi tout à fait libre de le faire. Il n'y a donc rien qui prenne plus en compte la

liberté de l'homme que cette façon de former la Société Anthroposophique. Elle seule est conforme à l'époque du développement de l'âme de conscience. Mais on peut aussi être professeur d'université sans avoir atteint le stade du développement de l'âme de conscience ; et alors, n'est-ce pas, on ne comprendra pas ce qui aspire à la liberté dans le sens le plus élevé.

Je sais combien il a toujours été désagréable à plus d'un de devoir parler de temps en temps de ce genre de choses tout simplement parce qu'elles existent. Mais celles-ci éclairent pourtant bien quelles conditions doivent être remplies pour que la Société Anthroposophique puisse exister. Comme l'anthroposophe est d'abord obligé de rester dans le monde extérieur et ne peut s'en échapper au départ que dans son âme, il en résulte, comme je l'ai déjà indiqué, une nuance particulière de sa vie psychique allant de la douleur intérieure au tragique que nous avons traversé avec une particulière intensité lors de la formation de la Société Anthroposophique. Mais ceux qui sont venus par la suite et ceux qui viennent actuellement à la Société Anthroposophique traversent sans cesse à leur tour ce que d'autres ont déjà traversé il y a des années ou des dizaines d'années. Et la Société Anthroposophique doit bien sûr compter avec cette donnée fondée dans sa vie sociale comme étant une de ses conditions d'existence. Si le développement de la Société Anthroposophique a connu trois phases, il est tout naturel que ceux qui abordent aujourd'hui pour la première fois la Société Anthroposophique vivent avec leur cœur dans la première phase. Et beaucoup de difficultés viennent justement de ce que les personnalités qui

dirigent la Société Anthroposophique doivent en fait mettre simultanément en accord ce qui est propre à chacune des trois phases : la première, la deuxième, et la troisième, elles se suivent, certes, mais en même temps elles se côtoient. Qui plus est : en se succédant, elles constituent pour une part des souvenirs des faits passés ; en se côtoyant, elles constituent une expérience immédiate du présent. C'est pourquoi, celui qui veut contribuer à cultiver la vie anthroposophique n'a vraiment pas besoin de se conformer à des conditions théoriques et doctrinales, mais d'avoir un cœur riche d'amour et un esprit ouvert à tout ce qui vit dans l'anthroposophie. De même qu'on peut devenir vieux en développant une âme grincheuse, en se déplumant, en prenant des rides, non seulement extérieurement mais aussi intérieurement, au point de ne plus avoir le réflexe de contempler sa jeunesse d'une façon vivante pour la vivre et la parcourir encore une fois et la revivre sans cesse dans une présence immédiate, de même on peut entrer en 1919 dans la Société Anthroposophique et n'avoir aucune compréhension pour le jaillissement, le bourgeonnement, l'impulsion primordiale de la première phase du mouvement anthroposophique. C'est une chose qu'il faut assimiler. Sinon, on manque de cœur, on manque de sensibilité pour Anthroposophie ; et on devient un doctrinaire dans la pratique de l'anthroposophie, même si on fait orgueilleusement fi de toutes les doctrines et de toutes les théories. Et cela nuit énormément à une réalité pleine de vie comme doit l'être la Société Anthroposophique. Il en est justement résulté un conflit bien curieux dans la troisième phase du mouvement anthroposophique — à partir de 1919. Je ne

vais pas émettre de jugement sur ce sujet aujourd'hui du point de vue éthique. — Même l'inconscience est une impulsion volontaire et en fin de compte éthique, et si on a négligé quelque chose par inconscience ou si, par inconscience, les tiraillements internes ont largement pris la place de la volonté ferme dans la Société, on peut aussi y chercher une signification éthique et morale. — Mais de cela je voudrais moins parler aujourd'hui que plutôt du conflit où est entrée de ce fait la Société Anthroposophique, conflit qui fut longtemps latent mais dont il faut parler aujourd'hui tout à fait ouvertement.

Dans les premières phases du développement de l'anthroposophie, l'anthroposophe était vraiment la plupart du temps un être divisé : il avait l'une ou l'autre de ces fonctions de « chef de service » par exemple, comme on les appelle maintenant ; il exerçait ces fonctions, il avait sa volonté dans les circuits institués par les conditions de vie (la vie pratique), extérieures qui se sont développées au cours des derniers siècles et qu'il fuit en fait pour les profondeurs de son âme : mais il y était prisonnier dans sa volonté. Ne nous y trompons pas : la volonté est mêlée au plus haut degré à toutes ces fonctions que l'on exerce dans son bureau du matin au soir. On n'est pas forcément chef de service ; on peut aussi être instituteur ou professeur ; on *pense* peut-être ; mais dans la mesure où cette pensée est accaparée par la vie extérieure, ces fonctions elles-mêmes passent aussi dans la volonté. Ainsi la volonté restait-elle en fait à l'extérieur, et comme l'âme voulait échapper à l'orientation de sa volonté, elle adhérait à la Société Anthroposophique par ses pensées et ses

sentiments. On avait alors d'un côté l'homme de volonté, et de l'autre l'homme de pensée et de sentiment. Plus d'un se sentait même extraordinairement heureux ainsi : combien ne se félicitait-on pas dans nombre de petits cercles sectaires de pouvoir se réunir après avoir activé sa volonté dans les courants les plus ordinaires de la vie, de pouvoir s'asseoir et « répandre des pensées, de bonnes pensées ». On formait ce genre de cercles, on répandait ses bonnes pensées, on s'évadait de la vie extérieure pour la vie qui n'est, je ne dirais pas qu'irréelle, mais qui n'évolue que dans les pensées et les sentiments. On se divisait vraiment en un être qui allait à son bureau ou à son cours et un autre qui allait à la branche anthroposophique et y menait une tout autre vie. Mais lorsque naquit chez une quantité de gens le désir de fonder par la volonté une chose puissamment vivante née du sentir et du penser anthroposophiques, on dut intégrer la volonté dans la totalité de l'être humain. Et les conflits commencèrent. Il est relativement aisé de s'entraîner à répandre de bonnes pensées pour que quelqu'un qu'on sait parti pour une course en montagne ne s'y casse pas une jambe, mais faire entrer ces bonnes pensées dans la volonté qui réalise des faits matériels immédiatement perceptibles extérieurement, permettant aux forces de l'homme de pénétrer de spirituel cet élément matériel, telle est la difficulté qui fit échouer beaucoup de choses durant la troisième phase de la Société Anthroposophique ; car on n'y manqua ni d'esprits intelligents ni d'hommes de génie — je le dis tout à fait franchement — mais on n'a pas su mettre de l'intelligence et du génie dans la rigueur et la discipline de la volonté.

Examinez seulement cette question, je dirais : du point de vue du cœur ; quelle différence ! Pensez que l'on est parfaitement mécontent de la vie extérieure que l'on mène ; non seulement parce que d'autres personnes vous font souffrir ou parce que rien n'est parfait, mais parce que la vie ne rend vraiment pas les choses faciles. La vie n'est pas toujours une sinécure ! Vivre c'est travailler, n'est-ce pas ? C'est pourquoi on voit la vie d'un côté et la Société Anthroposophique de l'autre. Puis on entre dans la Société ; on en passe la porte avec toute son insatisfaction ; on y est satisfait en tant qu'être de pensée et de sensibilité parce que les dons que la vie extérieure, à juste titre insatisfaisante, ne peut dispenser, voilà qu'on les trouve dans la Société Anthroposophique. Et tandis que les pensées se heurtent par ailleurs dans l'espace à l'impuissance de la volonté, on a même le privilège de les voir s'envoler sans difficulté quand on émet dans les cercles de bonnes pensées pour que les gens ne se cassent rien en faisant une course en montagne. Elles se répandent partout sans difficulté, les pensées ; on peut être satisfait. Cela vous rassure sur cette vie extérieure qui vous rend à juste titre si insatisfait.

Or voici que la Société Anthroposophique arrive et fonde elle-même des choses où l'on est présent avec sa volonté. On n'est plus seulement censé être le chef de service à l'extérieur, se rendre ensuite à la Société Anthroposophique et être mécontent de ses fonctions extérieures — je ne dis pas pester contre elles, bien que cela puisse aussi se produire — mais on a en principe les deux à l'intérieur de la Société ; et dès lors, on n'est plus censé y vivre dans un certain mécontentement mais au contraire dans une

certaine satisfaction. C'est indispensable pour que la Société Anthroposophique puisse passer aux actes. Et c'est ce qu'elle a voulu depuis 1919. Alors apparaît une chose très étrange, qui ne peut peut-être être observée que dans la Société Anthroposophique : on ne sait plus ce qu'on doit faire de cette part de mécontentement que l'homme voudrait tout de même bien avoir un peu. Car on ne peut tout de même pas imputer à la Société Anthroposophique elle-même le fait de vous rendre insatisfait ! Mais on n'en reste pas là ; on le fait tout de même et on lui attribue nos motifs d'insatisfaction. Alors que ce qui devrait apparaître, c'est ce degré de développement intérieur où l'on passe vraiment de la pensée et du sentiment à la volonté. Si l'on parcourt le chemin anthroposophique de façon juste, on atteint ce degré et on accède de la pensée et du sentiment à la volonté. Dans ce qui est dit dans « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs », vous voyez partout qu'on n'y recherche aucun développement de la pensée où il n'y ait pas en même temps un développement de la volonté.

En réalité, l'humanité moderne souffre de deux maux qui doivent être dominés dans la Société Anthroposophique. L'un est la crainte du suprasensible, car c'est cette crainte, cette peur du suprasensible, qui anime de façon inavouée tous les adversaires du mouvement anthroposophique. C'est en fait une sorte d'hydrophobie qui existe chez nos adversaires. Vous savez que l'hydrophobie se manifeste aussi sous une autre forme d'une manière impulsive. Il ne faut donc pas s'étonner que l'hydrophobie dont je veux parler ici s'exprime quelquefois avec fureur. Au reste, les choses sont parfois ano-

dines. Anthroposophie est aujourd'hui pour plus d'un un bon moyen d'écrire des livres qui soient d'un certain rapport ou qui permettent de figurer dans les bibliographies, car les gens ont besoin de sujets, et ils n'en ont pas tous ; il faut qu'ils en reçoivent de l'extérieur. Les ambitions sont donc parfois plus anodines qu'on ne pense dans leurs motivations. Elles ne le sont seulement pas assez dans leurs effets.

Ce que l'humanité connaît aujourd'hui d'un côté, c'est la peur de la connaissance suprasensible ; elle s'en fait un masque ; elle l'érige en logique de recherche. Cette logique de recherche — avec les limites qu'elle pose à la connaissance — n'est en effet rien d'autre que l'héritage direct de l'ancien péché originel[37]. Sauf que les Anciens concevaient la « Chute » de telle sorte que l'on devait s'élever au-dessus du péché. A l'époque post-scolastique, la connaissance est encore tout à fait sapée par la croyance au péché originel. Alors que précédemment, on a considéré le péché originel dans le domaine moral, estimant que l'homme était mauvais par nature et qu'il devait en sortir en s'élevant au-dessus de sa nature, celui-ci s'exprime dans le domaine intellectuel de telle sorte que l'être humain n'atteint pas le suprasensible dans le domaine du donné, qu'il est incapable de sortir de soi. Le fait qu'il veuille reconnaître là une limite à la connaissance n'est rien d'autre que l'héritage du péché originel, sauf que, dans les meilleures périodes, on s'est efforcé de dépasser le péché, tandis que l'homme moderne dans son orgueil veut rester dans le péché de la connaissance et dicte littéralement : Je n'ai pas

envie de dépasser le péché, j'aime le diable, je voudrais au moins l'aimer.

Tel est l'un des aspects de cette question. Le second aspect — malgré les multiples démonstrations de volonté qui ne sont en fait que des masques de tous ordres — est la faiblesse de la volonté et la paralysie intérieure de l'homme moderne dans cette volonté. Et je dirais que ce sont précisément ces deux particularités funestes de la culture et de la civilisation modernes qui doivent être dépassées dans la vie anthroposophique. Et pour que cette vie devienne pratique, il est justement nécessaire que la vie pratique soit le fruit d'une connaissance exempte de peur et d'une volonté forte. Mais cela suppose que l'on apprenne à vivre avec le monde d'une manière anthroposophique. Jusqu'à présent, on a d'abord appris à vivre de manière anthroposophique en fuyant le monde. Mais il faut aussi apprendre à vivre avec le monde d'une manière anthroposophique et à transporter l'impulsion anthroposophique dans le monde, dans la vie quotidienne, dans la vie pratique habituelle. Il faut donc effectivement réunir dans une entité humaine complète l'être humain que l'on a divisé entre un anthroposophe et un être pratique. Et on n'y parviendra jamais si la vie anthroposophique qui s'instaure se déroule comme si on s'était enfermé derrière de hautes murailles par dessus lesquelles on ne peut rien voir. Il faut que l'on dépasse cela dans la Société Anthroposophique. Il faut que l'on acquierre un regard ouvert pour ce qui se passe dans son entourage, dans le reste du monde, et on accèdera aussi aux impulsions volontaires justes. Or, précisément, à l'époque où Anthroposophie en tant que telle a atteint sa troisième

phase — je vous ai expliqué cela la dernière fois — la Société Anthroposophique était restée loin en arrière de la vie anthroposophique — et ceci parce que la volonté ne pouvait pas suivre. Comme il était nécessaire de réunir les personnalités antérieurement dirigeantes dans les différentes fondations, les choses se transformèrent tellement que celui qui pouvait être un excellent professeur Waldorf et se donnait pour horizon celui d'un tel professeur devenait un mauvais anthroposophe. Il n'y a pas le moindre reproche à faire à l'institution prise en elle-même : l'école Waldorf est aujourd'hui considérée dans le monde et pas seulement dans son entourage immédiat ; on peut bien le dire en toute modestie : on n'émet, à juste titre, aucune objection contre l'institution particulière, ou, en tout cas, la critique se situe sur un tout autre plan. On peut en effet être un excellent professeur Waldorf et un mauvais anthroposophe, un excellent collaborateur dans n'importe quelle initiative et un mauvais anthroposophe. Or c'est là qu'est le problème : toutes les initiatives particulières sont sorties de la terre mère de l'anthroposophie, et il ne faut pas oublier que l'on doit avant toutes choses rester vraiment anthroposophe, que l'on ne doit pas renier ce centre, ni en tant que maître Waldorf, ni en tant que collaborateur de « Der Kommende Tag », ni en tant que chercheur, ni en tant que médecin ; que l'on ne doit jamais prendre si peu que ce soit le pli de dire que l'on n'a pas de temps pour les affaires générales de l'anthroposophie. Autrement, il pourrait certes y avoir de la vie pendant un certain temps dans chacune de ces initiatives, parce que l'anthroposophie en tant que telle contient vraiment et peut donner de

la vie, mais à la longue, on ne pourrait pas entretenir cette vie. Elle s'épuiserait aussi pour les initiatives particulières.

Et alors, parmi les adversaires dépourvus d'objectivité, dont la caractéristique est en fait de chercher partout à ne pas aborder le sujet de l'anthroposophie, pour demander au contraire comment on a trouvé les données de l'anthroposophie, comment se manifeste la clairvoyance, comment se présente telle ou telle chose, si Untel boit du lait ou du café, etc... — mises à part ces choses qui n'ont rien à voir avec le sujet de l'anthroposophie mais qui alimentent beaucoup les conversations, n'est-ce pas —, quand on sait comment donner le coup de grâce à l'anthroposophie, on recourt à la calomnie. Et on assiste alors à des phénomènes qui se multiplient maintenant dans le monde et qui étaient encore impossibles il y a très peu de temps lorsque la civilisation n'avait pas atteint son point le plus bas, mais qui sont devenues possibles aujourd'hui ! Je ne vais pas en parler plus en détails ; j'en laisse le soin à d'autres qui doivent aussi se soucier du destin de la Société Anthroposophique. Mais je voulais encore vous parler de ces choses aujourd'hui puisque j'ai eu à nouveau une opportunité — je pourrais aussi bien dire une inopportunité — d'être ici. Du point de vue du travail à Dornach, c'est une inopportunité, du point de vue du travail ici c'est une heureuse opportunité ; toute chose a toujours deux aspects. Ma présence est très nécessaire à Dornach, mais du fait que j'ai pu vous parler une nouvelle fois aujourd'hui, pour ma plus grande satisfaction, je voudrais dire que c'est cela qui est nécessaire maintenant : c'est qu'on apprenne à sentir et à ressentir

d'une façon anthroposophique, qu'on apprenne à sentir l'anthroposophie battre dans son cœur. Cela ne peut avoir lieu dans un mysticisme nébuleux, cela ne peut se faire qu'en pleine clarté. Car l'anthroposophie supporte la lumière. Il y a des choses qui présentent dans le monde des caractéristiques semblables, mais qui ne supportent pas la lumière ; elles ne supportent que la pénombre des sectes. Anthroposophie supporte la pleine lumière ; elle peut dévoiler son cœur, la chaleur la plus intime de son cœur, en pleine lumière ; elle n'a rien à craindre de cette lumière. On peut assurément qualifier comme elles le méritent les attaques personnelles dépourvues de fondement au point qu'on ne parvient même pas à identifier le trait personnel qui est visé, mais en face d'adversaires honnêtes, Anthroposophie peut assumer partout tout ce qui peut être dit sur le terrain de la discussion objective. Or une discussion objective exige que l'on entre dans les méthodes de connaissance de l'anthroposophie. Et si quelqu'un veut avoir une telle discussion, il ne peut absolument pas le faire avant d'être entré dans ces méthodes de connaissance. Tout homme peut accepter Anthroposophie selon son âme, son cœur et son bon sens ; celui qui refuse a priori d'entrer dans ses méthodes et en ignore les modalités ne peut pas parler de l'anthroposophie. Il n'est pas nécessaire de suivre un développement intérieur pour faire des expériences et les combiner ; il suffit d'un entraînement extérieur ; tout le monde peut le faire. Mais celui qui ne sait faire que cela ne doit pas vouloir discuter d'anthroposopphie s'il n'est pas entré dans ses méthodes de travail. Or c'est justement cela que refusent, à l'inverse, les gens paresseux d'au-

jourd'hui, qui définissent dogmatiquement l'être humain comme achevé et ne veulent rien savoir d'une quelconque évolution. Ni la vérité ni le bien ne se révèlent à l'homme sans qu'il y consacre pour cela une part de sa liberté intérieure.

Que l'on sache quelles impulsions sont nécessaires au sein de la Société Anthroposophique pour y être et en conduire les affaires avec le cœur qui convient, que l'on sache apprécier les motifs des adversaires de façon juste, et si l'on a de la bonne volonté, on trouvera les forces nécessaires aujourd'hui pour vivre sainement ce qui vous a été annoncé ici, avant que je vous parle[38], comme étant présent aussi dans la volonté de la Société Anthroposophique.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 22 février 1923

J'aimerais encore une fois évoquer aujourd'hui l'idéal qui était lié au bâtiment que le sort nous a enlevé. Je voudrais le faire pour que le penser juste préside là aussi à ce qui doit être entrepris à Stuttgart dans les prochains jours[39], comme, j'aimerais dire : un premier pas pour une vie nouvelle au sein de la Société Anthroposophique. Car ce qu'Anthroposophie doit faire lever ne peut que reposer sur le fondement sûr de l'enthousiasme humain. Et cet enthousiasme humain, nous ne pouvons le connaître qu'en nous tournant vers l'idéal que tout anthroposophe devrait avoir dans son cœur et qui est assez grand pour maintenir ensemble, par amour, les membres de la Société Anthroposophique. On ne peut le nier : ce n'est pas cet idéal d'agir anthroposophique qui a un peu disparu pendant les trois phases du développement de notre mouvement, mais bien l'enthousiasme pour cet idéal. Et maintenant que nous nous trouvons, affligés, devant les ruines du bâtiment qui nous a permis d'exprimer cet idéal dans un langage perceptible extérieurement, il est d'autant plus nécessaire de nous retrouver dans le sentir juste en face de l'idéal anthroposophique pour que puisse naître de cette communion des sentiments, et de la communion de pensée en résultant, la force puissante dont nous avons besoin aujourd'hui, notamment à l'égard des adversaires qui se multiplient de semaine en semaine. Qu'il me

soit donc permis aujourd'hui dans cette conférence, non pas de parler de la suite — du moins pas immédiatement — de ce que j'ai déjà exposé ici dans les dernières conférences[37] et depuis déjà des semaines, mais de présenter un peu l'un des souvenirs importants peut-être qui peut se rattacher à notre bâtiment, et se prêter à renouer les relations nécessaires entre les membres de la Société Anthroposophique. Car de la communion dans l'idéal commun doit aussi s'enflammer l'amour que tout anthroposophe devrait montrer envers autrui, excluant ainsi que quiconque conserve la moindre rancune, ne fût ce qu'en pensée, dans la Société.

Vous vous souvenez peut-être que lorsque nous avons pu ouvrir le premier cours universitaire au Goethéanum[40], j'ai tenu un bref discours d'introduction soulignant que le sens de ce qui est réalisé par des hommes au Goethéanum doit être une manière nouvelle de réunir la science, l'art et la religion selon le véritable devenir du monde.

Par conséquent, l'idéal qui aurait dû être cultivé au Goethéanum, à travers le langage de ses formes et de ses couleurs, était un idéal scientifique, un idéal artistique, un idéal religieux. Et ce qui ne peut plus nous parler à travers des formes et des couleurs extérieures, il nous faut d'autant plus l'inscrire aujourd'hui dans les profondeurs de nos cœurs. Et nous le pouvons peut-être en nous demandant comme nous l'avons fait pour d'autres études dans les dernières semaines, comment les périodes de développement successives de l'humanité se sont efforcées de réaliser l'idéal scientifique, l'idéal artistique, l'idéal religieux.

Si nous nous reportons à l'immense et sublime

spiritualité de l'Orient, nous parvenons à un certain moment de cette ancienne forme de vie spirituelle où, d'une certaine manière, le contenu spirituel des valeurs s'offrait aux peuples orientaux comme une révélation immédiate. Nous arrivons à une époque où les hommes n'avaient absolument aucun doute : ce qu'ils pouvaient voir avec les organes des sens n'était que de piètres reproductions extérieures de ce qui se révélait à eux dans sa nature divine à travers une clairvoyance atavique, d'ordre onirique, certes, mais néanmoins tout à fait réelle à leurs yeux.

Tout instinctives et spontanées qu'elles fussent, les facultés de perception de l'humanité étaient ainsi faites que dans certains états de conscience spécifiques, les hommes percevaient les êtres spirituels de l'univers sous forme de réalités immédiates, de la même façon qu'ils percevaient leurs semblables grâce au corps physique et les êtres des trois règnes naturels physiques grâce à leur corporéité physique. L'existence des entités spirituelles divines en rapport avec l'être humain était pour les anciens Orientaux une évidence immédiate, tout aussi certaine que celle d'un de leurs semblables.

C'était là la source de leur certitude religieuse, certitude intérieure mais qui n'était pas différente de celle que leur procuraient les choses extérieures de la nature. Autant ils pouvaient croire avec certitude en l'existence des pierres, des plantes, des nuages et des rivières, autant ils pouvaient être sûrs de celle de leur dieu. Car ils voyaient ce dieu. Et ce qu'on appelle « animisme » dans la science moderne, ce qu'on décrit comme si les hommes des temps anciens avaient eux-mêmes peuplé la nature de choses imaginaires, projeté en elle une vie d'êtres

spirituels n'existant que dans leur imagination, est précisément une puérilité typique du dilettantisme de la science actuelle. En réalité, les hommes percevaient l'esprit divin de la même façon que la nature sensible.

C'est de là que naissait, comme je l'ai dit, leur certitude religieuse, mais aussi ce dont ils avaient besoin pour leur art, pour leur activité artistique. Le monde spirituel divin avait pour eux des formes concrètes, immédiates. Ils savaient quelles formes revêtait cet esprit divin ; ils savaient quelles couleurs étaient l'expression du spirituel. Ce qui leur apparaissait sous forme spirituelle, ils savaient le manifester en utilisant les moyens du monde sensible, du monde physique. Ils savaient faire appel aux matériaux de construction dont ils disposaient ; ils savaient appliquer les méthodes de la sculpture ou des autres arts avec la technique qu'ils maîtrisaient, et ils exprimaient ainsi ce qui se révélait à eux en esprit.

Quand ils se plongeaient dans la dévotion intérieure, dans une relation intérieure du cœur avec leurs entités divines, ils le ressentaient comme de la religion. Quand ils représentaient par des moyens extérieurs, par des moyens physiques ce qu'ils voyaient en esprit, ils y trouvaient ce qu'ils ressentaient comme leur art. Mais la situation en matière artistique était telle que tout ce qu'ils pouvaient tirer de leurs méthodes, toute la technique qu'ils possédaient, tous les matériaux qu'ils pouvaient utiliser du point de vue physique pour exprimer ce qui leur apparaissait en esprit, tout cela n'était que peu de choses en comparaison de ce qu'ils voyaient en esprit.

Nous arrivons à un moment de l'évolution de l'ancien Orient où les réalités spirituelles divines perçues par l'être humain prenaient, pour employer l'expression de Goethe, une forme sensible-suprasensible[41], étaient d'une beauté éclatante et sublime, et agissaient énormément sur sa sensibilité, sur son imagination. Mais comme on ne maîtrisait pas techniquement les moyens extérieurs de leur art, cette beauté supérieure de leurs visions spirituelles se manifestait tout au plus dans des formesmaladroites d'inspiration symbolique ou allégorique. S'il avait voulu décrire comme nous le faisons sa propre activité artistique, un artiste de cette époque aurait pu parler ainsi : ce que je perçois en esprit est sublime, mais je ne puis en donner qu'un faible reflet, à partir de la terre, du bois ou des autres matériaux artistiques auxquels je peux donner forme pour exprimer mes visions spirituelles.

Un artiste était alors un homme qui voyait le spirituel sous la forme de la beauté, et le montrait aux autres hommes dans son reflet sensible. Ceux-ci ne pouvaient pas voir le spirituel directement, mais ils étaient convaincus de la chose suivante : lorsque l'artiste leur présentait sous une forme symbolisante-allégorisante ce qu'il avait atteint en esprit, le truchement de cette expression sensible du spirituel leur permettait de trouver, eux aussi, l'accès d'un monde situé au-dessus du monde terrestre, et dans lequel l'être humain doit se plonger s'il veut avoir pleinement le sentiment de sa dignité d'homme. — Et ce rapport, cette relation avec le divin était si immédiate, si réelle si concrète, si je puis m'exprimer ainsi, que lorsque les hommes pensaient, élaboraient des pensées, ils avaient le sentiment de tirer

ces pensées des dieux qu'ils contemplaient et de ressentir leur présence comme celle des autres hommes. Et ces hommes d'une époque reculée disaient : Quand on parle avec des êtres humains, ils prononcent des paroles qui résonnent dans l'air ; quand on s'adresse aux dieux, ils vous parlent en pensées qu'on ne peut percevoir qu'intérieurement. Les paroles des hommes sont des paroles pouvant s'exprimer par des sonorités ; les révélations des dieux sont des paroles s'exprimant par des pensées.

Et en saisissant ainsi ses pensées, l'homme ne croyait pas les former lui-même en lui, avec son âme ; il croyait entendre les esprits divins les lui murmurer en pensée. Qu'il les entende à son oreille et il se disait : J'entends des êtres humains ; qu'il les entende avec son âme, sur un plan où les paroles entendues ne se présentaient que comme des pensées, et il se disait : J'entends des entités spirituelles divines. Et ainsi, pour ces hommes d'une époque reculée, la connaissance qui vivait dans les idées était une révélation des dieux. Le Logos par lequel les dieux s'adressaient aux hommes était le langage des dieux.

Si bien que l'on peut dire : l'idéal religieux des hommes était l'expression de la perception clairvoyante qu'ils avaient des dieux. Leur idéal artistique était de reproduire leur expérience du divin à travers des moyens humains, sous une forme symbolisante-allégorisante. Leur idéal scientifique était de restituer la langue que les dieux leur parlaient. Tels étaient ces trois idéaux, lesquels se confondaient en un seul à l'époque de l'ancien Orient. Car, au fond, ces trois idéaux n'en faisaient qu'un.

A travers cet idéal unique, l'homme regardait vers

la révélation divine. La religion s'étendait à toutes les manifestations de l'âme humaine. Par les deux moyens de la science et de l'art, le divin pouvait vivre sur la terre parmi les hommes. Et dans son activité créatrice, l'artiste sentait que le dieu guidait sa main, le poète qu'il lui inspirait ses paroles et parlait par sa bouche. « Chante, ô Muse, la colère d'Achille, le Péléide ![42] » Ce n'est pas le poète qui parle mais la Muse à travers lui. Et il en était bien ainsi. La conception abstraite à laquelle on impute dès cette époque des procédés d'habillage poétique relève des enfantillages grotesques de la pensée actuelle dans ce domaine, laquelle ignore totalement combien peut être vraie cette formule de Goethe : « Ce que vous appelez l'esprit des temps passés, ce n'est au fond que votre propre esprit, messieurs, où se reflète le passé ».[43]

Et si nous passons de ce triple idéal de l'homme oriental à celui des grecs, dont la culture romaine n'est que bien piètre réminiscence d'un prosaïsme médiocre, nous voyons que ces idéaux ont continué à se développer. L'esprit divin qui s'était révélé aux hommes auparavant dans l'éclat lumineux des hauteurs, le Grec l'a senti parler à travers l'être humain lui-même. L'existence que menaient les Grecs a étroitement rattaché la vie religieuse à l'être humain. A l'époque de la Grèce antique, l'homme sentait son propre être pénétré, imprégné du divin, dans toute sa stature et sa vie intérieure. Son regard ne se portait plus vers des hauteurs éclatantes de lumière, mais sur l'architecture merveilleuse de l'édifice humain. Il ne disposait plus, de la sorte, de la puissante vision du divin que l'Oriental connaissait, mais, je dirais : d'une ombre affaiblie de l'esprit

céleste. Mais quiconque sait se plonger vraiment dans la poésie grecque, l'art grec, la philosophie grecque comprendra que c'était pour l'homme une expérience fondamentale de se dire : L'homme qui évolue ici sur la terre n'est pas seulement une synthèse de ce que les yeux perçoivent dans le monde sensible extérieur, il témoigne de l'existence d'une réalité spirituelle de nature divine. Et cet homme qui évolue ici sur la terre, qui ne pouvait être d'origine terrestre aux yeux des Grecs, il témoigne qu'un Zeus ou une Ahtena sont à l'œuvre dans des mondes d'essence spirituelle.

L'être humain dans sa structure et dans le développement de sa vie intérieure représentait pour le Grec le témoignage le plus majestueux de l'action des dieux dans l'univers. Et s'il entreprit d'humaniser ceux-ci, c'est parce qu'il ressentait encore l'être humain dans toute sa divinité.

Lorsque le Grec humanise ses dieux, il le fait tout autrement que l'homme moderne lorsqu'il représente son homme-dieu dans un esprit anthropomorphique, car pour le Grec, l'homme était encore un témoignage vivant du divin. Il pouvait encore se dire : Jamais l'être humain ne pourrait exister tel qu'il se présente à mes yeux sans l'activité d'une réalité divine qui soutient et anime le monde. — Sa compréhension de l'être humain intégrait la religion. Et par rapport à ce qu'il ne pouvait se donner lui-même mais qu'il représentait néanmoins dans l'univers, l'homme faisait l'objet d'une vénération de même nature. A cet égard, on ne vénérait pas l'activité humaine quotidienne ni ses vaines aspirations terrestres, mais ce qui était présent à travers lui dans la vie terrestre. Et cette vénération qu'on avait pour

l'être humain s'étendait à celle qu'on nourrissait pour le monde spirituel divin. Quant à l'idéal artistique, il était ainsi fait que si le Grec ressentait d'un côté la présence de ses dieux, attestée par l'existence de l'homme sur la terre, de l'autre, avec une force encore inconnue de l'homme oriental, il ressentait les lois de la nature physique sensible, les lois de l'harmonie et de la disharmonie, celles de la mesure, celles de la lourdeur et de la résistance des matériaux. Et tandis que nous voyons l'Oriental, j'aimerais dire : encore maladroit dans la maîtrise du matériau, ne sachant encore donner au spirituel qui le submergeait et le débordait que la forme de l'allégorie et du symbole, si bien que l'élément spirituel qui prenait forme sensible dans les œuvres d'art du monde oriental antique était toujours beaucoup plus vaste, plus puissant, plus grandiose que ce qui pouvait s'exprimer à travers la forme sensible, nous voyons le Grec s'efforcer de faire couler tout ce qu'il savait percevoir en esprit dans ce qu'il comprenait déjà du monde physique sensible.

On n'aurait pas pu faire chez lui une colonne plus importante que ne l'exigeait la poussée des forces qui pesaient sur elle. L'expression sensible du spirituel n'aurait pu traduire maladroitement les lois du monde physique sensible comme dans l'art oriental ; ces lois physiques sensibles devaient au contraire être appréhendées dans leur perfection. L'art devait être une sorte de mariage d'égal à égal entre l'esprit et la forme physique sensible. Un temple grec obéit autant aux réalités de l'esprit qu'aux nécessités physiques du monde sensible, et une statue grecque comporte autant de force d'expression dans sa forme matérielle qu'il peut se manifester de vérité

spirituelle à travers elle. Et les vers d'*Homère* s'écoulent de telle façon que dans le flux de la parole humaine se manifeste immédiatement celui de la parole des dieux. Le poète ne composait pas ses vers sans sentir que tout doit y être maîtrisé à partir de ce qui découle des lois du langage elles-mêmes ; qu'aucune maladresse ou balbutiement ne doit y subsister comme c'est encore le cas dans la poésie hymnique orientale, et que tout doit au contraire y trouver une expression conforme à l'esprit : maîtrise totale par l'être humain des lois physiques sensibles propres au matériau artistique, afin que plus rien ne s'y manifeste de l'esprit qui n'apparaisse en même temps dans les formes sensibles.

De même que le Grec sentait dans l'homme qu'il est un témoin du divin, de même l'œuvre d'art constituée par le temps où la statue devait aussi être un témoignage immédiat de l'action du divin, désormais tiré il est vrai de l'imagination de l'homme. On pouvait l'observer dans la construction du temple : celui qui l'avait bâti avait maîtrisé toutes les lois du matériau sensible, physique, pour pouvoir rendre dans chaque manifestation de ce matériau ce dont il avait pénétré son être en fréquentant les dieux.

Et les plus anciennes tragédies des Grecs étaient ainsi faites que les êtres représentés étaient en fait de véritables reproductions des réalités divines, apolliniennes, dionysiennes, et que le chœur les entourant était une sorte de résonance de la nature, une sorte d'écho de l'action divine. Dans la tragédie, on voulait se servir de l'être humain, seul matériau adéquat pour le faire, pour exprimer ce qui se passe dans les mondes des dieux. Mais cela ne devait pas se faire comme chez l'Oriental, où il faut toujours, je dirais :

lever les yeux en esprit vers une région supérieure à celle où se situe l'image ou la forme sensible. On voulait pouvoir rester sur le même plan que celui où les hommes jouent la tragédie, afin de percevoir dans chaque geste, dans chaque parole, dans chaque récitatif du chœur, ce quelque chose dans lequel un souffle du divin se prolongeait sur un mode sensible adapté à sa nature. Voilà quel était l'idéal artistique des Grecs.

Et leur idéal scientifique ? Le Grec ne pouvait plus sentir de façon aussi vivante que l'Oriental le fait que des dieux lui parlaient à travers ses idées et ses pensées. Il a déjà perçu quelque chose de l'effort que l'homme doit fournir pour élaborer ses pensées. Mais de même qu'il ressentait l'être humain évoluant sur la terre dans toute sa stature et sa vie intérieure, et le percevait comme un témoin direct et changeant du divin, de même il ressentait autant de réalité dans les pensées que dans les perceptions sensorielles. De même qu'il percevait le rouge ou le bleu, le Do dièse ou le Sol, immédiatement, de même il percevait ses pensées dans le monde extérieur comme ses yeux et ses oreilles recevaient les perceptions de ses sens. Sa connaissance du Logos avait ainsi perdu la qualité concrète, le langage concret dont l'Oriental avait le secret ; le Grec n'écrivait plus de ces « Védas » ressentis par l'Oriental comme si les dieux les avaient introduits dans ses pensées. Le Grec savait qu'il devait élaborer ses pensées comme on sait qu'on doit regarder autour de soi pour avoir une perception de son environnement. Mais il savait encore que ces pensées qu'il formait sont les pensées déposées par les dieux dans la nature. Et ainsi les pensées étaient pour lui les

témoins terrestres du langage des dieux. Tandis que l'Oriental entendait encore le langage divin, le Grec ressentait déjà la parole comme un langage humain, tout en étant le témoignage direct du langage des dieux, tel qu'il en trouvait la preuve ici-bas.

Les Grecs considéraient donc la science comme une inspiration divine, dont on pouvait encore percevoir qu'elle avait été envoyée sur la terre par l'esprit divin de la même façon que l'être humain a été placé sur la terre par les forces divines, avec sa morphologie et son expérience intérieure. Vous voyez comment l'idéal religieux, artistique et scientifique de l'humanité s'est transformé au cours de son évolution entre le monde oriental primitif et celui des Grecs.

Nous nous trouvons à nouveau à un moment — et l'évolution de la civilisation occidentale, comme je l'ai souvent expliqué, a atteint ce moment depuis le premier tiers du quinzième siècle — où l'homme doit de plus en plus métamorphoser les grands idéaux sacrés du passé : son idéal religieux, son idéal artistique et son idéal de connaissance. C'est cela que je voulais exprimer lorsque nous avons ouvert notre premier cours universitaire au Goethéanum[40]. Je voulais y exprimer que si ce Goethéanumest là, c'est parce que les lois intérieures de l'évolution humaine font que l'idéal religieux, l'idéal artistique, l'idéal de connaissance doit prendre aujourd'hui de nouvelles formes — y compris par rapport à celles, grandioses, qu'il a prises avec les Grecs.

C'est là la raison qui vous emplit d'une si terrible affliction lorsqu'on voit aujourd'hui cette ruine en lieu et place de ce qui voulait exprimer, manifester,

par la forme et par la couleur, dans chaque tracé, dans chaque bois sculpté, la façon dont ces trois grands idéaux devraient se renouveler depuis les profondeurs de l'âme humaine. On ne peut ressentir autre chose que de l'affliction, qu'une profonde douleur au spectacle du lieu qui aurait dû parler de ce renouvellement des trois grands idéaux de l'humanité et qui est aujourd'hui en ruines, dans de telles ruines que nous ne pourrons plus porter que dans nos cœurs ce qui a été déposé dans ce bâtiment. Car, même s'il devait s'avérer possible d'ériger à nouveau ici une telle construction, il ne s'agirait assurément pas de l'ancienne ! Et on ne pourra justement pas parler à nouveau à travers les formes d'un bâtiment comme on l'a fait à travers celles de l'ancien.

C'est pourquoi nous devons inscrire d'autant plus profondément dans nos cœurs le sens que devait avoir ce bâtiment pour les trois grands idéaux de l'humanité. Nous ne pouvons pas dire de nos jours que l'esprit divin nous apparaisse comme une réalité extérieure perceptible aux sens, comme le percevait la clairvoyance instinctive de l'Oriental ; ni non plus que les actes des dieux se présentaient au regard de l'âme comme les actes accessibles aux sens se déroulent sous nos yeux dans le sensible ou dans la vie quotidienne. Mais si nous rendons vivante en nous cette plongée dans la vie de la nature et de l'homme que nous pouvons vivifier par un penser et un sentir anthroposophiques, alors nous verrons à nouveau le monde, le cosmos, l'univers nous apparaître sous une autre forme que celle qu'ils ont revêtus pour les Grecs.

Lorsque le Grec s'est tourné vers la nature,

lorsqu'il a dirigé son regard sur le devenir extérieur de l'homme physique, il a eu en quelque sorte la sensation que la source qui coule, la montagne qui se dresse couronnée de nuages, le soleil qui se lève dans les lueurs de l'aurore, l'arc-en-ciel qui s'arrondit dans le ciel, que tout cela est langage par où parle l'esprit divin. Le Grec a vu tant de choses de la nature qu'il a pu vivre en tout en ressentant l'esprit divin. Mais sa vision de la nature était telle qu'il était satisfait en elle, qu'il trouvait complètement sa satisfaction dans ce qu'il voyait dans la nature.

Comme je l'ai souvent souligné, on peut à bon droit parler d'un progrès dans la connaissance de la nature, et c'est précisément Anthroposophie qui est capable de reconnaître la véritable signification des progrès scientifiques des derniers siècles. Je l'ai souvent souligné. Pour l'anthroposophie il ne peut s'agir de dénigrer à la légère les sciences naturelles, leur conception scientifique et leur mode d'investigation appliqué aux risques de la nature, mais seulement d'un approfondissement réaliste et bienveillant. Oui, mes chers amis, pour ce qui est de la nature, les hommes ont beaucoup, beaucoup appris au cours des derniers siècles. Et quand on se plonge ainsi dans l'étude de ce que l'humanité a appris, qu'on l'approfondit à partir d'une vision de la nature comme celle que je vous ai souvent exposée depuis ce centre[44], depuis ce lieu, on comprend le phénomène des vies successives, le phénomène des métamorphoses de la nature. On découvre en perspective ce que seront les époques où l'être humain fera revivre ce qu'il vit actuellement par ses sens, par son âme et par son esprit.

Et en se plongeant ainsi de façon juste dans le

monde de la nature, on découvre aussi une autre vision, une autre conception générale de la nature que celle des Grecs. On pourrait dire que le Grec considérait la nature comme un être achevé lui révélant la splendeur du monde divin. L'homme moderne ne peut plus considérer la nature de cette façon. Lorsque nous regardons partout ce que nos instruments et nos outils les plus perfectionnés nous permettent de percevoir aujourd'hui des êtres de la nature, celle-ci nous apparaît — l'homme naturel compris — comme une chose encore en germe, comme une chose portant en elle des germes qui ne pourront se déployer que dans l'avenir.

Le Grec considérait chaque plante comme douée immédiatement, telle qu'elle se présente, d'une existence parfaite, parce que le dieu de la plante vit dans la plante individuelle. Nous considérons la plante comme une chose d'où doit naître dans la nature un élément supérieur ; dans tout ce que nous regardons, nous voyons maintenant une réalité en gestation. Et dans toutes ces choses que nous ne voyons plus dans une nature achevée, mais j'oserais dire : pleine, grosse d'avenir, nous percevons quelque chose au sujet de quoi nous commençons à nous dire : une réalité divine règne et doit régner dans la nature, parce qu'elle amènera un jour cette nature en gestation à sa réalisation parfaite.

Nous avons appris à regarder la nature de façon plus précise. Là où le Grec voyait l'oiseau, notre regard sur la nature découvre l'œuf. Le Grec a vu un être achevé ; nous voyons partout des prémices. Et la vision juste de la nature revient à ceux qui peuvent être intérieurement transportés de toute leur âme, de tout leur esprit, de toute leur sensibilité par

cet état de gestation, de germination latente de la nature.

C'est ici l'autre face de la connaissance scientifique actuelle. Quand on commence à regarder dans son microscope ou son télescope d'une façon religieuse, on perçoit partout de tels états. La précision de l'observation nous fait voir la nature à l'état d'embryon ; nous la fait voir partout créer et se hâter vers son avenir. Il en résulte un nouvel idéal religieux.

Cet idéal religieux, seul pourra, il est vrai, l'avoir celui qui aperçoit jusque dans la vie humaine individuelle — comme nous l'avons souvent exposé ici — les germes d'autres vies terrestres et cosmiques ultérieures.

D'une certaine façon, le Grec a vu dans l'homme une synthèse de tout le cosmos, mais du cosmos présent. L'ancien Oriental y a vu la synthèse de tout le passé cosmique. Nous sentons en lui le germe de l'avenir. Telle est la tonalité propre au nouvel idéal religieux.

Passons alors au plan artistique : quand nous nous plongeons aujourd'hui dans le monde de la nature sans nous en tenir aux contours morts ni aux idées abstraites, mais en pénétrant dans ses formes d'une âme vivante, à quoi assistons-nous ? Mes chers amis, vous l'avez vu aux chapiteaux que j'ai pu donner à nos colonnes, vous l'avez vu aux motifs des architraves qui couronnaient les colonnes en face[45] : cela n'est pas né de l'observation de la nature, c'est né d'une participation intime à ses manifestations. La nature produit des formes, mais celles-ci pourraient toujours être différentes ; la nature nous oblige toujours à modifier, à métamor-

phoser ses formes. Qui ne fait qu'observer la nature, la copie et tombe dans le naturalisme. Quiconque a une expérience vécue de la nature et ne se contente pas de regarder les lignes et les couleurs des plantes, mais les vit intérieurement, voit se dégager de chaque plante, de chaque forme minérale, de chaque forme animale, une autre forme qu'il peut imprimer au matériau. On ne le fait pas comme le Grec, qui, d'une certaine façon, voulait complètement exprimer l'esprit dans la technique du matériau ; on lutte avec les formes de la nature et on en fait sortir des formes autonomes, non d'une manière symbolique-allégorique comme chez les Orientaux, ni avec autant d'adéquation que chez les Grecs, mais d'une façon telle que les manifestations du sensible expriment toujours immédiatement quelque chose qui dans chacune de ses lignes et de ses couleurs tend et vise au divin. Chez les Orientaux, le divin s'exprimait par le symbole, par l'allégorie, il rayonnait comme une aura, comme une nuée : cet élément spirituel divin débordait, inondait les formes, disait plus que les formes. Les hommes modernes que nous sommes doivent créer des œuvres d'art où la forme dit plus que la nature, mais avec un parfait naturel, faisant de chaque ligne ou couleur individuelle une sorte de prière que la nature adresse au divin. Nous arrachons pour ainsi dire à la nature les formes par lesquelles la nature elle-même peut vénérer le divin. En un certain sens, nous parlons à la nature le langage de l'art.

Élever le regard en un geste de prière vers un élément divin, c'est en fait ce que chaque plante, chaque arbre voudrait faire. Nous le voyons à leur physionomie mais leurs possibilités d'expression sont

trop faibles ; elles sont enfouies dans l'arbre et dans la plante. Faisons apparaître ce qui vit dans l'arbre et dans la plante, dans le nuage et dans la pierre, sous la forme du tracé, de la couleur, de leur vitalité interne, imprimons-le au matériau de construction, imprimons-le à celui du sculpteur, et la nature parlera aux dieux à travers notre œuvre. Nous découvrons le Logos dans la nature, et nous voyons apparaître dans notre art une nature plus élevée que celle du monde extérieur, une nature qui laisse maintenant le Logos monter tout naturellement vers le monde spirituel divin.

Les œuvres d'art orientales faisaient descendre le Logos, et celui-ci ne trouvait dans le matériel artistique des hommes qu'un langage balbutiant. Nos propres œuvres d'art doivent être dans leurs formes de véritables paroles, des paroles qui parlent la langue que la nature aimerait parler si elle pouvait parvenir à ses fins. Voilà l'idéal artistique, celui qui vient se placer à côté de notre idéal religieux et qui perçoit la nature dans ses gestes latents, dans ses gestations.

Quant au troisième idéal, notre idéal scientifique, c'est celui qui ne ressent plus les pensées comme un murmure immédiat du dieu à l'oreille de l'âme — comme chez l'Oriental. Notre conception moderne des pensées ou des idées ne peut plus avoir pour idéal, non plus, de ressentir les pensées comme un témoignage du divin prenant naissance dans l'homme — c'était ce que pensaient les Grecs ; nous les trouvons d'une façon purement humaine par un travail de l'homme, par le travail intérieur de l'âme humaine. Cependant, une fois que nous avons entrepris un tel travail de pensée, n'y laissant plus entrer aucune espèce d'égoïsme, d'égocentrisme, de pas-

sion intérieure pour telle ou telle idée, ni donc de parti-pris humain en faveur de tel ou tel jugement, que nous nous sommes mis en tant qu'être humain à vivre en nous une pensée sous la forme qu'elle veut prendre par elle-même, nous ne nous percevons pas comme l'être qui forme ou qui produit cette pensée, mais comme la scène intérieure de l'âme sur laquelle elle peut s'exprimer en nous dans toute la vie qui l'anime. Et alors nous percevons ce qu'elle a de grand par rapport aux pensées que nous nous sommes formées nous-mêmes, par rapport aux idées que nous avons — apparemment — créées nous-mêmes en nous sans égocentrisme ni parti-pris pour tel ou tel jugement. Et nous sommes surpris : les idées que nous avons formées ainsi sont dignes de représenter le divin ! Nous découvrons peu à peu que la pensée que nous avons formée au cœur de notre être a la dignité requise pour représenter le divin. Nous découvrons d'abord la pensée, puis nous découvrons qu'elle *est* le Logos ! En t'appliquant à laisser tes pensées se former d'elles-mêmes en toi de façon toute dévouée, tu t'es créé la possibilité toute désintéressée de faire de l'être divin le créateur de tes pensées. — Ce que l'Oriental ressentait comme une pensée révélée et le Grec comme une pensée-témoignage, nous le ressentons comme une découverte vivante : nous avons d'abord une pensée et celle-ci se fait connaître à nous comme une forme digne d'exprimer notre dieu. C'est cela notre idéal scientifique.

Et nous voici placés dans l'évolution de l'humanité, prenant conscience du moment que nous vivons à l'intérieur de cette évolution, et nous comprenons ce qu'il nous faut réussir : ne pas seulement

considérer la tête humaine avec des oreilles sur les côtés, un larynx et des omoplates rabougries, mais métamorphoser la forme de la nature de façon à faire naître de la croissance des omoplates[46] et de la fusion du larynx avec les oreilles, une figure unique dont la combinaison thorax, tête, ailes, larynx et oreilles nous apparaît comme une figure luciférienne.

Nous parvenons à discerner dans la nature l'élément artistique qui fait vivre la forme en elle de telle sorte qu'il s'en dégage pour cette forme un niveau d'existence plus élevé que celui qu'elle connaît dans la nature.

Mais, de ce fait, nous sommes aussi en mesure de suivre la nature là où elle-même transforme l'être humain par ses métamorphoses. Nous sommes capables de faire pénétrer cet art dans le domaine pédagogique et didactique. Là où l'enfant devient chaque jour un autre être, nous introduisons dans le travail pédagogique la force créatrice de l'art, parce que nous l'avons d'abord saisie dans l'art lui-même, jusqu'à retrouver en lui la nature faisant sentir ses effets au-delà d'elle-même et produisant le Logos. Nous apprenons au spectacle de la source, qui devient plus qu'une source et parle aux dieux ; au spectacle de l'arbre, qui est plus qu'un arbre, parce qu'il n'est par ses branches que gestes balbutiants mais parle des dieux dans les formes qui se lèvent dans l'imagination artistique moderne, dans le geste de ses branches et de sa couronne ; nous apprenons au spectacle du cosmos, tandis que nous transformons ses formes selon le principe des métamorphoses, comme nous avons appris à le faire dans notre Goethéanum ; nous apprenons au spectacle de

l'enfant, sur lequel nous agissons jour après jour, pour faire évoluer ce qui justement évolue en lui de jour en jour. Nous sommes ainsi en mesure d'introduire l'art dans la conduite de l'être humain, dans la pédagogie. Et ainsi de suite dans d'autres domaines.

Ainsi conçus, les trois grands idéaux de l'humanité : l'idéal religieux, l'idéal artistique et l'idéal de connaissance apparaissent revivifiés à l'âme de l'anthroposophe. Les formes du Goethéanum devaient enthousiasmer les anthroposophes pour l'expérience de ce renouvellement des grands idéaux de l'humanité. Il nous faut maintenant les prendre silencieusement dans nos âmes, mais tout en en tirant de l'enthousiasme. Car si nous en tirons de l'enthousiasme pour ce qui nous élève de cette façon au plan divin à travers ces trois idéaux, cela deviendra pour nous l'idéal terrestre suprême. Quand l'Évangile dit : « Aime ton prochain comme toi-même et Dieu par dessus tout », il faut dire aussi : Quand on considère le plan spirituel divin comme l'homme moderne doit le faire dans l'esprit des trois idéaux conformes à l'époque actuelle, on apprend à aimer cet élément spirituel divin, car on sent qu'on ne peut pas être homme sans s'adonner à ces trois idéaux avec tout l'amour dont on est capable. Et on se sent uni aussi à ceux qui peuvent diriger cet amour de la même façon vers le monde supérieur. On apprend à aimer le divin par dessus tout — et ainsi son prochain comme soi-même, par amour pour le divin. Et plus aucune rancune ne s'élève.

C'est cela qui peut rassembler en un tout les différents membres de la Société Anthroposophique. C'est de cela dont nous avons besoin aujourd'hui. Nous venons de voir que la phase que nous avons

traversée dans la Société Anthroposophique a fait pénétrer l'anthroposophie dans divers secteurs d'activité de l'existence: dans la pédagogie et l'enseignement, dans d'autres formes de vie pratique, dans l'art, etc... Nous avons besoin de nous rassembler. Nous avons d'excellents professeurs Waldorf et des membres actifs remarquables dans d'autres domaines. Il convient maintenant que tous ceux qui donnent le meilleur d'eux-mêmes dans leur fonction personnelle, trouvent le chemin pour que coulent à nouveau les sources de la vie anthroposophique elle-même. Voilà de quoi nous avons besoin aujourd'hui.

Et c'est à cause de cela, de ce besoin, que les personnalités dirigeantes de l'anthroposophie témoignent de leur prise de conscience que la Société Anthroposophique doit recevoir actuellement une vie nouvelle, que va se dérouler dans les prochains jours cette réunion de Stuttgart. Et si on prend vraiment au sérieux la Société Anthroposophique, il faut avoir les plus grands espoirs possibles pour ce qui va se passer à Stuttgart dans les prochains jours. Car seuls les accents que les intervenants y trouveront pour dire ce que leur inspire un enthousiasme véritable et énergique pour les trois grands idéaux, idéaux qui se transforment en même temps en courants pleins d'amour, seules les garanties présentées par la force et le contenu des paroles prononcées permettront d'espérer que la Société Anthroposophique atteindra son but. Car ce qui se manifeste ici se manifestera également dans d'autres cercles.

En ce qui me concerne, ce que j'ai à faire dépendra de l'issue de cette session de Stuttgart. Celle-ci est attendue avec impatience. Dans le cas où vous

n'y iriez éventuellement pas, je vous prie instamment d'y participer activement en pensée. Car cette participation correspond à un moment important ; il s'agit de prendre énergiquement position sur un sol sain pour les grands idéaux dont l'humanité a besoin aujourd'hui, pour les grands idéaux qui ne sont pas le fait d'une Écriture humaine arbitraire, mais bien celui de la Parole que toute l'évolution, tout l'enseignement de l'évolution de l'humanité terrestre nous annonce aussi clairement que le soleil de la journée parle à l'homme éveillé. Si nous voulons allumer l'enthousiasme dans nos âmes de cette façon, l'enthousiasme deviendra des actes. Et d'actes nous avons besoin.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 27 février 1923

Je m'adresse à vous aujourd'hui dans des dispositions intérieures tout autres qu'il m'a été accordé de le faire par le passé ; car depuis la soirée de la Saint-Sylvestre 1922 se dresse, à l'arrière-plan de ce que j'éprouve, l'effrayante image du Goethéanum en feu. Il faut le dire : la douleur, la souffrance inséparables de cette image pour celui qui, de par son lien avec l'anthroposophie, aimait ce Goethéanum, sont si grandes et d'une nature telle, que les mots ne sauraient les exprimer. Il pourrait peut-être sembler que soit justifiée l'impression qui ferait dire : un mouvement dont le regard est porté vers le spirituel, comme c'est le cas pour notre mouvement anthroposophique, ne devrait pas avoir de raisons tellement profondes de s'affliger à propos d'une expression toute extérieure de sa nature. Mais avec ce Goethéanum que nous avons perdu, il en va un peu différemment. Ce n'était pas une construction extérieure abritant la cause anthroposophique qui est la nôtre. Pendant les quelque dix années consacrées à cette construction, j'ai bien des fois été amené à exposer que ce qui aurait pu se faire dans une occasion analogue, lors de la construction d'un foyer destiné à un mouvement spirituel ou autre, ne pouvait être valable pour notre mouvement anthroposophique. Car ici — je l'ai dit bien des fois — il ne s'agissait pas seulement d'un mouvement spirituel qui, en prenant de l'extension, éveille dans un certain nombre de

personnalités, animées de l'esprit de dévouement et de sacrifice, l'intention de construire pour ce mouvement un foyer bien à lui, exécuté dans un style traditionnel quelconque. Ce dont il s'agissait, c'est que l'anthroposophie a pour fondement un terrain spirituel qui n'est pas exclusivement un mouvement religieux ou philosophique, ou artistique, mais qui englobe les diverses orientations des grands idéaux humains : morale et religion, art et connaissance, et veut montrer comment ils se manifestent. On ne pouvait donc pas viser à édifier comme maison de l'anthroposophie un bâtiment de forme quelconque ; il fallait au contraire que sa conception artistique soit puisée aux mêmes sources où prennent forme les idées anthroposophiques, expression de la perspective spirituelle qui est celle du mouvement de connaissance qu'est l'anthroposophie. Et pendant près de dix ans, de nombreux amis, se tenant à mes côtés, ont cherché dans chaque ligne, dans chaque forme extérieure architecturale et plastique, à incarner, à donner une forme-image à ce qui vient de la conception anthroposophique, à ce qui vit en elle, à ce qu'elle veut. Le tracé de chaque ligne, chaque forme plastique, chaque coloris, portait l'empreinte de cette conception, de cette vie. Et cet édifice était étroitement uni à tout ce qui par ailleurs voulait travailler et œuvrer au sein du mouvement anthroposophique. Les amis qui, par exemple, ont assisté au Goethéanum à des représentations d'eurythmie, en auront sans doute retiré l'impression que tout ce qui, dans l'architecture intérieure et la décoration de la salle et de la scène, répondait aux mouvements eurythmiques, était en harmonie intime avec ces mouvements. On pouvait sans doute

avoir l'impression que les mouvements mêmes des êtres humains sur la scène naissaient des formes architecturales et plastiques. Lorsqu'on était sur l'estrade, et que l'on parlait de tout son cœur, mû par l'esprit de l'anthroposophie, le tracé de chaque ligne, le relief de chaque forme, venait au-devant de vous, parlait avec vous. C'était là ce qu'on avait recherché. Certes, ce n'était, pour cette première fois, qu'un début, mais c'est ce qu'on avait recherché, et cela était sensible. Et c'est pourquoi celui qui a consacré son travail à ce Goethéanum de Dornach, tous les sentiments qu'il a mis dans son travail, il les trouve maintenant anéantis par les flammes dévorantes de la Saint-Sylvestre. C'est précisément parce que la sensibilité et la volonté anthroposophiques étaient intimement unies à ces formes, nées de la vision directe, modelées artistiquement pour traduire cette vision — formes que rien ne peut remplacer, ni la pensée sous quelque forme que ce soit, ni aucune interprétation — c'est précisément cela qui fait de la douleur ressentie devant cette perte une souffrance si profonde.

Mais il faut aussi que cela prenne place dans le souvenir de ceux auxquels le Goethéanum était devenu cher, et qui avaient ressenti cette harmonie profonde. D'une certaine manière, il nous faut ériger ce monument dans nos cœurs comme un souvenir. Il faut en quelque sorte, tandis que d'un côté nous sommes, en raison de cet accord intime, devenus des sans-foyer, rechercher d'autant plus intensément dans nos cœurs un foyer spirituel qui remplace celui que nous avons perdu. Nous devons tendre par tous les moyens à édifier pour l'éternité dans nos cœurs cet édifice dont, extérieurement, notre senti-

ment artistique est maintenant privé. Mais à l'arrière-plan de tout ce qui, à l'avenir, peut être réalisé dans le champ de l'anthroposophie, se dresse maintenant cette flamme terrible qui monta, formée de toutes les langues de feu, à l'heure de minuit, le 31 décembre. Et ce qui brûla effectivement, ce fut, sinon une partie de la spiritualité et de la vie de l'anthroposophie, cependant une part importante du travail que nous nous efforcions d'accomplir dans le présent pour l'anthroposophie.

Je crois que ce qui a été vécu là, surtout si cela s'enracine comme il convient dans le cœur de nos amis anthroposophes, peut cependant nous donner, née de la douleur et de l'affliction, une force pour accomplir le travail anthroposophique auquel nous sommes appelés dans l'immédiat. N'en est-il pas ainsi dans la vie que lorsqu'un certain nombre d'êtres doivent se dire qu'ils ont porté ensemble un malheur, ils se sentent d'une certaine manière liés entre eux ? Si bien que d'autre part ils peuvent en retirer l'énergie et la force d'agir efficacement en commun. Et c'est bien de ce que nous vivons, et non de la grisaille des théories, non des pensées abstraites, que doivent venir les forces qui nous donneront du cœur pour agir dans le sens de l'anthroposophie.

Mes chers amis, je voudrais ajouter cela au thème que j'ai dû choisir pour ces deux jours : décrire les conditions requises pour la formation d'une communauté anthroposophique. Je voudrais ajouter cette évocation parce que, outre qu'elle est très profondément gravée dans nos cœurs, elle oriente vers l'un des faits que dans les jours présents nous aurions de

bonnes raisons de placer devant notre regard intérieur.

Beaucoup d'esprit de sacrifice, beaucoup de travail et d'abnégation ont été voués au Goethéanum ; et les impulsions qui furent à la source de cet esprit de sacrifice, de ce travail et de cette abnégation, nous les avons vus naître, depuis vingt ans que nous cultivons l'anthroposophie, partout où elle a été vivante. Ces impulsions procédaient des cœurs qu'enthousiasmait l'anthroposophie. Et le Goethéanum fut l'œuvre d'une communauté d'êtres gagnés aux idées de l'anthroposophie. Si aujourd'hui, pour les raisons profondes les plus diverses, on réfléchit — et il faut réfléchir — aux moyens propres à régénérer la Société Anthroposophique, d'un autre côté il ne faut pas oublier que la Société a vingt ans d'existence, que plus d'un événement portant la marque du destin est intervenu dans l'action et les aspirations d'un nombre — considérable quoi qu'on en dise — de personnes, que la Société Anthroposophique n'est pas quelque chose qu'aujourd'hui nous pourrions fonder à partir de zéro ; car l'histoire, l'histoire véritable, celle que l'on vit et celle que l'on fait, tout cette histoire, on ne peut l'effacer. On ne peut pas faire débuter aujourd'hui quelque chose qui a commencé il y a vingt ans. Nous devrions nous garder de nous méprendre à cet égard lorsque nous prenons part aux pourparlers qui se déroulent ici. Celui qui, au cours des années, a trouvé le chemin de la Société Anthroposophique, a certainement bien des choses à redire, et ce à bon droit. A cet égard, des paroles justes, des paroles de poids ont été prononcées ici. Mais néanmoins il ne faut pas oublier que la Société Anthroposophique est quel-

que chose qui a agi efficacement. Et il y a tout de même dans cette Société un nombre suffisant de personnes qui aujourd'hui peuvent prononcer cette parole grave, lourde de sens, parce que lourde d'expérience vécue, lourde de tristesse et de souffrance : c'est à nous tous que l'incendie a enlevé ce Goethéanum que nous aimions.

N'est-ce pas, il y a une différence entre le fait d'être entré dans la Société Anthroposophique en 1917 et dans les années suivantes, et celui d'avoir eu à son égard une position telle que l'on puisse aujourd'hui se dire à soi-même, au nom d'une expérience intérieure profonde et prolongée, cette parole imprégnée de souffrance. C'est dans le climat créé par ce fait que nos entretiens devraient à vrai dire être placés. Alors quelque chose — quelque chose d'important — disparaîtra des sentiments que, je le répète, pour des raisons pleinement justifiées, nombre de nos amis ont exprimés ici ces jours-ci. Un mot — et j'ai senti combien il était justifié — a résonné à mes oreilles. Quelqu'un a dit : Après tout ce que j'ai entendu ici, maintenant, quand je rentrerai chez moi, je ne pourrai plus parler de l'anthroposophie comme je pouvais le faire quand j'étais encore plein d'illusions.

Je dis que quelque chose disparaît du contenu de cette parole quand on pense à ce que des êtres qui depuis vingt ans sont anthroposophes, ont vécu ensemble, et ont souffert ensemble ces derniers temps, parce que cette souffrance est le dernier maillon de longues années vécues dans la Société Anthroposophique. Et l'on devrait aussi ressentir que les soucis qui sont présentement les nôtres ne peuvent effacer cela. C'est tout de même quelque

chose qui reste. Et qui resterait même si les événements prenaient un cours beaucoup plus mauvais qu'ils l'ont fait. Faut-il donc que devant l'aspect superficiel des choses nous en oubliions tout de suite la réalité profonde ? Nous n'en avons pas le droit dans un mouvement spirituel qui naît des profondeurs du cœur humain, de l'âme humaine. Ce qui est apparu dans le monde sous les espèces du mouvement anthroposophique n'est pas privé de soleil — la lumière du soleil, elle aussi, s'assombrit. Naturellement, cela n'empêche pas qu'à l'intérieur de ce mouvement nous devons prendre les choses comme elles se présentent, afin justement de trouver dans une véritable Société Anthroposophique le réceptacle qui convienne à l'anthroposophie. Mais nous avons besoin de l'atmosphère intérieure, de la seule à partir de laquelle cela puisse être réalisé.

Je ne puis naturellement pas aborder aujourd'hui tous les points qui seraient à considérer. Dans ces deux conférences, je m'efforcerai de m'étendre le plus possible sur ce qui doit être dit maintenant. On ne peut pas tout dire, mais je voudrais tout particulièrement attirer l'attention sur deux choses : sur la nécessité pressante de fonder une communauté au sein de la Société Anthroposophique, et en second lieu sur le symptôme extrêmement satisfaisant qui a fait son apparition avec ce mouvement de jeunesse. Mais sur le terrain de l'anthroposophie, bien des choses doivent être regardées autrement qu'on ne le fait ailleurs. C'est qu'on ne se placerait pas sur ce terrain auquel beaucoup aspirent, si l'on ne voyait pas les choses autrement qu'on ne le fait d'ordinaire dans la vie d'aujourd'hui.

Former une communauté ! Il est au plus haut

point curieux que la formation d'une communauté apparaisse comme un idéal à l'époque présente tout particulièrement. D'un sentiment élémentaire et profond dans bien des âmes naît aujourd'hui l'idéal d'un rapport bien déterminé de personne à personne, joint à l'impulsion d'agir en commun. Il y a un certain temps, un groupe de jeunes théologiens qui s'engageaient dans la voie du pastorat vint me trouver[47] ; ils étaient poussés avant tout par la recherche d'une rénovation religieuse, d'une rénovation qu'anime profondément la véritable force du Christ, une rénovation religieuse qui puisse au temps présent saisir de nombreuses âmes comme elles veulent l'être, mais comme il n'est pas possible qu'elles le soient dans le cadre des confessions traditionnelles actuelles. Et j'ai dû prononcer une parole qui me paraît d'une extrême importance pour le développement de ce courant de rénovation religieuse :

Il faut, ai-je dû dire, chercher dans le juste esprit à fonder une communauté, chercher à introduire dans l'action sur le plan religieux, sur le plan de l'assistance aux âmes, ce qui peut unir l'être humain à l'être humain. — Et je dis aux amis qui étaient venus me trouver : Avec des mots abstraits, avec le sermon au sens ordinaire du terme, avec les rites pauvres du service divin qui se sont encore maintenus dans telle ou telle confession, on ne peut pas créer de communauté sur le terrain religieux. Tout ce qui, dans le domaine de la religion également, tend de plus en plus vers l'intellectualisme, a eu pour effet qu'un nombre non négligeable des sermons que l'on entend aujourd'hui sont entièrement imprégnés d'un élément rationaliste, intellectuel. Ce qui aujourd'hui

est offert aux hommes ne les lie pas les uns aux autres, mais les isole au contraire ; leur communauté sociale est atomisée. Et ceci doit paraître compréhensible à quiconque sait que ce qui relève de la ratio, de l'activité intellectuelle, chaque individualité humaine prise à part peut l'acquérir : pour peu que j'aie atteint un certain niveau de formation dans mon développement, je peux, sans m'appuyer sur d'autres, acquérir des connaissances intellectuelles et les parfaire toujours davantage. Penser, on peut le faire seul, tout comme on peut pratiquer seul la logique ; et peut-être même le fera-t-on d'autant mieux qu'on le fera seul. On a même le besoin de se retirer du monde le plus possible, et aussi du monde des humains, lorsqu'on se cantonne dans la pensée strictement logique. Mais l'homme n'est pas seulement prédisposé à cet isolement. Et *si je me propose aujourd'hui d'essayer de rendre clair sous forme imagée, non pas intellectuelle, ce qui, dans les profondeurs du cœur humain, est en quête de la vie en commun, je suis obligé de le faire parce que nous vivons dans la période de transition qui mènera au développement de l'âme de conscience dans la nature humaine*, parce que notre vie doit devenir de plus en plus consciente. Plus consciente ne veut pas dire plus intellectuelle. Cela signifie que l'on ne peut plus en rester à vivre les choses au seul niveau de l'instinct. *Sur le terrain de l'anthroposophie précisément*, il faut essayer de faire en sorte que ce qui a été élevé au niveau de la conscience claire soit néanmoins présenté avec toute la richesse de la vie élementaire, *avec une plénitude*, aimerais-je dire, *du même ordre que celle qu'inspirent à l'âme humaine la perception et les sensations naïves*. Il faut y arriver.

Or, il existe dans la vie une sorte de communauté qui est évidente pour tout le monde et qui, sur toute la surface du globe, montre que les humains sont faits pour la communauté. Une communauté sur laquelle, partout, dans la vie culturelle et même politique et économique, on attire aujourd'hui l'attention, mais le plus souvent d'une manière fort nocive, dont il y a cependant des enseignements à tirer, même s'ils sont sommaires.

Dans les premières années de sa vie, l'enfant est introduit dans une communauté humaine réelle et concrète, sans laquelle il ne pourrait pas vivre. C'est la communauté du langage humain. Je dirais que dans la langue nous avons la forme de communauté que la nature place devant notre regard intérieur. C'est par la langue, et en particulier par la langue maternelle, qui est comme inoculée à l'être humain tout entier dans le temps où le corps éthérique de l'enfant n'est pas encore né, que le premier facteur de communauté vient à son contact. La faute en est seulement au rationalisme de notre époque si la langue est perçue dans l'éclairage de l'agitation politique, et si on l'utilise comme critère d'appréciation des différentes nationalités ; cependant que d'autre part on ne tient aucun compte des aspects psychiques profonds, et des prodigieuses valeurs de destin et de karma qui sont liées à la langue et à son génie ; alors que c'est à partir de la langue que l'homme, de par les dispositions mêmes de sa nature, aspire de toutes ses forces à la communauté. Que serions-nous si nous devions croiser notre semblable sans rencontrer en lui, exprimée par des sons, la même vie de l'âme, dans un mot rendant le même son dans sa bouche que dans la nôtre, un mot dans lequel nous

aussi pouvons mettre cette vie de l'âme qui est la nôtre ? Il suffit que chacun d'entre nous fasse un modeste effort pour se connaître, et nous atteindrons alors à ce qu'ici je ne peux pas développer faute de temps : je veux dire à une vue globale de cette première communauté humaine élémentaire que nous devons à la langue.

Mais il est quelque chose de plus profond encore, bien que moins souvent manifeste dans la vie que le langage humain. La langue est certes quelque chose qui, à un certain niveau superficiel, unit les hommes entre eux en une vie commune ; mais elle ne pénètre pas très profondément dans les zones secrètes de la vie psychique. Dans la perspective de la vie terrestre, nous remarquons à certains moments la présence d'un élément formateur de communauté autre que la langue, et qui la dépasse. Celui-là l'éprouve qui retrouve plus tard dans la vie — si le destin l'a prévu — d'autres êtres qu'il a connus étant enfant. Imaginons le cas idéal suivant : le destin fait que quelqu'un, à un âge avancé, se retrouve avec trois, quatre ou cinq compagnons de jeunesse, des amis d'enfance, peut-être dans sa 40e ou sa 50e année, des compagnons qu'il a perdus de vue depuis des dizaines d'années, mais avec lesquels il a peut-être vécu le temps qui s'écoule entre la dixième et la vingtième années. Supposons entre ces êtres l'existence de bonnes relations humaines, des relations fécondes imprégnées d'affection, évoquons en pensée ce que cela signifie lorsque de tels êtres sont visités par les souvenirs de ce temps d'enfance vécu en commun. Or, le souvenir se situe à un niveau plus profond que celui de la langue. Et les âmes résonnent plus intimement à l'unisson lorsque le pur lan-

gage des souvenirs peut unir deux êtres, ne serait-ce que pour une brève rencontre. Et ce ne sont certainement pas les faits en soi seuls qui, en resurgissant, relient une âme à l'autre — ceux qui ont de l'expérience dans ce domaine le savent — lorsque se répand dans les âmes cette extraordinaire intimité, cette profondeur, qui peuvent apparaître dans un cas idéal comme celui que je viens d'imaginer. C'est quelque chose de tout autre. Ce n'est pas le contenu concret qui meuble les pensées du souvenir, c'est un vécu entièrement indéterminé et cependant bien déterminé, un vécu commun à ces âmes, c'est la résurrection de mille et un petits faits vécus en commun, mais qui se fondent en une totalité ; et ce qui éveille cette expérience globale, c'est tout ce qui vient de l'autre âme participant au souvenir commun.

Ainsi se présentent les choses dans la perspective de la vie terrestre. Et c'est en prolongeant le cheminement de cette réalité psychique jusque dans le spirituel que j'ai dû parler comme je l'ai fait à l'époque aux théologiens de nos amis venus me trouver dans l'intention que l'on sait. Je leur ai dit : Si, travaillant au renouvellement de la religion, on veut qu'apparaisse une véritable communauté, on a besoin d'un culte applicable à l'époque présente et qui lui soit adapté. Vivre ensemble le culte, cela apporte quelque chose qui dans l'âme suscite le sentiment de la communauté de par sa propre nature seule. Et le mouvement de rénovation religieuse a compris cela, il a adopté ce culte, et je crois que c'était un mot lourd de sens que celui qu'a prononcé ces jours-ci, en ce même lieu, le Dr. Rittelmeyer[48] lorsqu'il a dit : C'est de cet aspect de la formation de la commu-

nauté que naîtra peut-être pour le mouvement anthroposophique l'un des plus grands dangers qui puissent venir du mouvement de rénovation religieuse ; car dans ce culte, il y a un élément d'une extrême importance susceptible de former une communauté. Ce culte lie les êtres les uns aux autres. — Et en fait, qu'est-ce donc qui lie ainsi les êtres entre eux ? Qu'est-ce qui, avec des individus qui ont été désunis par l'intellectualisme, par la logique, reconstitue une communauté et la fondera à coup sûr ? C'est à cela manifestement que M. Rittelmeyer pensait en disant : Il y a là le moyen de fonder une communauté. Mais comme de son côté la Société Anthroposophique tend à former une communauté, il faudra qu'elle trouve le moyen qui lui soit adéquat si elle veut éviter qu'un certain danger la menace du côté du mouvement de rénovation religieuse.

Et maintenant, quel est dans la nature même du culte, tel notamment qu'il a été établi dans ce but pour le mouvement de rénovation religieuse, le secret de ce qui engendre la communauté ? Ce qui s'exprime dans les formes du culte, qu'elles soient données dans la cérémonie ou dans les paroles prononcées, c'est un reflet d'expériences réelles ; certes d'expériences faites non pas sur cette terre, mais dans le monde que l'être humain traverse au cours de son existence pré-terrestre, lorsqu'il se trouve dans la seconde partie du chemin entre la mort et une nouvelle naissance ; des expériences tirées du monde qu'il traverse à partir du minuit de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, durant la descente vers la vie terrestre. Dans le domaine que l'homme traverse alors se trouve le monde, résident les événements, les substantialités (Wesenhaf-

tigkeiten) qui trouvent dans les formes authentiques et vraies du culte un véritable reflet. Qu'éprouve donc alors celui qui participe au culte en même temps que l'être vers lequel un karma quelconque l'a conduit ? — et le karma est si complexe que nous sommes pleinement autorisés à supposer qu'il intervient partout où quelque chose nous fait rencontrer d'autres êtres. L'un vit avec l'autre des souvenirs communs de leur existence pré-terrestre. C'est cela qui émerge des profondeurs subconscientes de l'âme. Nous avons, avant de descendre sur terre, traversé un monde, vécu un monde qui ici, dans le culte, est présent devant nos âmes incarnées sur terre. Ce sont là des attaches puissantes, c'est vraiment faire descendre non seulement les images, mais aussi les forces du monde suprasensible dans le monde sensible. Mais c'est faire descendre des forces qui concernent l'homme dans des profondeurs qui sont liées aux arrière-plans les plus secrets de l'âme humaine. Le culte lie les êtres entre eux parce qu'il fait descendre des mondes spirituels les forces de ces mondes, parce que l'être humain a, présent dans la vie terrestre, ce qui est supra-terrestre. Il ne l'a pas présent dans un langage rationnel, lequel provoque l'oubli du monde spirituel, même dans les profondeurs inconscientes de l'âme ; il l'a devant lui dans l'image vivante, imprégnée de force, une image qui n'est pas seulement symbole, image morte, mais qui est porteuse de force, chargée de force, parce qu'il a devant lui ce qui fait partie de son environnement spirituel lorsqu'il n'est pas dans son corps physique. Un souvenir commun qui englobe tout, et qui oriente vers le monde spirituel,

c'est cela qui constitue dans le culte la force créatrice de communauté.

Une force comme celle-là, la Société Anthroposophique en a besoin aussi pour qu'une communauté puisse apparaître en son sein. Mais le motif de constituer une communauté dans le mouvement anthroposophique peut être d'une autre nature que dans le mouvement de rénovation religieuse, bien que l'un n'exclue pas l'autre, qu'au contraire ils puissent subsister ensemble dans la plus belle harmonie si leur rapport est compris correctement au niveau de la sensibilité. Mais il faut justement commencer à comprendre comment un autre élément créateur de communauté peut être introduit dans la vie humaine. C'est un souvenir transposé dans le spirituel qui rayonne à nos yeux dans les formes du culte. Ces formes parlent à quelque chose de plus profond que l'intellect, elles parlent au cœur ; car le cœur, au fond, comprend le langage de l'esprit, bien que pour cette vie terrestre ce langage de l'esprit n'entre pas actuellement dans le champ de la conscience immédiate. Et maintenant, pour comprendre l'autre élément qui doit jouer le rôle correspondant dans la Société Anthroposophique, il est avant tout nécessaire que vous ne portiez pas vos regards seulement sur le mystère de la langue et du souvenir dans la perspective de la communauté, mais sur autre chose encore qui est présent dans la vie de l'homme. Considérez l'état de l'homme en train de rêver et comparez-le à celui de l'être pleinement éveillé dans sa vie diurne.

Aussi beau, aussi grandiose, aussi foisonnant d'images, aussi riche de sens et de significations multiples qu'il soit, le monde du rêve est un monde

qui isole l'être humain pour la vie terrestre. L'être humain est seul avec le monde de ses rêves. Imaginons un être humain dormant et rêvant, d'autres êtres — dormant ou éveillés — autour de lui : les mondes qui se trouvent dans leurs âmes n'ont rien à faire avec ce qu'il vit dans sa conscience de rêve, rien à faire avec sa conscience de rêve. L'être humain s'isole dans le monde de ses rêves, et plus encore dans celui de son sommeil. Avec l'éveil, nous entrons dans une certaine vie en commun. L'espace où nous nous trouvons, où se trouve l'autre, la sensation, la représentation de cet espace qui sont les siennes, sont aussi les nôtres. En nous éveillant au contact de ce qui nous entoure, nous entrons, dans une certaine mesure, dans la même vie de l'âme à laquelle s'éveille aussi l'autre. En sortant par l'éveil de l'isolement du rêve, nous entrons jusqu'à un certain point dans une communauté d'êtres humains de par la nature de ce lien que nous avons avec le monde extérieur. Nous cessons d'être aussi radicalement en nous-mêmes, enfermés dans le cocon, dans l'enveloppe du rêve, aussi beau, aussi grandiose, aussi riche de sens et de signification soit-il. Mais comment nous éveillons-nous ? Nous nous éveillons au contact du monde extérieur, de la lumière, du son, des phénomènes de chaleur, de tout le contenu du monde sensible, mais nous nous éveillons aussi — du moins pour le courant de l'existence quotidienne, au contact de la présence extérieure d'autrui, de son être naturel. Pour la vie courante, nous nous éveillons au contact du monde naturel. C'est lui qui nous éveille et nous fait passer de l'isolement à une certaine vie de communauté. Mais nous ne nous éveillons pas encore — et c'est là le

mystère de la vie quotidienne — en tant qu'être humain au contact d'un autre être humain, de l'être intérieur le plus profond en autrui. Nous nous éveillons au contact de la lumière, du son, voire de la parole que nous adresse autrui, en ce sens qu'elle fait partie de l'être naturel de l'homme : nous nous éveillons au contact des paroles qu'il forme et qu'il profère. Nous ne nous éveillons pas au contact de ce qui se déroule dans les profondeurs de l'autre âme humaine. Nous nous éveillons au contact de l'être naturel d'autrui, nous ne nous éveillons pas, dans le courant de la vie quotidienne, au contact de son être psychique et spirituel.

Il s'agit là d'un troisième éveil, ou du moins d'un troisième état de la vie de l'âme. Par l'appel de la nature, nous sortons du premier pour nous éveiller au second. Par l'appel de l'élément psychique et spirituel, nous sortons du second au contact d'autrui pour nous éveiller au troisième. Encore faut-il tout d'abord percevoir cet appel. De même qu'on s'éveille de façon juste à la vie terrestre quotidienne par la nature extérieure, il se produit un éveil d'un degré supérieur lorsque nous nous éveillons de façon juste à l'être psychique et spirituel du prochain, lorsque nous apprenons à ressentir en nous l'être spirituel et psychique du prochain comme nous ressentons la lumière et le son dans la vie de notre âme lors de l'éveil ordinaire. Aussi belles que soient les images que nous contemplons dans l'isolement du rêve, aussi majestueuses nos expériences intérieures dans cet isolement de la conscience du rêve, nous ne pourrons tout d'abord pas les lire, par exemple, à moins que ne surviennent des états tout à fait anormaux. C'est là un rapport que nous n'entre-

tenons pas avec le monde extérieur. Eh bien, nous aurons beau assimiler des idées aussi belles qu'on voudra, tirées de l'anthroposophie, de ce qui nous est dit là d'un monde spirituel, nous aurons beau pénétrer, en théorie, tout ce qui peut nous être dit du corps éthérique, du corps astral, etc., nous ne comprendrons pas encore de ce fait le monde spirituel. Nous ne commençons à développer les débuts d'une compréhension du monde spirituel qu'en nous éveillant au contact de l'être physique et spirituel d'autrui. C'est alors seulement que commence la compréhension effective de l'anthroposophie. Oui, notre tâche est de partir, pour la compréhension effective de l'anthroposophie, de l'état que l'on peut appeler : éveil de l'être humain au contact de l'être psychique et spirituel d'autrui.

La force qui cause cet éveil, on peut la faire naître en implantant un idéalisme spirituel dans une communauté humaine. Aujourd'hui, n'est-ce pas, on parle beaucoup d'idéalisme. Mais l'idéalisme, aujourd'hui, au sein de notre civilisation, c'est une notion passablement usée. Car il n'y a véritable idéalisme que lorsque l'homme peut prendre conscience de ceci : tout comme, en établissant les formes du culte, il fait descendre un monde spirituel dans le physique, de même il élève quelque chose qu'il a perçu, qu'il a reconnu et compris dans le terrestre au niveau du spirituel, du suprasensible. Nous faisons pénétrer le supra-terrestre dans une image pleine de force lorsque nous célébrons les rites du culte. Nous nous élevons dans le suprasensible avec la vie de notre âme lorsque ce que nous connaissons dans le monde physique, nous le vivons spirituellement, comme un idéal, de telle manière que nous

apprenons à ressentir que nous le vivons dans le suprasensible, nous disant alors : Ce que tu as perçu ici dans le monde des sens devient soudain vivant lorsque tu l'élèves au niveau de l'idéal. Cela devient vivant si tu le pénètres comme il convient des forces du cœur et de l'impulsion de la volonté. Si tu fais rayonner la volonté dans tout ton être intérieur, si tu y appliques ton enthousiasme, alors avec l'expérience que tu fais dans le monde sensible en le nourrissant d'idéal, tu parcours en sens inverse le chemin que tu suis en introduisant les mystères du suprasensible dans les rites du culte.

En effet, que la Société Anthroposophique soit petite ou grande, nous pouvons en un certain sens atteindre à ce que je viens de caractériser. Nous pouvons l'atteindre si nous sommes effectivement en mesure, par la force vivante que nous mettrons en œuvre pour donner forme aux idées du spirituel, de faire l'expérience d'une force d'éveil, de quelque chose qui ne se contente pas d'idéaliser le vécu sur le plan sensible — cet idéal restant une pensée abstraite — mais de manière telle que l'idéal acquière une vie plus haute du fait que nous nous adaptons à sa vie, et qu'il devienne la contre-image du culte, je veux dire le sensible élevé au niveau du suprasensible. Nous pouvons y parvenir par les voies du sentiment si, partout où nous cultivons l'anthroposophie, nous avons à cœur de la pénétrer de sentiment spiritualisé ; si dès que nous ouvrons la porte menant au local — il peut être aussi profane qu'on voudra, la lecture en commun d'un texte anthroposophique le sanctifie — nous ressentons que cette porte est un seuil que nous franchissons avec respect. Et nous devons pouvoir susciter en nous le sentiment qu'il

en est de même pour chacun de ceux qui s'unissent à nous pour assimiler en commun l'enseignement vivant de l'anthroposophie. Il ne faut pas seulement que ce sentiment devienne une conviction abstraite intime, mais qu'il soit vécu intérieurement si bien que, dans le lieu où nous nous livrons à l'étude de l'anthroposophie, nous ne nous contentions pas d'être assis là avec un certain nombre de personnes qui reçoivent ce qu'elles entendent ou ce qui est lu, et le transforment en leurs propres pensées, mais que par tout ce processus d'assimilation d'idées anthroposophiques, un être spirituel réel est présent dans la pièce où nous nous livrons à l'étude de l'anthroposophie. De même que, dans les rites du culte qui se déroule dans le monde sensible, les forces divines sont présentes de manière sensible, de même nous devons apprendre avec nos âmes, avec nos cœurs, par les dispositions de nos âmes, à rendre présente une véritable entité spirituelle dans la pièce où retentit la parole anthroposophique ; nous devons pouvoir disposer nos propos, nos sentiments, notre pensée, nos impulsions volontaires dans un sens spirituel, c'est-à-dire non dans un sens abstrait, mais de façon à ressentir en nous-même comme si un être planait au-dessus de nous, spirituellement et réellement présent, nous regardait des hauteurs et nous écoutait. Nous devons éprouver une présence spirituelle, une présence suprasensible qui est là parce que nous étudions l'anthroposophie. Alors toute activité anthroposophique commence à devenir une réalisation du suprasensible.

Allez dans les communautés primitives, vous verrez qu'il s'y trouve encore autre chose que le seul langage. Le langage a son siège dans l'homme supé-

rieur. Considérez l'être humain dans sa totalité, vous trouvez ce qui, dans les communautés primitives, lie les êtres entre eux ; c'est le sang commun à tous. Les liens du sang maintiennent les humains en une communauté. Mais dans le sang vit l'âme-groupe, l'esprit-groupe, que l'on ne rencontre pas sous cette forme chez des êtres libres. Dans un ensemble d'êtres humains unis par les liens du sang a pénétré un élément spirituel commun, venant en quelque sorte d'en-bas. Là où un sang commun coule dans les veines d'un certain nombre d'hommes, un esprit-groupe est présent. Par ce que nous vivons en commun aussi, lorsque nous nous ouvrons ensemble à l'anthroposophie, peut être cultivé non pas un tel esprit-groupe de par le sang, il est vrai, mais cependant un esprit de communauté réel. Si nous sommes capables de ressentir cela, nous nous unissons, humains que nous sommes, pour former de véritables communautés. Il nous faut seulement réaliser l'anthroposophie, la réaliser en sachant faire naître dans nos communautés anthroposophiques une conscience telle que lorsque les êtres se rencontrent en vue d'un travail anthroposophique commun chacun s'éveille au contact de l'être spirituel et de l'âme de l'autre. Les humains s'éveillent au contact les uns des autres, et venant à se retrouver constamment, ils s'éveillent, chacun ayant entre temps fait d'autres expériences, ayant progressé, et se retrouvant l'un l'autre transformés. C'est un éveil au sein d'une vie germante et florissante. Et quand vous avez trouvé la possibilité pour les âmes humaines de s'éveiller les unes aux autres, et les esprits humains les uns au contact des autres, la possibilité de vous rendre dans les communautés anthroposophiques habités par

cette conscience vivante : Nous nous éveillons parce que nous avons, maintenant seulement, compris ensemble l'anthroposophie — quand appuyés sur cette compréhension, vous vous ouvrez aux idées anthroposophiques avec une âme éveillée — et non pas avec l'âme de tous les jours qui dort, ignorante des réalités supérieures — alors descend sur le lieu de votre activité une spiritualité commune réelle. Sommes-nous dans la vérité, lorsque nous parlons du monde suprasensible et restons incapables de nous hisser jusqu'à atteindre à cette spiritualité réelle, d'accomplir ce culte inversé ? Nous ne sommes vraiment capables de saisir, d'appréhender le spirituel que lorsque nous en avons non seulement une idée abstraite et pouvons la formuler théoriquement, y compris pour nous-mêmes, mais que nous pouvons croire — et croire sur la base d'une foi qui démontre — que dans l'appréhension du spirituel, les esprits forment avec nous une communauté spirituelle. Vous ne pouvez pas provoquer la naissance d'une communauté anthroposophique par des institutions extérieures. Il faut qu'elle naisse des sources les plus profondes de la conscience humaine elle-même.

Je vous ai indiqué aujourd'hui en partie le chemin qui conduit à ce but, et je poursuivrai demain mon exposé. Par là, je voudrais vous montrer un peu que la chose la plus importante pour la Société Anthroposophique, si elle veut poursuivre son développement, c'est d'être réellement pénétrée d'une véritable compréhension de l'anthroposophie. Cette compréhension réelle, si elle est présente, c'est un chemin qui mène non seulement à se former des idées sur l'esprit, mais à entrer en communion avec lui. La

conscience de cette communauté formée avec le monde spirituel est aussi créatrice de communautés. Et les communautés qu'à prévues le karma se formeront. Elles seront le fruit de la véritable conscience anthroposophique. On ne peut indiquer pour cela aucun moyen extérieur. Si un homme se trouve qui vous en décrive un, il parle en charlatan.

Certes, ces choses ont cependant été comprises jusqu'à un certain point au cours des vingt années du développement anthroposophique, et comprises aussi par beaucoup dans un sens spirituel, et j'en parlerai peut-être encore demain avec plus de précision, car je poursuivrai demain cet exposé, en évoquant un autre but. Mais maintenant, je voudrais, en quelques mots, compléter ce que cette description des fondements spirituels de la vie des communautés anthroposophiques a peut-être éveillé en vous. D'une part, il y a vraiment, au sein du mouvement anthroposophique, quelque chose qui doit conduire à des descriptions comme celles que je vous ai données. La Société Anthroposophique peut avoir pris à certaines époques tel ou tel aspect — l'anthroposophie est indépendante de toute Société anthroposophique, et on peut la trouver en dehors de celle-ci. Mais certes, elle peut être trouvée par une voie particulière quand chaque être humain sait s'éveiller au contact de l'autre, et que par cette voie, par cet éveil, des communautés peuvent se former. Car on connaît des réveils toujours nouveaux dans le contact avec ceux que l'on rencontre, et c'est pourquoi on leur reste lié. Il y a à cela des raisons internes d'ordre spirituel. C'est ce qu'il faut comprendre de mieux en mieux au sein de la Société Anthroposophique ; et en fait, tout ce qui est exprimé en vue de faire pros-

pérer la Société Anthroposophique devrait être imprégné de forces qui finalement conduisent en tous lieux à l'anthroposophie.

J'ai ressenti une profonde satisfaction lorsque récemment, après avoir, durant des semaines, participé aux réunions plus ou moins importantes au cours desquelles a été préparé le travail de la réunion des délégués de ces jours derniers, après qu'on eut discuté à peu près comme on le fait dans les parlements, dans les associations et ailleurs, en partant de considérations rationalistes, quotidiennes, — je suis arrivé dans une réunion de jeunes, de jeunes universitaires[9]. On parlait là aussi de ce qui devait se faire. Pendant un moment, on a parlé de choses extérieures ; mais au bout d'un certain temps, on s'est trouvé à l'improviste en plein dans la véritable anthroposophie. L'entretien sur les affaires de la vie quotidienne prit de lui-même un tour tel qu'on ne pouvait plus s'entretenir sans parler le langage de l'anthroposophie. Ce serait magnifique si l'on n'utilisait pas d'une manière artificielle, artificielle et sentimentale, nébuleuse, comme cela s'est souvent produit, les enseignements anthroposophiques en les tirant par les cheveux, et si l'on en venait tout naturellement, à partir des besoins courants de la vie et en les étudiant, à dire : On ne sait plus maintenant comment étudier, comment étudier la physique et la chimie, parce qu'on ne commence pas, pour s'informer des nécessités de l'étude, à parler d'anthroposophie. Voilà l'esprit qui peut régner parmi nous.

Mais nous n'arriverons demain soir à aucun résultat si les choses suivent le cours qu'elles ont pris jusqu'à présent. Nous n'arriverons qu'à créer un immense chaos, un chaos tragique. Il faut avant tout

ne pas aller chercher avec sentimentalité toutes sortes de choses en les tirant par les cheveux ; il faut que nous emplissions nos cœurs des impulsions anthroposophiques, et dans la pleine clarté. Alors nos débats prendront un cours fécond.

Au point où en sont maintenant les choses, je vois dans cette salle deux partis, deux groupes d'êtres qui ne se comprennent absolument pas et qui n'ont pas encore pu faire le moindre pas pour se comprendre. Pourquoi ? — Parce que d'un côté il faut que les gens parlent, appuyés sur une expérience vieille de vingt ans, sur ce que je me suis permis de décrire un peu au début aujourd'hui, et que de l'autre côté on ne ressent aucun intérêt pour cette expérience. Je parle ici non pas avec l'intention de critiquer, mais dans le souci d'encourager. N'avons-nous pas vécu ceci : il s'est trouvé des gens pleins de bonnes intentions, des gens qui à leur manière s'enthousiasment pour l'anthroposophie, et qui ont tout simplement interrompu nos débats en disant : En quoi tous ces comptes-rendus nous intéressent-ils, qui nous sont servis au moment où il s'agit pour certains de connaître — car ils ne les connaissent pas — les graves dangers auxquels la Société Anthroposophique est exposée ? — Il y a donc d'une part un intérêt élémentaire, spontané, aimerais-je dire, pour la vie au sein de la Société Anthroposophique, pour une vie qui a quelque chose de la vie de famille, et qui en a aussi les bons côtés ; et d'autre part il y a ceux qui ne s'y intéressent pas, qui n'ont de la Société Anthroposophique qu'une idée générale. Au point où en sont les choses, les deux attitudes sont justifiées, si bien justifiées que, si nous ne parvenons pas bientôt à une tout autre forme de débat, la meilleure

chose serait — j'exprime ici mon opinion personnelle, car ce qui doit se faire doit être déterminé au sein de la Société — d'une part de laisser l'ancienne Société Anthroposophique comme elle est, et d'autre part de fonder à côté, pour tous ceux qui désirent tout autre chose, une fédération de libres communautés anthroposophiques. Les deux institutions pourraient, chacune sur son terrain, cultiver ce qui leur tient à cœur. Nous aurions d'une part l'ancienne Société Anthroposophique, et de l'autre une fédération souple, mais intimement unie, de communautés libres. Les deux sociétés pourraient trouver un modus vivendi. Il vaudrait mieux en venir là plutôt que d'aboutir à l'impasse qui devrait apparaître demain soir si la discussion se poursuit de la manière dont elle a cheminé jusqu'ici. C'est pourquoi je vous prie d'intervenir aussi dans la prochaine discussion avec cette pensée que je viens d'esquisser, si vous voulez éviter la non-vérité qui consisterait à recoller les morceaux, que ce soit dans des formes anciennes ou modifiées, peu importe. Si les choses ne changent pas, si l'un des partis continue de ne pas comprendre l'autre, alors qu'on fonde au sein du mouvement les deux institutions que j'ai ébauchées. Je vous parle d'un cœur inquiet, d'un cœur chargé de souci ; car personne ne contestera que je sais ce que cela signifie, porter le souci de la cause anthroposophique. On ne me contestera pas davantage que je sais ce que signifie : aimer la cause anthroposophique. Mais il vaut mieux avoir deux sœurs qui s'aiment, chacune allant son chemin, les deux se retrouvant dans un idéal commun, que d'avoir ce qui, au bout de peu de temps, conduirait à nouveau au chaos.

Mes chers amis, vous ne pouvez négliger le fait que ce qui nous cause des difficultés, ce sont les différentes fondations. Il aurait fallu les préparer par un travail rigoureux. Je n'affirmerai pas que le dernier Comité central[49] a pour l'essentiel fourni un travail matériel supérieur à celui du précédent ; en tout cas pas plus important que celui que j'ai moi-même fourni au niveau du centre lorsque j'étais Secrétaire général. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de ce qui suit : Qu'aurait-il dû se produire au sens anthroposophique après qu'étaient nées ici à Stuttgart les différentes réalisations ? Voilà la question à laquelle il faut répondre. Car aujourd'hui, nous ne pouvons pas les supprimer. Maintenant qu'elles sont là, il faut nous informer des conditions dans lesquelles elles peuvent vivre. Mais si nous ne comprenons pas comment créer des formes anthroposophiques — ce que nous n'avons pas su faire au cours des quatre dernières années — si nous introduisons dans la Société anthroposophique des corps étrangers comme cela a été fait, les réalisations nées depuis l'année 1919 détruiront le mouvement anthroposophique tout entier. Et elles détruiront tout Comité directeur central, quel que soit le nom qu'on lui donne. C'est pourquoi il s'agit de mener des discussions concernant les faits, et non les personnes, et de voir clairement quelle forme donner à la Société Anthroposophique, maintenant qu'elle a tout de même accueilli dans son sein ces réalisations, dont l'une est si belle : l'École Waldorf. De cela, personne n'a dit un mot, parce que ceux qui connaissent bien ce qui se passe à Stuttgart ont jusqu'à présent plus ou moins gardé le silence. Je souhaiterais surtout que les deux membres du

Comité central — j'excepte toujours le troisième, M. Leinhas[23], le seul qui m'ait aidé avec ardeur dans une affaire importante, et qui m'aide, dont je ne peux pas même souhaiter qu'il se consacre au Comité central, bien qu'il y ait éminemment sa place — je souhaiterais que les deux autres membres du Comité central s'expriment sur ce point. Il ne s'agit pas de se défendre ou de quoi que ce soit d'analogue, mais de ce qu'ils ont à dire concernant cette forme future de la Société Anthroposophique qui aurait la possibilité d'accueillir les réalisations fondées depuis 1919. Sinon ces réalisations apparaîtront fondées en l'absence de tout sens de la responsabilité. Cela ne doit pas être, car maintenant elles existent. Ces questions sont éminemment graves. Et nous sommes obligés de nous en soucier, et nous devons mener la discussion en parlant des faits, et non des personnes. Les mots que je prononce ici sont dits très objectivement, et ne visent pas tellement une ou plusieurs personnes du Comité central. Les personnalités ne sont pas attaquées, ce que je veux dire, c'est que les choses dont je viens de parler sans ambages, il faut que nous en discutions. Si les deux associations se fondent, celle qui sera le prolongement de l'ancienne Société Anthroposophique pourrait aussi s'occuper de l'autre, comme on doit le faire vis-à-vis de tout ce qui sort du sein de la Société ; et l'autre pourrait, puisqu'elle ne s'intéresse pas à celle-ci, suivre le chemin anthroposophique au sens strict du terme. Je voulais rapidement esquisser ces choses. Demain à midi, je parlerai plus en détail de leur aspect objectif.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 28 février 1923

Certes, au cours de cette réunion, j'aurais volontiers parlé de ce qui est spécifiquement anthroposophique, comme je le fais dans les conférences habituelles prononcées devant nos amis membres de la Société Anthroposophique. Cependant, l'ensemble du déroulement de l'assemblée, tout ce qui s'est passé durant ces journées, m'amène à traiter ici des questions qui se situent dans le champ de l'intérêt immédiat de l'assemblée. J'espère que l'occasion se présentera à nouveau de parler d'anthroposophie au sens strict du mot, sinon peut-être en m'adressant une fois à vous tous, du moins, en des occasions répétées, à des groupes réunissant certains d'entre vous.

Ce qui doit être précisément montré au cours de ces deux conférences, c'est comment l'anthroposophie peut devenir vraiment une sorte de sagesse de vie, comment elle peut imprégner les intentions quotidiennes et l'attitude d'esprit quotidiennement mise en œuvre. Et je voudrais ainsi, en vue de ce qui doit faire l'objet de nos entretiens, donner certaines bases du point de vue anthroposophique. J'ai parlé hier dans ce style de la formation de communautés possible dans la Société Anthroposophique ; je voudrais à la suite exposer certains éléments destinés à montrer qu'effectivement, la conception anthroposophique du monde conduit à envisager la vie plus

judicieusement qu'on ne peut le faire sans l'anthroposophie.

Pour donner en quelque sorte la contre-image de ce dont j'ai parlé hier, je voudrais partir de quelque chose que connaissent bien les gens informés de l'histoire des sociétés qui reposent sur une base analogue à celle que donne l'anthroposophie. Je préciserai plus tard ce qui distingue la Société Anthroposophique d'autres sociétés ; mais tout d'abord, je voudrais indiquer qu'il a déjà existé dans le monde beaucoup de sociétés dont la vie se fondait sur une connaissance du monde spirituel, obtenue par une voie quelconque ; connaissance naturellement adaptée aux possibilités offertes au cours des époques successives de l'évolution, et naturellement aussi à celles qu'offraient le caractère et les facultés des hommes qui faisaient partie de ces sociétés. Dans la masse, on trouve tous les degrés possibles : des plus sérieuses, vraiment importantes, à celles qui pratiquaient la charlatanerie. Ceux qui connaissent l'histoire de ces sociétés savent cependant fort bien une chose : c'est qu'il y est toujours créé une sorte d'atmosphère morale, et ce par une certaine nécessité — du fait de certaines conditions établies — dont on peut dire : Ce que s'efforcent de réaliser les adhérents de ces sociétés, c'est une vraie, une authentique fraternité. Si bien qu'en règle générale, figure dans les statuts — et ajoutons-le, comme il a été dit, par nécessité — ceci : d'une part on s'efforce de réaliser la fraternité, et d'autre part une connaissance des mondes spirituels. Or, ce que savent les gens informés de l'histoire de ces sociétés fondées sur la fraternité et la connaissance des mondes spirituels, c'est qu'on y rencontre plus qu'ailleurs des

occasions de discorde, de désunion, de formation de groupes indépendants au sein de la communauté, de luttes sévères livrées par ceux qui ont fait scission contre ceux qui sont restés, etc. bref, tout ce qu'on peut appeler l'esprit de dissension. C'est un phénomène bien singulier. Mais l'anthroposophie nous donne la possibilité, grâce à l'enseignement qu'elle propose, de le comprendre. Et ce que j'expose dans ces deux conférences fait également partie de ce que j'appellerai, si on me permet cette expression de magister, du système de l'anthroposophie. Ce n'est donc pas une conférence générale suivie d'une discussion que je vais faire, mais — dans le contexte de cette assemblée cependant — une conférence anthroposophique.

Revenons encore une fois, en effet, à ce que j'ai déjà mentionné hier : les trois degrés de l'expérience intérieure humaine en liaison avec les phénomènes de conscience. Nous avons l'homme dans l'état de sommeil profond, notamment endormi et rêvant, et qui donc, dans un état de conscience qu'on peut dire si l'on veut inférieur, vit dans un monde d'images que dans ses rêves il prend pour la réalité. Nous savons que cet homme est isolé au milieu de ceux qui vivent comme lui dans le monde physique, mais ne partagent pas ses expériences. Il ne dispose d'aucun moyen pour communiquer à autrui le contenu de ses expériences. Nous savons aussi que, en sortant de cet état de conscience, l'être humain peut parvenir à la conscience diurne ordinaire, à laquelle il s'éveille, comme je l'ai décrit hier, sous l'influence de son environnement, y compris ce qui apparaît naturellement en autrui. Les instincts naturels et les nécessités de la vie éveillent déjà en lui un

certain sentiment de communauté, auquel la langue vient répondre.

Voyons maintenant comment ces deux états de conscience s'entremêlent. Aussi longtemps que l'homme est placé dans des conditions parfaitement normales, aussi longtemps qu'il distingue dans le temps, grâce à une constitution corporelle et psychique normale, entre ce qu'il vit isolé dans le rêve, et ce qu'il vit en commun avec d'autres hommes, il aura avec le monde de ses rêves et le monde de la réalité ordinaire un rapport sain pour lui-même et pour les autres. Mais supposons que dans une situation quelconque — disons pathologique, car c'est bien ce qu'il faut dire en pareil cas — une personne ne soit plus capable, dans l'état de conscience diurne, éveillé, donc quand elle se trouve au milieu d'autres humains, de former les mêmes représentations, d'éprouver les mêmes impressions qu'eux. Supposons que de par son état pathologique, elle insère dans la conscience de veille un monde de représentations ou d'impressions semblable à celui du rêve. Qu'au lieu d'enchaîner logiquement ses idées les unes aux autres, elle offre un monde d'images qui ressemblent aux images de rêve. Nous disons de cet homme que son esprit est malade. Le point qui va nous intéresser avant tout autre maintenant, c'est qu'il ne comprend pas les autres, et que ceux-ci, s'ils ne le considèrent pas comme un cas pathologique, médical, ne le comprennent pas non plus. Au moment où l'attitude psychique correspondant à cet état de conscience — disons-le si vous voulez inférieur — envahit l'autre état de conscience — disons-le supérieur —, à ce moment, au milieu des autres, cet homme se comporte en farouche

égoïste. Réfléchissez-y seulement, vous verrez qu'un tel homme n'a plus en tête que ce qu'il imagine, qu'il s'écarte des autres parce que ceux-ci ne peuvent pas comprendre ce qui le mène ; il peut en venir aux pires excès parce qu'il ne partage pas avec les autres un monde intérieur commun.

De ces deux niveaux de conscience, passons aux deux autres : à la conscience journalière à laquelle nous parvenons sous l'effet de la marche naturelle des faits extérieurs, et comparons-lui l'autre état de conscience — disons-le si vous voulez supérieur — auquel on peut s'éveiller d'une certaine manière, comme je l'ai exposé hier, du fait que ce réveil n'est pas seulement provoqué par notre environnement naturel, mais que nous nous éveillons aussi à l'être intérieur d'autrui. On connaît donc à un tel niveau de conscience un réveil, bien qu'ordinairement on n'en ait pas tout de suite une conscience claire. Il existe naturellement beaucoup d'autres voies qui permettent d'accéder aux mondes supérieurs, vous le savez tous par mon livre « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? » ; mais dans les moments que l'on est heureux de passer avec les autres humains de la manière qui convient, on dispose de la possibilité de comprendre, de voir des choses que sinon on ne voit pas, on ne comprend pas. La possibilité est alors donnée de vivre avec ce que l'investigateur spirituel désigne par des expressions relatives au monde spirituel. La possibilité est donnée de parler du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du Moi, de parler des vies terrestres successives, des rapports karmiques qui se créent au cours de ces vies successives. Et même, la possibilité est présente de transposer

l'attitude intérieure journalière dans ce monde supérieur auquel on participe alors. C'est à un niveau différent ce qui se passe aussi quand on transporte dans la vie quotidienne la configuration de la réalité imagée du rêve. Or, dans ce cas, on devient tout naturellement un égoïste à un certain niveau. On le devient si l'on n'en prend pas conscience en se disant : Il faut que tu considères tout autrement ce qui fait partie d'un monde suprasensible, spirituel, supérieur, et ce qui appartient au monde sensible. Il faut apprendre à retourner ta pensée, ta sensibilité. Tout comme le rêveur doit, si l'on peut dire, engrener sur un tout autre état de conscience, s'il veut vivre avec ses contemporains dans l'état de conscience ordinaire, il faut devenir conscient de ceci : On ne peut pas garder vis-à-vis des enseignements proposés par l'anthroposophie l'état d'esprit dans lequel on envisage le contenu de la conscience ordinaire.

C'est là certes que se situe l'obstacle à une compréhension entre cet état de conscience quotidien, qui est aussi celui de l'activité scientifique ordinaire, et ce que doit donner l'anthroposophie. Lorsque les gens s'entretiennent, que l'un parle dans l'état de conscience ordinaire, qui est donc aussi l'état de conscience scientifique, et l'autre dans une conscience vraiment adaptée aux perspectives d'appréciation valables pour le monde suprasensible, la situation est la même que celle d'un homme qui, racontant ses rêves, veut se faire comprendre d'un autre qui lui parle de la réalité extérieure. Et lorsque plusieurs personnes se rencontrent, dont les unes disposent de ce qu'offre la conscience quotidienne et ne peuvent s'élever avec toute leur sensibi-

lité vers le monde suprasensible, et qu'elles entendent le langage de ce monde dans leur état d'esprit ordinaire, une possibilité immense est donnée de se quereller, parce qu'elles deviennent les unes vis-à-vis des autres, par un cheminement des plus naturel, des égoïstes. Il existe contre ce mal, certes, un remède vigoureux, mais il faut d'abord qu'il soit cultivé dans l'âme. Ce remède, c'est la tolérance la plus intime, la plus chaleureuse. Mais il faut s'y entraîner. Pour la vie courante et ses expériences, faites dans l'état de conscience ordinaire, un faible degré de tolérance suffit aux besoins de la plupart des gens, et le monde alentour tel qu'il est rectifie beaucoup de choses. Mais pour cette conscience ordinaire de la vie quotidienne — ceux qui ont acquis de l'expérience le savent — il en est ainsi que, lorsque deux êtres humains s'entretiennent, ce qui très souvent leur importe, ce n'est pas d'entendre l'autre. L'habitude en est si ancrée aujourd'hui que l'on est à peine écouté, mais que toujours, quand l'un a prononcé le quart d'une phrase, l'autre commence à parler parce que ce qu'on lui dit ne l'intéresse pas du tout ; ce qui l'intéresse, c'est sa propre opinion. La chose peut aller encore — bien que ce soit défavorable — dans le monde physique. Mais elle ne va plus du tout dans le monde spirituel, où l'âme doit se pénétrer de la tolérance la plus absolue. Il faut pouvoir s'éduquer soi-même de façon à entendre dans le plus grand calme même ce avec quoi on n'est pas du tout d'accord, non pas en le supportant avec condescendance, mais en étant au fond de soi très objectif, en tolérant la chose comme une manifestation justifiée d'autrui. Dans les mondes supérieurs, l'objection que l'on peut faire à quelque

chose n'a que très peu de sens ; celui qui a acquis de l'expérience dans les mondes supérieurs sait que vis-à-vis d'un fait, des opinions opposées peuvent être par exemple exprimées par lui-même et par quelqu'un d'autre. Lorsqu'il est capable d'entendre celle de l'autre avec la même tolérance — je vous en prie, écoutez bien ! — que la sienne, il peut alors, et seulement alors, acquérir l'attitude sociale nécessaire pour vivre intérieurement ce qui est enseigné en théorie sur les mondes supérieurs. Cette base morale est nécessaire à la création d'un rapport juste entre l'homme et les mondes supérieurs. Et les querelles au sein de ces sociétés dont j'ai parlé reposent tout simplement sur le fait que les humains, lorsqu'ils entendent cette nouveauté extraordinaire : l'homme a non seulement un corps physique, il a aussi un corps éthérique, un corps astral, un Moi, etc. — retiennent ce qu'il y a là de sensationnel, mais ne transforment pas leur âme comme il est nécessaire pour recevoir intérieurement cet enseignement autrement qu'ils regardent dans le monde physique une table ou une chaise, qui donnent en effet dans ce monde physique une autre impression que dans le rêve. Lorsque les humains abordent dans leur état d'âme ordinaire ce qu'ils croient être la compréhension de l'enseignement donné dans les mondes supérieurs, ils en viennent tout naturellement à se comporter en égoïstes, à se quereller.

Ainsi, il devient compréhensible, lorsqu'on saisit la nature particulière des mondes spirituels, que très facilement, dans des sociétés s'occupant de spiritualité, naissent les querelles et les conflits ; il est alors nécessaire de s'éduquer soi-même de façon à supporter autrui infiniment mieux qu'on est habitué à le

faire dans le monde physique. Devenir anthroposophe, ce n'est pas seulement connaître une théorie ; être anthroposophe exige en un certain sens un retournement de l'âme. Mais certains s'y refusent. C'est pourquoi je n'ai jamais été compris quand je disais : « Il y a deux manières de travailler par exemple le livre « Théosophie ». L'une consiste à le lire, et si vous voulez aussi à l'étudier, en l'abordant dans l'état d'esprit ordinaire, et en se faisant une opinion à partir de là. En ce qui concerne la qualité d'âme qu'on y applique, à ce moment, lire « Théosophie » ou lire un livre de cuisine, cela revient au même. Quant à la valeur de l'expérience qu'on fait, il n'y a aucune différence entre la lecture de « Théosophie » et celle d'un livre de cuisine, à ceci près qu'en procédant ainsi, on rêve tout simplement en lisant « Théosophie », on rêve à un niveau supérieur, on ne vit pas. Et lorsqu'on rêve ainsi des mondes supérieurs, les impulsions qui en proviennent ne répandent pas parmi les hommes une grande unité, cette tolérance la plus grande possible qui est à conquérir ; au lieu de la concorde qui est précisément le don accordé par l'étude des mondes supérieurs, s'instaurent conflits et querelles sans fin. Voilà ce qui détermine les querelles et la discorde dans les sociétés fondées sur une certaine manière de connaître les mondes spirituels.

Je disais tout à l'heure que les différentes voies décrites en partie dans « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? » conduisent précisément dans les mondes spirituels. Lorsque quelqu'un doit, avec ardeur, rechercher des connaissances puisées aux mondes supérieurs, ce que vous pouvez maintenant concevoir d'après ce

qui vous a été exposé hier et aujourd'hui pour quelque chose de tout autre, déterminera une certaine attitude intérieure. Et notamment, une certaine attitude d'âme est nécessaire à l'investigateur spirituel. En effet, on ne rencontre pas la vérité dans les domaines suprasensibles si l'on doit constamment imposer à l'âme ce qui se déroule très légitimement dans le monde physique, si constamment, pendant qu'on se livre à la recherche spirituelle, on doit s'occuper de ce qui exige une pensée adaptée au monde physique. Vous accorderez bien que celui qui se sent responsable de ce qu'il communique à son prochain sur les mondes spirituels, qui donc, conformément au langage usuel de la pratique scientifique, peut se nommer un chercheur en esprit, a besoin pour sa recherche de beaucoup de temps. Et vous trouverez donc justifié que j'aie moi-même besoin de temps pour cette étude de la science spirituelle que maintenant, peu à peu, j'expose sous une forme qui prend de plus en plus d'ampleur : l'anthroposophie.

Ce temps, on peut naturellement l'aménager en fonction de son destin quand on vit seul. Car le véritable investigateur spirituel, celui qui veut en responsable communiquer à ses semblables ce qu'il découvre dans le monde spirituel, acquerra la particularité — c'est une affaire toute naturelle — de ne pas se soucier de ses adversaires. Il sait qu'il doit en avoir, mais il ne lui importe pas qu'on fasse des objections à ce qu'il dit ; les objections, il peut se les faire à lui-même. C'est donc dans une disposition intérieure naturellement acquise qu'il va son chemin en être positif, sans se soucier beaucoup des objec-

tions, si aucune circonstance particulière ne se présente ici où là.

Mais on ne peut pas rester dans une telle disposition intérieure lorsqu'on a à ses côtés une Société Anthroposophique. Car à la simple responsabilité vis-à-vis de la vérité vient s'ajouter celle que l'on doit assumer vis-à-vis de ce que fait la Société qui, comme on le dit souvent, veut se faire l'instrument de cette vérité. Il faut alors que l'on prenne sa part des responsabilités de cette Société. Jusqu'à un certain point, cela peut s'allier à un comportement juste vis-à-vis des adversaires. Ainsi en fut-il jusqu'en 1918 de moi et de la Société Anthroposophique. Je me suis soucié aussi peu que possible de ce qui m'a été objecté, et pour préciser — si contradictoire que cela paraisse — parce que la tolérance dont je viens de parler le commandait. Pourquoi être constamment intolérant, pourquoi constamment réfuter les arguments de mes adversaires ? Les choses prendront la bonne orientation par la progression naturelle de l'évolution humaine. C'est pourquoi je peux dire : Certes non pas en tous points, mais pour une grande part, la chose était en ordre jusqu'en 1918.

Mais dès lors que la Société en vient à accueillir en son sein des choses comme celles que la Société Anthroposophique a accueillies depuis 1919, on se trouve engagé dans des responsabilités vis-à-vis de ces réalisations, le destin de la Société Anthroposophique se trouve lié au leur, et d'autre part, il est lié au destin de l'investigateur spirituel. Alors une alternative se pose : Ou bien il faut que l'investigateur spirituel entreprenne de se défendre contre ses adversaires, c'est-à-dire de s'occuper de quantités de choses qui l'écartent de la recherche spirituelle,

parce qu'on ne peut pas faire les deux choses à la fois. Ou bien, parce qu'il doit se donner le temps nécessaire à cette recherche spirituelle, il est contraint de s'en remettre, pour le comportement vis-à-vis des adversaires, à ceux qui, d'une certaine façon, assument la responsabilité de ce qui est fondé extérieurement. C'est pourquoi, pour des raisons anthroposophiques internes, la situation à l'intérieur de notre Société Anthroposophique s'est sensiblement modifiée depuis 1919. C'est pourquoi, et parce que cette Société s'est résolue, et en elle certaines des personnalités qui la constituent, à réaliser de telles fondations extérieures, et parce que le terrain sur lequel tout repose est tout de même l'anthroposophie, cette base doit être défendue précisément par ceux qui ne portent pas la pleine responsabilité vis-à-vis de la justification intérieure de ce qui, jour après jour, doit être ajouté, par une véritable recherche, aux enseignements de la science spirituelle.

Une grande partie des adversaires sont en réalité faits de telle façon qu'ils vivent dans des conditions bien déterminées. Par exemple, l'un a étudié ceci ou cela en tel ou tel endroit, où il est d'usage de penser de telle ou telle façon sur telle ou telle chose. Et parce qu'il pense de telle ou telle façon, il faut qu'il devienne un adversaire de l'anthroposophie. Il ne sait absolument pas pourquoi il doit le devenir, mais il faut qu'il le soit, parce qu'inconsciemment il est tenu en lisière par son éducation, par les expériences qu'il a faites. Voilà l'aspect intérieur. Extérieurement bien entendu, parce que la prospérité ou la ruine de ce qui a été fondé avec la Société Anthroposophique est en cause, il faut que de tels adversaires

soient mis hors de combat par les moyens qui conviennent.

Mais les personnalités effectivement dirigeantes parmi les adversaires savent en effet très bien ce qu'elles veulent. Parmi elles, il s'en trouve qui connaissent bien les lois de l'investigation spirituelle, bien que d'un autre point de vue que celui de l'anthroposophie, et qui savent que, pour distraire un homme de son travail de recherche spirituelle, le meilleur moyen de lui enlever le calme dont il a besoin, c'est de le bombarder constamment d'écrits négatifs et d'objections. Car elles savent fort bien que le travail qui consiste à réfuter les adversaires est incompatible avec la recherche spirituelle. En suscitant ces obstacles, elles veulent mettre des bâtons dans les roues. La production de tels textes est l'œuvre du parti adverse. Pour les gens qui savent ce qu'il en est, l'important n'est pas tellement le contenu de leurs livres, c'est de pouvoir les jeter à la tête de l'investigateur spirituel. Et il leur importe énormément de le contraindre à se défendre lui-même en usant de ruses et de moyens analogues.

Voilà les choses qu'il faut considérer dans une parfaite objectivité. Ceux qui, à bon droit, veulent appartenir à la Société Anthroposophique, ont le devoir de les connaître. Certes, ce que je viens de dire, beaucoup de gens le savent. Seulement, dans les cercles auxquels ils appartiennent, il est d'usage que l'on n'en fasse pas mention à l'extérieur. Voilà un comportement qui, dans la Société Anthroposophique — c'est ce que montre l'expérience — ne peut plus être observé depuis longtemps. Dans la Société, on a imprimé des cycles qui portent la mention « Réservé aux membres »[50]. Or, on peut aller —

en Allemagne et aussi ailleurs — dans les bibliothèques publiques, et y emprunter ces cycles. Ceux-là aussi qui ne font pas partie de la Société Anthroposophique peuvent les obtenir, et la teneur des écrits des adversaires prouve qu'ils les ont, bien qu'il leur ait été parfois difficile de se les procurer. Mais ces gens-là reculent devant les difficultés beaucoup moins facilement que parfois les anthroposophes. Cette façon de garder les choses secrètes que peuvent pratiquer aujourd'hui encore beaucoup de sociétés, n'est précisément pas possible étant donné la nature particulière de la Société Anthroposophique, qui doit être constituée dans l'esprit le plus résolument moderne, où chacun doit rester un être libre, où il entre sans rien promettre, mais simplement pour acquérir honnêtement des connaissances. Et je n'aspire pas du tout à ce que cela soit possible. Si je le désirais, je ne vous conseillerais pas en ce moment de fonder à côté de l'ancienne Société Anthroposophique une fédération à structure souple. Car vous verrez combien cette fédération creusera de drains — ce n'est pas là un reproche — par lesquels s'écoulera vers le grand public ce que les anciens membres croient devoir enfermer dans leurs bibliothèques. Mais celui qui se refuse à organiser l'anthroposophie dans le sens de la pensée et de la sensibilité les plus modernes ne comprend pas l'impulsion la plus profonde qui l'anime. C'est pourquoi il est d'autant plus nécessaire de bien saisir ce que sont les conditions d'une telle Société.

Je vais vous donner maintenant — non par vanité futile, mais comme exemple, un fait que j'ai moi-même vécu. J'ai donné l'an dernier à Oxford[51] un cycle de conférences sur la pédagogie pratiquée à

l'École Waldorf. Un article est alors paru dans un journal anglais[52], je vous le cite non pas littéralement, mais selon le sens du texte, qui commençait à peu près ainsi : Celui qui, venant de l'extérieur, serait tombé dans ce cycle de conférences pédagogiques d'Oxford, qui n'aurait pas su qui est Rudolf Steiner, et qu'il a quelque chose à voir avec l'anthroposophie, n'aurait absolument pas remarqué que l'orateur était le représentant de l'anthroposophie ; il l'aurait tenu pour quelqu'un qui parle de pédagogie, mais seulement d'un point de vue différent du sien. — Cette appréciation m'a fait grand plaisir, parce qu'elle montre qu'il existe des hommes qui perçoivent ce que je voudrais tant obtenir, à savoir qu'en écoutant mes exposés, on ne s'aperçoive pas tout de suite : c'est dit dans la perspective anthroposophique. — Ce l'est, bien sûr. Mais cette perspective, on ne l'acceptera que si elle débouche sur l'objectivité, et non sur des vues étroites, si elle permet à chacun de percevoir et d'apprécier chaque fait par lui-même.

Avant de donner ce cycle d'Oxford, donc avant que cet article de journal paraisse, j'ai fait un jour une expérience qui vous paraîtra peut-être insignifiante. J'étais aussi au Congrès de Vienne au mois de juin[53], j'y ai donné deux cycles, en tout douze conférences. Je m'étais donné pour consigne de ne pas y prononcer le mot « anthroposophie », et il ne s'y trouve effectivement pas. Il n'y a non plus aucune expression qui signifie à peu près : la conception anthroposophique dit ceci ou cela. — Bien entendu, et précisément à cause de cela, tout était bien anthroposophique. Je ne veux pas dire par là qu'on doit faire figurer systématiquement dans

son programme que les anthroposophes ne doivent jamais prononcer le mot d'anthroposophie. Bien entendu, ce n'est pas cela que je demande. Mais c'est par cette voie que l'on chemine vers l'esprit dans lequel il faut agir, si l'on veut avoir avec le monde des rapports justes. Et c'est cet esprit qui devrait agir librement dans les personnalités actives et dirigeantes de la Société Anthroposophique. Sinon je serai à nouveau rendu moi-même responsable de ce qui est fait à l'intérieur de la Société Anthroposophique, et qui n'est pas anthroposophique. Et le monde, à juste titre, confondra les deux. Il s'agit donc aussi dans de telles actions de bien saisir ce qu'est l'esprit objectif de l'anthroposophie, et avant tout que cet esprit de l'anthroposophie soit acquis. Certes, pour y parvenir, il faut en un certain sens se prendre en mains. Mais cette auto-éducation est nécessaire dans les cercles de la Société Anthroposophique ; c'est ici précisément, et en partie sous l'influence des réalisations, qu'au cours des dernières années des fautes innombrables ont été faites. J'évoque cela objectivement, sans nullement vouloir viser quelqu'un personnellement.

Pour que la Société Anthroposophique se développe, il faut que la pleine conscience de ces choses s'éveille en chacun de ses membres. Mais de par la nature de l'élément social aujourd'hui, cela ne peut se faire que si l'on s'efforce d'établir des échanges vivants entre les différents cercles de la Société Anthroposophique, ne serait-ce, dirons-nous, que par le moyen de feuilles donnant des nouvelles, ou par des publications de ce genre. Mais il faut pour cela qu'existe un intérêt vivant de tout organe — je ne dis pas de tout membre — de la Société pour les

affaires de l'ensemble de la Société, et surtout pour le chemin que suit l'anthroposophie elle-même. Ici encore, bien des choses font défaut. La Société n'existerait-elle pas que nous aurions probablement quand même tant ou tant d'ouvrages d'anthroposophie. Mais on n'aurait pas besoin de se soucier en tant que société de ceux qui les lisent, qui seraient dispersés de par le monde, et formeraient peut-être aussi des communautés en fonction de leur karma ; on n'aurait seulement pas besoin d'avoir avec eux des liens visibles. La situation de l'investigateur spirituel n'est pas bien différente, étant donné la nature de la Société jusqu'en l'année 1918. Cela se modifie immédiatement dès que des responsabilités valables sur le plan physique ont un lien avec la Société Anthroposophique. Je dis cela aujourd'hui en termes plus fermes qu'à l'ordinaire, mais je l'ai déjà dit sous une forme ou une autre à l'époque où l'on s'engageait dans les réalisations[54]. Je ne pouvais pourtant pas le murmurer à l'oreille de chaque membre individuellement, et je ne sais même pas si ç'eût été bien utile. Pourtant, la Société Anthroposophique était là, et les personnalités dirigeantes aussi. C'est à celles-ci de faire en sorte que cette Société adopte une attitude telle qu'elle puisse assimiler les choses sans mettre en danger la recherche anthroposophique.

Ceci est le revers, aimerais-je dire, de la formation de communautés — hier, c'est l'aspect positif que je vous ai décrit. Tout homme qui aspire à une telle formation de communautés, dont je vous ai exposé hier les conditions sous leur aspect positif, doit avoir conscience de tout ce qui est lié aujourd'hui, comme je vous l'ai décrit, à la progression de la Société

Anthroposophique et à sa vie. Il faut tenir compte de cela, notamment dans les différents domaines de la vie anthroposophique.

Dans cette perspective, voilà par exemple quelque chose qui, je le crois, est extrêmement riche d'enseignements. J'en viens à nouveau au chapitre tragique du Goethéanum disparu pour nous. En septembre et octobre 1920, nous avons pu y organiser le premier cours universitaire — comme on l'a appelé — durant trois semaines. J'ai déjà décrit hier le style artistique bien déterminé, né de la sensibilité anthroposophique, qui fut celui de ce Goethéanum. Ce style, comment est-il apparu ? Il est apparu parce qu'en l'année 1913 un certain nombre de personnalités que nous ne pourrons jamais assez remercier ont entrepris, pour ce qui existait alors en matière d'anthroposophie au sens strict du mot, et pour ce qui pouvait encore éventuellement en naître, de construire un foyer ; c'est-à-dire un foyer pour la représentation des Mystères, un foyer pour l'eurythmie, encore en germe à l'époque, mais devant laquelle s'ouvraient des perspectives très prometteuses, et surtout un foyer pour les études anthroposophiques proprement dites, qui permettent de donner des images du monde fondées sur l'investigation spirituelle. Tout cela était à l'époque mon intention, à moi qui étais chargé de mission par ces personnalités, ou qui tout au moins me considérais comme tel. J'avais devant moi une tâche : édifier pour ce travail une construction dans un style artistique conforme à ce travail. C'est ce qui devint le Goethéanum. A l'époque, nous n'avions pas dans nos rangs de savants, de scientifiques. L'anthroposophie avait abordé l'activité scientifique jusqu'à un certain

point. Mais il n'existait pas encore — ce qui vint plus tard — différentes disciplines au sein de la Société Anthroposophique. Ce qui se manifestait sortait en droite ligne de l'anthroposophie, comme finalement toute la pédagogie Waldorf, qui est l'exemple caractéristique de ce qui est entièrement né de l'anthroposophie. C'est pour ces choses qu'il fallait trouver un style artistique, et selon ma conviction, il fut trouvé dans le Goethéanum.

La guerre avait quelque peu retardé sa construction. C'est en 1920 que fut donnée cette série de conférences dont je viens de parler, sous l'impulsion des savants qui entre temps, et si fructueusement pour nous, étaient entrés dans la Société, et qui en organisèrent le programme. Ce programme me fut offert. Dans la Société Anthroposophique règne une liberté absolue, j'en suis convaincu. Dans le monde extérieur, beaucoup de gens pensent qu'il ne s'y fait rien d'autre que ce que Steiner imagine. Mais la plupart du temps, il s'y passe des choses qu'il n'aurait absolument pas imaginées. Seulement la Société Anthroposophique n'est pas là pour moi, elle est là pour les anthroposophes. J'étais donc assis là, vraiment très attentif, durant ces séries de conférences de septembre et octobre 1920 — je ne donne ici qu'un aperçu, et non une critique — et je laissais mon regard parcourir l'intérieur du monument. J'ai décrit dans la revue « Das Goethéanum »[55] comment par exemple les lignes du bâtiment se prolongent dans les mouvements humains et ont un rapport avec l'art de l'eurythmie ; et selon les intentions originelles, ce devrait être le cas pour toute activité au Goethéanum. Je laissais donc mon regard spirituel glisser sur la manière dont l'architecture intérieure,

la plastique et la peinture correspondaient à ce que disaient les orateurs sur l'estrade. Et j'ai constaté ceci — à l'époque, il n'était pas nécessaire de mettre cela sous le nez des gens — : tout ce qui se déployait comme un panorama anthroposophique, — prenons le mot dans son sens le meilleur — là où l'on parlait en s'inspirant de l'anthroposophie au meilleur sens du terme, tout cela s'accordait à merveille au style du monument. Pour toute une série de conférences, on éprouvait ce sentiment : celles-ci ne devraient être prononcées que quand on en sera venu à édifier toute une série de constructions annexes, dans des styles qui s'harmoniseront avec ces spécialités. Par son destin, au cours de ces dix années, le Goethéanum a vraiment vécu le destin de la Société Anthroposophique, et il était facile de le voir selon l'harmonie ou la dysharmonie qui régnait entre le style du monument et ce qu'on y faisait, et comment quelque chose d'inorganique s'est introduit dans la progression rectiligne du mouvement spirituel anthroposophique.

Ceci n'est vraiment pas dit pour blâmer, ou pour déclarer que telle ou telle chose n'aurait pas dû être. Il y avait naturellement une nécessité à ce que les choses aient été ainsi. Mais une autre nécessité s'est révélée de ce fait : la chimie, la physique, les mathématiques, etc. connurent à partir de l'anthroposophie une nouvelle naissance, pour que s'accomplisse le sursaut de la conscience que j'ai décrit. Car l'habituelle manière de voir les choses ne suffit plus quand on doit parler le langage de l'anthroposophie. Ce sursaut n'a pas toujours eu lieu. Dans le Goethéanum, on le discernait au style, à l'art, dans la Société on le remarque à la formation de ce nuage

qui nous a couverts de son ombre durant ces journées. La tâche était là, la tâche d'avenir : maintenant que la science afflue vers nous — et nous en sommes bien entendu reconnaissants au destin — il faut qu'elle renaisse de l'anthroposophie. Se perdre dans toutes sortes de polémiques sans substance n'a aucun sens ; ce qui est urgent avant tout, c'est de faire renaître les différentes disciplines à partir de l'anthroposophie. On a créé un produit de remplacement à l'époque où il fallait bien en rechercher. J'ai été plusieurs fois invité — et c'était encore sous la pression d'une nécessité — à donner des conférences dans tel ou tel cercle sur des sujets qui, peut-être, ne se seraient développés que plus tard selon le rythme juste de la vie anthroposophique. C'est ainsi que ces cycles ont vu le jour. Pour ces cycles, il aurait surtout été nécessaire de les utiliser pour que les différentes sciences renaissent à partir de l'anthroposophie. Ç'eût été dans l'intérêt de l'anthroposophie, et cet intérêt eût été éminemment profitable au développement de la Société Anthroposophique. Il faut qu'on sache cela. Voyez-vous, mes chers amis, au cours des différents séminaires qui ont eu lieu ici ou là durant les cours universitaires, j'ai constamment donné des tâches — une encore aux physiciens mathématiciens dans la dernière allocution que j'ai pu prononcer dans la petite salle du Goethéanum lors du cours scientifique donné au tournant de l'année 1922 et qui aurait dû se poursuivre après le Nouvel An 1923 au Goethéanum[56]. J'ai exposé combien il serait nécessaire de résoudre ce problème : Comment exprimer en formules mathématiques l'espace tactile par différence avec l'espace visuel ; et il y a eu constamment des

choses de ce genre. Ce que le temps exigeait était déjà fait dans les domaines spéciaux, mais il fallait le reprendre dans la perspective anthroposophique de manière à ce que les cercles les plus larges du mouvement, là où on ne peut pas s'occuper d'espace tactile ni d'espace visuel, etc. — en profitent aussi un peu. Car il existe des voies pour rendre fructueux à l'intention du grand nombre, en lui donnant une tout autre forme, ce que peut-être un seul peut faire. C'est ainsi que les institutions réalisées avec ce que j'aimerais appeler une extrême précipitation depuis l'année 1919, et notamment du fait que des personnalités ont fondé toutes sortes de choses, et ensuite n'ont plus participé à ce qu'elles avaient elles-mêmes fondé, ces institutions ont causé difficultés sur difficultés, lesquelles ont amené la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant. Mais il n'y a dans tout cela rien qui soit une objection contre l'anthroposophie elle-même.

C'est cela dont les amis présents ici doivent avoir conscience : on peut dire partout et exposer en détail ce qui a causé les difficultés, et l'on peut souligner expressément que rien ne justifie qu'à cause de ces difficultés l'anthroposophie soit elle-même critiquée. C'est pourquoi, en liaison avec ces considérations approfondies, je voudrais rectifier une parole qui a été prononcée hier sur cette estrade, et qui, précisément dans la conscience des choses dont je vous ai parlé, m'a choqué. Il a été dit que l'on n'avait pas conscience — ou une expression analogue — que le mouvement anthroposophique pouvait être détruit par ses adversaires. Mais cela ne peut pas être. Du fait des adversaires, un très grand danger peut menacer la Société Anthroposophique, et

me menacer peut-être aussi personnellement. Mais le mouvement anthroposophique, aucun mal ne pourra lui advenir — il peut tout au plus être freiné par ses adversaires. Et sous ce rapport, et sous bien d'autres que j'ai soulignés aussi au cours des dernières années : il faut distinguer entre la Société Anthroposophique et le mouvement anthroposophique. Ceci n'a pas été souligné parce qu'il ne faudrait plus tenir compte maintenant de la Société, mais parce qu'effectivement, le mouvement anthroposophique et la Société anthroposophique doivent être l'un à l'autre comme le contenu et le vase, et doivent l'être aussi pour chacun isolément. Et dans ce domaine aussi il faut, aimerais-je dire, prendre pleinement conscience d'idées claires. Il ne faut ni confondre l'anthroposophie avec la Société Anthroposophique, ni méconnaître que par l'évolution des trois ou quatre dernières années, la véritable extension à l'extérieur de l'anthroposophie s'est trouvée, dans son destin, intimement liée au destin de la Société Anthroposophique pour les membres de celle-ci. Les choses sont donc en apparence très proches ; pourtant, il faut les distinguer rigoureusement l'une de l'autre.

Théoriquement, il pourrait exister une École Waldorf s'il n'y avait jamais eu de Société Anthroposophique ; mais en réalité non, parce que les hommes n'auraient pas été là qui l'ont fondée, qui la dirigent et la nourrissent. La logique réelle, la logique de la réalité est donc absolument différente de la logique intellectuelle abstraite. Et il est important que les membres de la Société Anthroposophique s'en rendent compte. En tant que membre, il faut au moins se faire une idée — si colorée affectivement soit-elle

— que pour atteindre aux mondes supérieurs, il faut être conscient que le suprasensible est accessible par de tout autres moyens que le monde physique ordinaire. C'est pourquoi, dans ce monde physique, quelque chose prend le même caractère de réalité que le contenu d'un rêve pour le rêveur ; néanmoins, insérer le rêve dans le contexte de la conscience quotidienne est anormal et nuisible. Et il est nuisible d'introduire dans la conscience qu'il faut développer pour comprendre les mondes spirituels les choses dont on est à bon droit convaincu dans l'état de conscience ordinaire.

C'est ce que je peux illustrer par un exemple bien précis. Parce que les humains sont, à l'époque moderne, sous la puissante emprise de l'intellect et de la connaissance extérieure, empirique, on entend répéter à l'envi, même par des gens qui ne sont pas particulièrement compétents en matière scientifique : Oui, quand quelqu'un dit quelque chose, il faut qu'il le démontre. Et on entend par là un emploi bien précis de la pensée qui procède par enchaînements. Ils ignorent en effet tout du lien direct que l'âme humaine peut avoir avec les vérités, ce lien qui est une appréhension directe, comme celle de la couleur rouge par l'œil : il ne la démontre pas, il la voit. Mais dans la sphère de l'intellect, du raisonnement, il faut qu'un concept s'articule à partir du précédent. Pour le plan physique, il est aussi bon que possible d'être intelligent, de pouvoir beaucoup démontrer, de disposer d'une bonne technique de démonstration, de pouvoir démontrer comme sur des roulettes. C'est très bon pour le plan physique et pour les sciences qui travaillent pour le plan physique. Et c'est bon aussi pour le chercheur en esprit

s'il sait se servir de cette technique de démonstration dans le monde physique. Les gens qui s'informent de près des intentions de notre Institut de recherche[57] verront que pour toutes les choses où ce mode de raisonnement est applicable, nous l'utilisons aussi. Mais lorsqu'il s'agit de comprendre les mondes supérieurs, on devient — permettez-moi d'employer ce mot : on devient bête si on y transporte ce mode de raisonnement, comme lorsqu'on transporte la structure du rêve dans la réalité quotidienne qui s'offre à la conscience. Cela revient en effet exactement au même. A l'époque moderne, on s'est accoutumé à trouver cette faculté de démonstration toute naturelle. Et dans bien des domaines, elle a exercé une action terriblement paralysante.

La religion, qui dans ses formes anciennes ne repose sur rien, absolument sur rien qui ait à voir avec le raisonnement intellectuel, mais sur la contemplation, est devenue une théorie rationaliste : elle démontre. Et peu à peu, par la voix de ses représentants les plus extrémistes, elle démontre que la religion tout entière n'est pas vraie[58]. Ce qui est au fond naturel, car tout comme on devient un être anormal quand on meuble sa conscience ordinaire du contenu des rêves, on devient anormal vis-à-vis de la conscience des mondes supérieurs lorsqu'on y introduit les contextes valables à bon droit dans le monde physique. La théologie est devenue ou bien une science exacte qui prend les choses comme elles sont sans chercher plus loin, ou bien elle est devenue une science démonstrative, propre non pas à fonder la religion, mais à la détruire.

Ce sont là des choses, mes chers amis, qui doivent

être vécues dans une conscience aiguë au sein de la Société Anthroposophique. Car, si ce n'est pas le cas, on n'est pas au milieu des humains un être raisonnable à tous les niveaux, ouvert à toutes les réalités.

L'investigateur spirituel n'a pas besoin de contrer ses adversaires en usant de démonstrations ; car tout ce qui peut être objecté à ce que je dis, les adversaires peuvent tout simplement aller le prendre dans mes écrits : partout où cela est nécessaire, je rends attentif au fait que le raisonement physique n'est pas adapté aux faits suprasensibles. Ce que l'adversaire peut dire, on le trouve toujours quelque part dans ce que je dis, si bien qu'en fait, pour me réfuter, il suffirait en général de me copier. C'est cela précisément dont il faut prendre conscience dans le champ de la Société Anthroposophique. On aura alors une position ferme dans la Société, et aussi dans le monde physique, aussi bien que dans tous les mondes possibles, si l'on s'est consacré à la conception du monde anthroposophique.

On pourra alors puiser dans les impulsions anthroposophiques la faculté d'aimer, le don d'harmonie sociale, et tout ce qui est nécessaire à la vie en commun. Alors pourra régner parmi les anthroposophes, en dépit de leur isolement, une véritable unité, et non la querelle et les conflits qui entraînent les scissions. Tout en étant un adepte de la connaissance des mondes supérieurs, on ne cheminera pas dans le monde physique en rêveur ; on se comportera en homme qui a les deux pieds dans la réalité parce qu'il s'est habitué à ne pas mêler la réalité du rêve avec celle du plan physique, qui ne doivent pas être confondues.

Pour tous ceux qui veulent, en véritables membres du mouvement anthroposophique au sens plein et authentique du mot, former ensemble une Société Anthroposophique, ce qui importe cependant, c'est d'acquérir une certaine attitude intérieure, une certaine forme de conscience. Pénétrons-nous de cette forme de conscience , et nous fonderons une véritable communauté anthroposophique ; alors, parce qu'elle en possèdera vraiment la possibilité, la Société Anthroposophique pourra, elle aussi, fleurir et prospérer.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 2 mars 1923

La réunion de Stuttgart s'est achevée avant-hier soir et vous serez certainement d'avis que je dois vous rendre quelque peu compte de ce qui s'y est passé. On peut dire qu'il en est déjà sorti un certain résultat, un résultat qui ne saurait être différent face à la situation réelle. Pour comprendre pleinement ce qui en est sorti, il va être nécessaire de rendre compte sommairement des faits et de leur évolution. De par les allusions que j'y ai faites au cours des dernières semaines, vous savez que cette réunion avait été précédée de plusieurs semaines de préparation. Cette préparation, qui fut à vrai dire bien éprouvante pour tous les participants, avait pour but de créer les conditions nécessaires à la vie de la Société Anthroposophique, afin de donner à celle-ci un avenir pour la période qui vient.

Dans tous ces faits, il ne faut pas oublier bien sûr que ce qui s'est passé à Stuttgart n'est pas du tout influencé, tout du moins au départ, à l'origine, par les tristes circonstances de l'incendie du Goethéanum. Car la nécessité de faire quelque chose pour la consolidation de la Société avait déjà été abordée par moi-même début décembre avec un membre du Comité Directeur[59], ma requête étant que l'ensemble du Comité Directeur central devait s'occuper de cette question avec d'autres personnalités. Si bien que ce qui s'est passé à Stuttgart est dans le prolongement direct de ce que j'ai présenté à M. *Uehli* le 10

décembre comme le résultat de mon observation de la situation régnant actuellement dans la Société.

Sur ces entrefaites est intervenu l'événement douloureux de l'incendie du Goethéanum. Mais même si nous pouvions encore voir le Goethéanum se dresser ici aujourd'hui tel qu'il était, tous ces faits auraient tout de même dû se dérouler d'une façon absolument identique. Car quelle était en fait la situation ? On peut dire que telle qu'elle s'est développée depuis deux décennies, la Société Anthroposophique a pris une certaine forme et une certaine structure, forme-structure qui a été notamment modifiée depuis 1919 par les différentes initiatives qui lui ont été adjointes.

Quand on formule les choses ainsi : « Les différentes initiatives qui ont été adjointes à la Société Anthroposophique », on pourrait aisément croire qu'il s'agisse d'un jugement négatif sur ces initiatives. Mais il n'en est absolument rien. Il me suffit de nommer l'école Waldorf, qui fait partie de ces initiatives, pour que vous compreniez qu'il s'agit de tout autre chose que d'un jugement superficiel. Il n'y a absolument rien à redire sur la valeur et sur la signification de ces initiatives, pas même pour les plus importantes, ni sur la façon dont elles sont conduites, ni sur la façon dont elles sont dirigées.

Ce qui a été, et devait être, débattu, c'était purement et simplement la question de la Société Anthroposophique, de sa structure, de toute son organisation en tant que telle. Il est bien sûr difficile de décrire dans toute sa réalité cette structure aux vastes ramifications, mais je pense que chacun d'entre vous sait d'un certain point de vue ce que la Société Anthroposophique est devenue jusqu'à pré-

sent, et qu'il peut se représenter beaucoup de choses par lui-même d'après ce qui a été exposé ici au cours des dernières semaines y compris par moi-même ; chacun pourra donc compléter pour lui-même cette description.

Mais un des faits les plus importants dans la vie de cette société, c'est que les personnalités dirigeantes ou en tout cas un assez grand nombre de ces personnalités ont eu à assumer pour elle du fait de ce qu'elle est devenue des tâches bien déterminées qui étaient des tâches anthroposophiques. Ces tâches attendent d'être remplies depuis 1919. Elles ne l'avaient pas été, justement, et c'est pourquoi il fallait parler au Comité Directeur central de Stuttgart comme je l'ai fait le 10 décembre dernier, lorsque les faits se furent montrés, je dirais : dans toute leur netteté.

L'une des dernières fondations qui soit née du mouvement anthroposophique est, on le sait, le mouvement de rénovation religieuse, lequel a en particulier beaucoup contribué à la crise de la Société Anthroposophique ces derniers temps. C'est là un aspect des faits qui sont apparus dans la vie de la Société Anthroposophique.

L'autre aspect, c'est que des jeunes sont arrivés, des jeunes animés d'un enthousiasme ardent pour l'anthroposophie, pour tout ce que l'Anthroposophie porte en elle, et notamment aussi de jeunes universitaires, avec des attentes et des représentations bien déterminées de ce que l'on peut trouver dans la Société Anthroposophique ; avec des sentiments bien déterminés que l'on pourrait caractériser à peu près en ces termes : la jeunesse est venue à la Société Anthroposophique avec de puissantes impulsions

du cœur, et elle a été particulièrement sensible à tout ce que les rangs des anthroposophes lui ont opposé ; elle en a gardé un sentiment certes peu rationnel mais extrêmement vif. Sur quoi reposait-il donc ?

C'est que, mes chers amis, la jeunesse d'aujourd'hui fait des expériences intérieures qui dans un certain sens, apparaissent pour la première fois dans l'évolution de l'humanité. Il ne suffit pas de parler abstraitement et superficiellement de la contradiction qui oppose l'ancienne et la nouvelle génération. Cette contradiction a toujours existé d'une certaine façon, et tout particulièrement durant leur jeunesse, chez ceux qui voulaient former leur forte individualité pour la vie durant leur jeunesse dans les différents établissements d'enseignement. Rappelez-vous des exemples typiques : lisez dans « Poésie et Vérité » de *Goethe*[60] comment il vivait à Leipzig, passant chez les vendeuses de bretzels au lieu de fréquenter les cours parce que ceux-ci lui étaient d'un mortel ennui et discutant avec ses camarades d'études pendant que le Professeur Ludwig et ses collègues dispensaient doctement leurs enseignements dans les amphithéâtres. Mais malgré cette contradiction qui a toujours existé, ces membres de la jeunesse — quelque peu extrêmistes aimerais-je dire — se sont toujours adaptés à l'héritage de l'ancienne génération. Même les génies se sont adaptés. Assurément, *Goethe* est resté jusqu'à sa mort un immense génie, mais pour ce qui est de s'établir dans la vie, il n'est pas seulement devenu le grand Goethe, mais aussi le Conseiller privé au double menton. C'est aussi une vérité.

Ce sont des choses qu'il faut considérer en toute impartialité. Jusqu'au dernier tiers du 19e siècle,

cette contradiction dont on parle encore superficiellement aujourd'hui existait déjà entre les deux générations, mais elle cédait toujours à l'esprit philistin ; à la source de cet héritage des Anciens, la jeunesse développait une mentalité de plus en plus philistine et finissait toujours par s'adapter à cet héritage. Mais cela n'est plus possible aujourd'hui.

Si l'on voulait employer la terminologie de la sagesse orientale, il faudrait dire que cela n'est plus possible depuis la fin du Kali-Youga, car le principe d'autorité n'imprègne plus la vie sociale de la même façon que cela a été le cas dans le passé. — L'entrée de l'humanité dans l'ère de l'âme de conscience s'impose de plus en plus comme une réalité, et vit chez les êtres jeunes d'une manière certes mal définie mais extrêmement forte instinctivement : elle vit chez les êtres qui sont nés dans les années quatre-vingt-dix, ou peut-être aussi au début du 20e siècle, ou encore plus tard, et qui ont une vie intérieure qui devrait vraiment être considérée par les Anciens avec beaucoup d'amour pour pouvoir être comprise. Et cela ne peut pas aller de soi, car notre culture et notre civilisation ont pris de telles formes, en particulier dans nos établissements d'enseignement, que les possibilités de conciliation qui ont toujours existé entre jeunes et vieux n'existent justement plus maintenant. Les jeunes d'aujourd'hui le sentent ; c'est leur destin intérieur ; c'est un fait qui définit quelque chose comme la signature de toute leur existence, et qui alimente une certaine forme d'exigence à l'égard de la vie. C'est ce qui fait que les êtres qui sont jeunes sont aujourd'hui des chercheurs, et d'une manière tout autre que l'ont été leurs aînés.

Il en est ainsi dans tous les domaines de la vie, notamment tous ceux de la vie culturelle et intellectuelle. Cela fait déjà longtemps que l'ancienne culture réagit bizarrement aux manifestations de la jeunesse. Je n'ai personnellement jamais omis d'en donner ici des exemples caractéristiques. Je vous rappelle la conférence que j'ai faite sur *Gregor Mendel*[61]. Il est apparu au 20e siècle parmi les savants, très sporadiquement mais avec une certaine véhémence, l'idée que Gregor Mendel de Moravie, ce maître d'école solitaire devenu professeur de lycée puis père abbé, était un homme de génie ayant prodigieusement contribué à établir les lois de l'hérédité. Soit. Mais si nous examinons les rapports qu'entretenait ce Gregor Mendel avec les établissements d'enseignement dont il faisait partie, nous ne devons pas oublier que son examen d'admission au professorat lorsqu'il eut l'âge requis fut un échec retentissant. On lui accorda un certain temps au terme duquel il put à nouveau se présenter à cet examen. Il échoua à nouveau. Dans les années cinquante, on avait conservé plus de tolérance qu'on ne le fit plus tard : bien qu'il ait échoué deux fois au professorat, il fut recruté comme professeur de lycée. Et il devint alors l'homme qui accomplit ce qu'on considère comme l'une des plus grandes tâches de la science actuelle.

Ou bien prenez quelque chose de tout à fait intéressant : Röntgen[62]. Personne ne doutera aujourd'hui que Röntgen fasse partie des plus grands esprits de notre époque. Un beau jour, on l'a renvoyé du lycée ; il ne s'en sortait absolument pas. Ce n'est qu'au prix de difficultés énormes qu'il parvint à enseigner à l'université, parce que c'est vrai :

ça n'allait pas dans les établissements, parce que, comme nous l'avons vu, il avait déjà été renvoyé de son lycée, et qu'il fut placé à grand peine ultérieurement dans une université où les choses se passèrent ensuite comme il faut. Et là, il lui fut une fois de plus impossible d'obtenir un cours dans la discipline où il devait le faire. Cela ne l'empêcha pas de devenir le champion d'un des actes qui font le plus date dans le domaine des sciences pratiques et théoriques. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. Partout jaillissent les étincelles de cette tension irréductible entre l'héritage des générations précédentes et ce qui vit simplement dans la jeunesse d'une manière indéfinissable.

On peut dire de cette jeunesse, d'une manière un peu extrême, qu'il lui est à coup sûr hautement indifférent de savoir combien de sépultures on est encore en train d'ouvrir en Egypte. Cela ne lui importe pas tant. Mais il lui importe, à cette jeunesse, de trouver où puiser des impulsions d'humanité beaucoup plus originelles que celles des chercheurs de tombes. La jeunesse a le sentiment que nous sommes à un moment de l'évolution humaine où il faut puiser à des sources beaucoup plus élémentaires et originelles pour cultiver l'être de l'homme.

On peut tout à fait dire que, au cours des deux premières décennies du 20e siècle, la jeunesse a beaucoup cherché mue par cette exigence. Elle a alors découvert l'anthroposophie, et elle a senti que là, on parvenait jusqu'à cette donnée élémentaire, on touchait aux sources les plus profondes de notre humanité. Puis cette jeunesse vint à la Société Anthroposophique. Et l'un des représentants de

cette jeunesse a dit lundi ou mardi à Stuttgart :[63] Alors, elle fut choquée : car lorsqu'elle arriva, elle fut vraiment effrayée de voir ce qu'est la Société Anthroposophique vis-à-vis de l'anthroposophie. — Et oui, n'est-ce pas, c'est l'un des faits les plus importants ; on ne peut pas le supprimer par décret. Songez seulement à tout ce que cette jeunesse, la jeunesse universitaire précisément, a dû finalement vivre.

Ces jeunes gens entraient donc, disons : dans une des branches du savoir les plus libres culturellement ; l'histoire de la littérature, par exemple ; ils voulaient suivre cette formation puis faire leur doctorat. Comment cela se passait-il donc dans le dernier tiers du 19e siècle ? Comment entreprenaient-ils pour la plupart un mémoire ou une thèse de doctorat ? Il faut naturellement résumer les faits et accuser radicalement le trait : le professeur s'était donné pour tâche d'écrire un livre sur les écoles romantiques. Il pouvait faire son choix parmi ses étudiants : à l'un il donnait un travail sur Novalis, l'autre en recevait un sur Friedrich Schlegel, le suivant sur Auguste Wilhelm Schlegel, le troisième sur E.T.A. Hoffmann — quand cela se passait bien. Quand cela ne se passait pas bien, le candidat concerné recevait une thèse sur les signes de ponctuation ou sur les parenthèses dans la structure de la phrase chez E.T.A. Hoffmann. Le professeur devait ensuite étudier tout cela, et il en tirait la matière de son livre sur l'école romantique. Tout était traité d'une manière mécanique, aimerais-je dire. L'étudiant était devenu un rouage dans une mécanique intellectuelle. Mais ce qui vivait sous une forme tout à fait élémentaire dans cette jeune âme après la fin du

Kali-Youga — si je puis me servir une nouvelle fois de cette expression — se soulevait contre cet état de choses. Bien sûr, il y aurait encore des quantités d'autres phénomènes à signaler.

Ainsi donc, ces deux choses se trouvaient placées l'une à côté de l'autre : la Société Anthroposophique telle qu'elle était devenue à travers deux décennies — comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas besoin de la décrire, chacun peut s'en faire une description de son point de vue — et de l'autre côté, la jeunesse universitaire. Mais au fond, vis-à-vis de la Société Anthroposophique, cette jeunesse universitaire n'était à la vérité que le représentant le plus acerbe, le plus extrême de ce qui existait déjà par ailleurs. Cela est ressorti très fortement lors de la réunion de Stuttgart.

On avait d'un côté les personnalités dirigeantes de la vieille société impliquées partout, aimerais-je dire, dans ce qui s'était développé dans des formes arrêtées. L'un était professeur à l'école Waldorf, l'autre était chef de bureau à « Der Kommende Tag ». Les gens avaient énormément à faire — il faut en être tout à fait conscient. J'aimerais dire que tout ce que la Société Anthroposophique comptait de personnalités disponibles s'était investi dans ces fondations. Or, que ce soit à tort ou à raison, cela amenait aussi dans la Société un certain état d'esprit disons : bureaucratique, schématique. Il y avait parmi ces fondations « l'Union pour la Tripartition de l'Organisme Social »[8]. Elle a eu un premier responsable dès le moment de sa fondation en 1919, mais après avoir travaillé quelque temps avec cette union, j'ai été obligé de dire : cela ne peut plus continuer ainsi, je ne peux plus participer à cela. — Et comme je le

disais à Stuttgart ces jours-ci, j'ai dû donner quelques coups de poing et dire simplement un jour : cela ne va pas, je ne participe plus à ce genre de choses.

Alors vint un autre chef, un homme remarquable[64]. Je fus absent de Stuttgart durant plusieurs semaines puis je m'y rendis à nouveau. Je devais donc m'informer de ce qui s'était passé. On voulait prendre des dispositions sur des questions nouvelles. Une session de travail fut organisée et je fus informé de ce qui s'était passé. On me déclara : « Voilà, nous sommes prêts à établir un fichier. Nous avons ici de petites fiches sur lesquelles nous notons les petites coupures de journaux ; le contenu de l'article vient à peu près en bas à droite et on les range verticalement dans des présentoirs. Ensuite, il y a de grandes fiches faites d'un papier un peu plus épais : c'est là que figurent les articles de plus grande dimension. Il y a encore des fiches d'un autre format, où vont les lettres que nous avons reçues. » — Et cela a continué comme cela pendant des heures, à décrire l'aménagement du fichier, et à décrire comment on travaillait depuis des semaines à l'aménagement de ce fichier, avec un immense esprit de dévouement et de sacrifice, et tout ce qu'il comportait, et comment tout y était fait dans un ordre parfait. Je commençais à voir se dessiner en esprit l'image de cette classothèque et de ses fiches dans tous les formats possibles, recensant de la manière la plus merveilleuse qui soit tout ce qui s'était passé dans la Société Anthroposophique, tout ce qui s'était passé du fait de ses adversaires. Le tout merveilleusement enregistré ! L'accumulation de ces fiches superposées devait atteindre des hauteurs colossales. Et les hommes qui

étaient assis dans cette salle n'étaient plus que des fantômes, ils n'existaient plus du tout ; il n'y avait plus que la classothèque. Tout était enregistré.

Je pris la parole : Mais, mes chers amis, avez-vous aussi des têtes pour ce fichier ? Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tout ce fichier, c'est seulement ce que vous avez dans la tête. — N'est-ce pas, je ne veux pas les blâmer ; je veux seulement relater le fait, car ceux qui avaient fait le travail suffoquaient sous la tâche. Mais de l'autre côté, représentez-vous seulement ce qui s'est passé lorsque cette jeunesse au cœur enthousiaste est arrivée avec les idéaux les plus vastes pour l'avenir et qu'on leur a parlé d'un fichier ! Je ne dis pas du tout que ce fichier est inutile. Je ne dis pas non plus qu'il était mal fait. Je dis qu'il était remarquable et fondamentalement nécessaire. Mais pas de cette façon là. Il y fallait des cœurs disponibles pour les cœurs.

Toutes sortes d'impossibilités ont découlé de cette situation. Ces impossibilités, et beaucoup d'autres choses, sont finalement arrivées à un point tel que l'on a bien été obligé de penser que la Société Anthroposophique avait besoin d'une réorganisation. Car ce dont elle a besoin, c'est que des individualités humaines trouvent en elle la possibilité d'œuvrer selon leur être tout à fait particulier tout en se manifestant complètement dans la vie, et aussi de trouver une atmosphère dans laquelle ils puissent respirer tout en continuant à se former. C'était donc des problèmes tout à fait fondamentaux qui se posaient là à la Société Anthroposophique. Il était nécessaire de procéder à une révision de toutes ses conditions d'existence. Et ces conditions qu'elle connaît à un si haut point, elles viennent tout sim-

plement du fait que la jeunesse y est entrée avec une vie intérieure débordante. Mais les contradictions sont devenues de plus en plus fortes.

Cependant, il y avait aussi parmi les anciens, des gens qui ne s'étaient jamais préoccupés du fichier — quand je dis fichier, il s'agit de représenter l'ensemble du système — qui pouvaient donc être très âgés mais qui ne voulaient pas se soucier de ce qui était déjà devenu une nécessité. C'étaient des membres qui avaient peut-être adhéré dès 1902 ou 1903, mais qui, même s'ils se différenciaient peut-être beaucoup par ailleurs de la jeunesse, n'avaient pas non plus particulièrement trempé dans ce qui constitue, je dirais : l'historiographie de la Société Anthroposophique.

C'était vraiment une situation extrêmement difficile, ce qui vous apparaissait là au début dans l'âme, au cours des entretiens préparatoires. On pouvait vraiment en concevoir les plus grands soucis. Mais nous n'avons pas besoin de parler tout de suite de ces entretiens. La réunion des délégués, à laquelle on était convoqué — cette convocation était le résultat des entretiens — a donc eu lieu à Stuttgart dimanche dernier. Il fallait d'abord que le comité de direction provisoire, que toutes sortes de considérations avaient fait naître de l'ancien Comité directeur central, que le comité des neuf donc[65], parle de lui-même du passé, du présent et de l'avenir de la Société Anthroposophique puis que l'ensemble de la Société en Allemagne et en Autriche prenne la parole par l'intermédiaire de ses délégués. Les choses suivirent leur cours de cette façon. Comme je ne voudrais vous donner qu'une brève esquisse de ce qui a en fin de compte conduit à leur aboutisse-

ment actuel, je ne vais pas parler de ce qui fut une véritable « avalanche » de points d'ordre. A peine en avions-nous un et commencions-nous à parler de nouveau de notre sujet, que deux ou trois nouveaux points d'ordre tombaient sur le bureau du président. Ils ne cessaient de pleuvoir et on n'en finissait pas de discuter de ces points d'ordre. Mais je ne veux pas parler de ces questions ; je veux que vous voyiez qu'il s'est vraiment dit des choses exceptionnelles, émouvantes, des choses profondément anthroposophiques. *Albert Steffen*[66] a prononcé des paroles merveilleuses, énergiques et pertinentes. *Werbeck*[67] a décrit de façon géniale les catégories d'adversaires et leurs rapports avec le mouvement anthroposophique et l'ensemble de la civilisation. Le Dr. *Büchenbacher*[68] a décrit de façon très vivante ce qu'ont été les sentiments d'une personne entrée dans la Société en 1917, 1918, 1919, 1920 ou 1923 selon ce qu'elle y a vu à ce moment là. Tout n'était pas brillant, et par politesse il semble préférable de passer sous silence maints aspects. Mais il s'est passé quelque chose d'exceptionnel, de grandiose à côté de, disons : autre chose. Et malgré tout cela, le dimanche, le lundi, et le mardi se sont passés ; et le mardi soir, les choses en étaient à un point tel que l'on pouvait dire : Si cela continue ainsi demain — et demain était le dernier jour, les délégués vont de nouveau se séparer comme ils se sont rassemblés. Car en fait, rien — sauf beaucoup d'anthroposophie naturellement, car on avait dit des choses excellentes — rien n'avait pu se faire jour de ce qui vivait dans la salle chez les gens, chez les nombreuses personnes qui étaient là. C'étaient tous des êtres humains pourtant, mais — ce n'est pas que les discours n'aient rien traité de

réel ; ils ont tous traité de choses réelles — mais il n'y avait pas de réalité dans les pourparlers. Ce qui vivait là n'était pas de la réalité ; c'était de l'abstraction. C'était donc un exemple canonique d'existence abstraite. Et ce fut un réel chaos le mardi soir. On n'arrêtait pas de parler, sans s'écouter.

Je ne pouvais donc pas faire autrement que de me décider, à la suite de la conférence que j'avais à prononcer le mardi, à tirer une sorte de proposition de ce qui se passait dans la salle — et dans un certain sens, il y avait là toute la Société Anthroposophique allemande et autrichienne — mais il fallait que l'on fasse sortir de la réalité qui existait là quelque chose qui rassemblât les forces. Je devais parler le mardi de la vie d'une communauté, car après tout ce qui avait été dit, cela apparaissait comme une nécessité. J'ai fait alors une proposition ; j'ai dit : On voit que nous menons ici un dialogue de sourds et que ce qui se dit ne contribue aucunement à faire apparaître la réalité au grand jour. Si l'on fait abstraction de tout le reste, on a ici deux types de sensibilité, de façon de voir ou d'opinion. Le premier est celui de la vieille société avec le comité qui s'est constitué ; le second se compose de gens qui au fond, n'éprouvent absolument aucun intérêt pour la description des rapports que doivent entretenir ce comité et la Société Anthroposophique. Je vais exprimer la chose plus précisément : uniquement des gens qui n'ont pas ressenti le moindre intérêt pour ce que le Comité avait à dire, mais qui ont été d'excellents anthroposophes. On ne peut rien imaginer de plus beau que ce qui est sorti de la jeunesse lors de ces pourparlers de Stuttgart : cette chose merveilleusement, énergiquement belle. L'âme de la jeunesse s'est prodigieu-

sement exprimée en se manifestant avec son élan impétueux pour arriver à pénétrer dans la vie anthroposophique mais aussi sans aucun intérêt pour ce qui se manifestait, se faisait entendre dans la Société Anthroposophique en tant que société.

Il faut croire en un tel phénomène. Il faut apprendre à le voir. Il ne faut pas être aveugle. Il ne faut pas se boucher les yeux devant ce qui est réel. Et ainsi, je n'ai rien pu dire d'autre que ceci : Puisque ce sont ces deux types d'homme qui sont rassemblés ici, tout discours sur la compréhension mutuelle d'une façon abstraite est dénué de sens. L'ancienne société ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est ; les autres ne peuvent pas non plus être autre chose que ce qu'ils sont. C'est pourquoi, la meilleure façon de continuer à exister pour la Société Anthroposophique sera que chacun suive son chemin : d'un côté la vieille aristocratie — non, donc les membres de l'ancienne société anthroposophique avec son histoire sur les épaules ; de l'autre les gens impétueux de la jeune ou de la vieille génération. Or, il existe un vieux projet de constitution de la Société Anthroposophique[69]. On peut recommander son contenu aux deux partis. Chacun peut exécuter à la lettre ce qu'il y a dedans mais chacun en tirera quelque chose de tout à fait différent. Il en va justement ainsi dans la vie. Dans la théorie, il en va autrement, mais c'est ainsi que les choses se passent dans la vie.

J'ai donc proposé que la vieille société anthroposophique subsiste avec son comité des neuf. J'ai caractérisé cela de telle sorte que j'ai dit : On y retrouve les personnalités importantes de Stuttgart, qui dirigent excellemment leurs différentes initiatives, abattent énormément de travail, ont même

montré en fait leur caractéristique essentielle au cours des pourparlers de dimanche, lundi, mardi, mercredi, à savoir que c'étaient des gens fatigués de leurs efforts passés. J'ai dit : Quand je viens à Stuttgart et qu'il y a quelque chose à faire — il en était ainsi, ai-je dit, ces dernières années — je n'ai qu'à appuyer sur un bouton. Ces personnalités dirigeantes de Stuttgart ont beaucoup de finesse ; ils comprennent tout tout de suite, on n'a pas besoin de faire beaucoup de discours. S'il fallait dire des quantités de choses sur tout, on ne pourrait en trouver le temps ; mais ils comprennent tout tout de suite. Tout leur est absolument clair : il suffit de faire une annonce. Seulement, la plupart du temps, ils ne l'exécutent pas. Et puis il y a les autres, c'est l'autre parti : profondément animé d'un sentiment anthroposophique, tout à fait présent dans l'anthroposophie. Je peux aussi m'adresser aux personnalités dirigeantes de ce parti : au début, ils ne comprennent rien de ce que je dis, mais ils exécutent tout tout de suite. Cela fait une grosse différence, une différence énorme : les uns comprennent terriblement facilement mais ils ne font rien ; les autres ne comprennent rien tout d'abord, ils promettent seulement de tout comprendre, ils disposent de force intérieure, de sentiment, de sensibilité, mais ils font tout tout de suite. Tout est fait mais ce n'est pas compris.

Oui. Pour que cette société reste une unité, il faut constituer deux branches de nature spécifique ; ainsi aucun des deux partis n'aura le droit de troubler l'autre. Vous avez le parti — comment devrai-je l'appeler ? Il nous faut des expressions. Vous savez : il ne s'agit pas d'autre chose que d'une terminologie — le parti de la rigueur, de la tradition, des mem-

bres bien répertoriés du fichier sur leurs chaises curules — cela n'a pas besoin d'être un fichier physique. — Là on est quelqu'un : président, vice-président, etc... et on administre la Société. On siège et on travaille dans un esprit de système. Il y a là bas un monsieur qui me regarde et qui a su m'expliquer ces derniers jours, avant de partir, où conduit parfois un tel systématisme. Par exemple, on envoyait un avoir de 21 marks, je crois ; il fallait faire un recommandé pour 150 marks ! C'est tout à fait régulier ; quand on envoie une lettre à l'étranger, cela coûte 150 marks maintenant. Si donc on veut écrire à quelqu'un : nous avons enregistré tes 21 marks à la rubrique prévue dans notre journal de caisse, on dépense 150 marks pour faire la chose comme il faut. C'est comme cela que ça se passe aujourd'hui quand les choses sont organisées de A à Z. C'est donc le parti de la rigueur, l'ancienne Société Anthroposophique. On peut y être un bon membre. Et puis il y a un libre rassemblement de gens, des gens qui ne misent pas du tout là-dessus, qui veulent avoir un rassemblement informel exclusivement fondé sur l'élément humain. Il faut que ces deux courants existent maintenant.

Au début, je n'ai fait qu'esquisser, donc suggérer la chose. Il y eu aussitôt un discours dans la soirée pour dire que ce serait la pire des choses si cela devait arriver car la Société serait divisée en deux, etc... Mais c'était justement la réalité de la situation ! Si l'on voulait faire quelque chose en fonction de ce qui existait et non en fonction de ce que les gens pensaient — car ce que l'homme pense n'est généralement jamais aussi important que ce qui est — il fallait justement procéder de cette façon. C'était

l'expression de la réalité, de ce qui existait. Comme je l'ai dit, il y a eu tout de suite un discours sur les conséquences terribles que cela entraînerait si cela devenait nécessaire, et ainsi de suite.

Le chaos s'était également installé extérieurement dans l'espace physique ; il y avait des groupes partout, on ne pouvait plus circuler, on vous retenait partout, il fallait aller partout expliquer ce qu'on avait voulu dire par telle ou telle formule. Au moment de quitter les lieux de la réunion le mardi, à onze heures passé, le chaos intérieur était aussi un chaos extérieur. Je rentrai à mon domicile ; on était vraiment un peu las. A minuit, on vint me chercher. Je n'étais pas encore tout à fait prêt à m'endormir, pas encore tout à fait, mais on venait me chercher : il y avait une réunion en bas, dans la Landhausstrasse. Sur le chemin du deuxième au premier étage, je fus encore retenu dans l'escalier par un débat intermédiaire, puis j'arrivai à cette réunion vers une heure moins le quart du matin. Mais là il s'avéra tout de suite qu'on avait compris, très bien compris mon propos. On pouvait vraiment en parler et y réfléchir en détail ; il était devenu clair que le procédé que j'avais décrit avait des chances d'aboutir.

Des doutes avaient été émis — il est naturel que de tels doutes soient émis — par exemple, on avait dit : il y a des personnalités qui sympathisent avec la jeunesse qui voudraient bien tout ce que veut la jeunesse par exemple, mais d'un autre côté, ils sont intégrés historiquement dans l'ancienne société. Ils ont même leur poste dans cette société ancienne et organisée, ils veulent continuer à y travailler.

Je répondis que c'était très facile à résoudre : Pour cela, il suffisait de savoir s'ils voulaient participer

aux deux branches et de veiller à ce qu'ils ne payent qu'une fois leur cotisation. Ce n'était qu'un problème d'application technique. Il ne saurait être question qu'on soit exclu d'une branche parce qu'on est présent dans une autre. Tout ce qui est nécessaire, c'est la possibilité de faire apparaître, de manifester la réalité des situations. J'expliquai que cette possibilité de prendre en compte les deux directions existait tout à fait dans ces institutions. Je peux très bien imaginer par exemple qu'un professeur Waldorf incline au rassemblement informel, dans ce cas, il est de ce côté-ci, tandis que l'autre professeur Waldorf penche pour le groupe des gens rigoureux et adhère alors de l'autre côté. A l'école Waldorf, ils agissent bien entendu ensemble, dans un esprit d'harmonie.

Hier, on a encore eu des doutes sur ce qui devait se passer dans l'une ou l'autre branche. Je demandai pourquoi les partisans de la rigueur et ceux de l'indépendance ne pourraient pas non plus se côtoyer dans les réunions de branche ? Mais il faut laisser aux réalités intérieures qui existent partout la possibilité de se manifester complètement. Quand une chose est pensée à partir de la réalité, elle se prête partout à son exécution et permet de cette façon la formation de l'unité recherchée. La matinée ne s'est même prolongée que jusqu'à deux heures un quart ; pour l'essentiel, les jeunes avaient compris — mais il y avait aussi des jeunes à cheveux blancs qui avaient déjà un bon nombre de décennies derrière eux — ces jeunes avaient compris dans la nuit de mardi à mercredi : l'affaire était entendue.

Dès lors, le mercredi fut consacré à débattre de ces perspectives et dans la soirée — je vais résumer

tout cela maintenant car je veux encore apporter quelques compléments au compte-rendu que je suis en train de faire —, on parvint à définir une façon de réaliser cette idée. Vous avez donc l'ancienne société anthroposophique avec le comité des neuf que je vous ai déjà présenté il y a peu de temps, et vous avez l'autre, la société anthroposophique libre, indépendante, qui aspire essentiellement à porter Anthroposophie devant le monde, qui s'efforce d'approfondir la vie intérieure de l'homme. Je vous rapporterai demain et après-demain l'essentiel des deux conférences que j'ai faites à Stuttgart ; elles sont intimement liées à la vie interne de l'Anthroposophie, car la première a traité des conditions de formation d'une communauté et la seconde des raisons des multiples conflits inhérents aux sociétés fondées pour la fraternité.

Pour ce rassemblement libre, il s'est d'abord formé un comité — ici le nom signifie bien sûr la liberté, n'est-ce pas ? — composé de M. *Lehrs*, Mlle *Röschl*, M. *Maikowski*, du Dr. *Büchenbacher*, M. *Rath*, M. *von Grone*, du recteur *Bartsch* de Breslau et de M. *Schröder*[70]. Comme vous le voyez, tous ne sont pas tout jeunes, ce sont des gens tout à fait respectables avec des barbes de patriarche. L'extrémisme de la jeunesse n'est donc pas le seul élément représenté, mais celui-ci pourra s'y exprimer totalement.

Voilà donc de quoi il serait question ! Il s'agit seulement que cette idée soit pratiquée de façon juste. Ce rassemblement libre s'est ensuite donné notamment pour tâche de former des communautés plus étroites, de travailler d'une certaine manière exotériquement en grand pour le travail de l'anthroposo-

phie, et ésotériquement en petit, pour des communautés qui soient moins soudées par une organisation schématique que par une sorte de karma interne. Comme je l'ai dit, cela faisait donc nos deux groupes. J'en reparlerai demain et après-demain. Ceci est donc devenu une nécessité ! On ne peut pas conserver ce qui est vivant dans l'ancienne forme ou l'ancienne structure stéréotypée. Avec les institutions, il faut tout à fait obéir à un principe vivant.

Vous savez qu'en partant d'ici pour Stuttgart, j'ai dit : A proprement parler, le problème de la Société Anthroposophique est un problème de tailleur. L'anthroposophie a grandi et son costume, la Société Anthroposophique — car celle-ci est devenue peu à peu un costume — est devenu trop petit : la veste n'atteint même pas les coudes, et les jambes ne descendent pas aux genoux. Je ne vais pas développer davantage ; la situation transpirait le grotesque et ceux qui ont adhéré ces derniers temps de tout leur cœur ne s'y sont pas trompés.

Ce qu'il va falloir voir maintenant, c'est si cette tentative de tailler un nouvel habit un peu mieux adapté, et non d'étirer l'ancien car alors il se déchirerait, si cette tentative peut précisément aboutir. Intérieurement, elle a tout à fait les moyens de réussir. Il va falloir voir si les gens trouvent les forces pour travailler désormais de cette manière. Il en est ici comme dans la vie, où tout est possible, mais autrement qu'en théorie ; il s'agit vraiment de créer quelque chose de viable. Vous voyez ici M. von Grone. Il est aussi bien membre de l'un des comités, celui des gens de la rigueur, que de celui des gens indépendants, le comité libre ; il est présent dans les deux comités. Et c'est ainsi que les choses iront le

mieux si on laisse chacun être à sa manière, qu'il s'agisse d'un patriarche ou d'un jeune être plein d'enthousiasme juvénile ; et si quelqu'un veut être les deux à la fois, pourquoi ne pourrait-il pas être lui aussi une créature à deux têtes ? Il est donc absolument nécessaire que les forces se déploient vraiment de façon libre. Bien sûr, il y a beaucoup de choses qui ne vont pas. Par exemple, on m'a raconté que dans l'une des branches, le président a eu un jour la surprise d'entendre quelqu'un demander la parole et tandis que cette personne tenait un discours enflammé, une autre personne n'arrêtait pas de lui couper la parole. Le président est intervenu : Voyons, mes chers amis, cela ne va pas ! — Et pourquoi cela n'irait-il pas ? lui a-t-on répondu. Nous voulons vivre d'après la philosophie de la liberté, on ne peut pas laisser restreindre sa liberté à ne laisser parler qu'une seule personne à la fois ! Pourquoi est-ce que plusieurs personnes ne parleraient pas en même temps ? — Et bien, n'est-ce pas, il y a beaucoup de choses qui ne vont pas, mais il y a aussi beaucoup de choses qu'on ne réclame pas toujours non plus.

Je suis pour ma part absolument convaincu que cela ira à nouveau pendant un certain temps. Pas toujours, on ne peut rien fonder pour l'éternité. Nous serons placés dans quelque temps devant la nécessité de donner encore de nouveaux habits à ce qu'est l'organisme anthroposophique. Mais c'est aussi notre destin d'êtres humains : on ne peut pas non plus porter toujours les mêmes habits. Et toute organisation est finalement un habit pour ce qui vit. Pourquoi voudrait-on uniquement travailler pour l'éternité dans un même et unique organisme social !

Ce qui veut vivre doit nécessairement se transformer, et à vrai dire, seul ce qui se transforme est vivant. C'est pourquoi, pour une chose qui doit être au plus haut point vivante, pour le mouvement anthroposophique, nous devons disposer d'une organisation qui soit également vivante. Naturellement, nous ne pouvons nous occuper tous les jours d'une réorganisation, mais cela redeviendra toujours nécessaire au bout de quelques années ! Sinon, les chaises sur lesquelles viennent s'asseoir les personnalités dirigeantes se transformeront justement pour cette raison en chaises curules. Quand on se fait une spécialité de se reposer dans les chaises curules, cela démange les autres, qui ne sont pas assis dessus. Il nous faut donc déjà trouver le moyen pour que cela démange aussi ceux qui sont assis sur ces chaises curules ! Nous devons donc commencer à secouer un peu les chaises. Mais si on prend les dispositions qui conviennent, tout cela peut se passer de la meilleure façon du monde.

Mes chers amis, je voulais vous faire un compte-rendu. Cela ne m'a pas du tout amusé mais en parlant d'une façon un tant soit peu humoristique, on parvient tout de même souvent à décrire la réalité.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 3 mars 1923

Je me suis efforcé hier de vous donner une sorte de compte-rendu de ce qui s'est passé à Stuttgart, et je vous ai dit que je désirais vous indiquer pour l'essentiel le contenu des conférences que j'ai eu à y faire. J'indiquerai donc d'abord ce contenu, aujourd'hui, et j'essayerai demain de dire encore certaines choses en rapport avec ce qui a été exposé hier.

La première conférence, celle du mardi, a découlé d'un besoin tout à fait déterminé, clairement apparu au cours du débat du dimanche, du lundi et du mardi tel qu'il vous a été décrit, disons au moins dans son atmosphère ; donc d'un besoin qui était né de ces discussions, celui de considérer dans son essence la formation d'une communauté. Cette formation de communautés humaines à partir de l'anthroposophie est une chose qui a joué ces derniers temps un grand rôle à l'intérieur de notre Société Anthroposophique. Notamment dans la jeunesse mais aussi chez d'autres, des gens plus âgés, qui sont entrés dans la Société Anthroposophique avec l'aspiration déclarée de rencontrer dans cette société d'autres personnes avec qui ils puissent en quelque sorte trouver ce que la vie ne peut pas donner à l'individu dans l'ordre social actuel. Il s'agit là d'une aspiration tout à fait compréhensible qui est le fait de beaucoup de gens à notre époque.

On voit en effet que du fait de l'avènement de

l'époque du développement de l'âme de conscience, les anciens liens sociaux ont perdu leur substance et leur force strictement humaines. C'est qu'en grandissant, l'être humain est toujours entré dans une certaine communauté. Il ne devenait pas un ermite pour la vie, mais entrait au contraire en grandissant dans une communauté déterminée. Il prenait sa place dans la communauté de sa famille, de sa profession, de sa catégorie sociale, dans la dernière période dans ce qu'on appelle la communauté de classe, et ainsi de suite. Ces communautés ont toujours porté pour lui quelque chose qu'il ne peut pas porter en tant qu'individu. La communauté de classe a ainsi créé récemment dans la vie sociale l'un des liens les plus puissants des êtres humains entre eux.

Les communautés de classe se sont dégagées des anciennes formations sociales, des communautés de condition, des communautés nationales et même des communautés ethniques. Et on en est venu au point qu'il a existé dans la dernière période une certaine solidarité au sein de ce qu'on appelle les états supérieurs de la société — ceux de la noblesse — dans la bourgeoisie, puis dans le prolétariat. C'est ainsi que se sont formées des communautés de classe dépassant en extension les nationalités, les particularités ethniques et ainsi de suite. Et beaucoup de choses qui existent actuellement dans la vie sociale au niveau tout à fait international se rapportent à ces communautés de classe.

Or ce qui s'est manifesté des âmes des hommes avec une certaine véhémence, avec une force intérieure dans les derniers temps, c'est l'époque de l'âme de conscience ; elle s'est déjà annoncée de

plus en plus depuis le début du XVe siècle. Les hommes le sentent bien : même au sein des communautés de classe, ils ne peuvent plus accéder à ce qui doit les porter au-delà de leur individualité propre. D'un côté, l'être humain se perçoit fortement aujourd'hui comme une individualité et il voudrait repousser ce qui porte atteinte en quelque façon à son sentir, son ressentir individuel, à son penser individuel. Il voudrait être une personnalité. Et cela provient effectivement de certains fondements élémentaires. Depuis l'achèvement du Kali-Youga — s'il m'est permis de me servir une nouvelle fois de l'expression dont je me suis servi hier — donc depuis le début de notre siècle, il réside dans les âmes des hommes, même si cela est encore bien confus, quelque chose qui s'exprime en ces termes : Je voudrais être une personnalité achevée en moi-même. — Beaucoup certes ne savent pas se le formuler. Cela se manifeste alors par toutes sortes d'insatisfactions, par toutes sortes de faiblesses de la vie psychique, mais c'est bien de cela qu'il s'agit : vouloir être une personnalité, une personnalité achevée.

Mais dans la vie terrestre, l'être humain ne peut pas s'en sortir sans les autres. Les liens historiques, ni non plus par exemple la communauté de classe prolétarienne, ne permettent ce qui à la fois tient compte du désir de personnalité et de l'autre côté lie tout de même l'être humain à l'être humain. Aujourd'hui, l'homme voudrait se lier par ce qui est purement humain à ce qui chez l'autre est purement humain ; il voudrait effectivement avoir des liens sociaux d'une certaine façon, mais à condition qu'ils

aient un caractère individuel du même type que des amitiés personnelles par exemple.

Infiniment de choses qui se passent dans la vie entre les hommes sont une poussée vers de telles communautés humaines. Cette poussée est apparue avec une particulière vigueur lorsque quelques personnalités assez jeunes[47] sont venues à moi il y a quelque temps avec le dessein de provoquer une sorte de renouvellement du christianisme, renouvellement qu'ils ne croyaient possible qu'en vivifiant l'impulsion christique à la manière dont cela est possible à partir de l'anthroposophie. De cette aspiration de jeunes théologiens, qui étaient en train de terminer pour une part leurs études de théologie et allaient donc devoir veiller au soin des âmes, ou qui étaient en cours d'étude, de cette aspiration est né ce qui est apparu comme la fondation la plus récente de notre Société Anthroposophique, le « mouvement pour une rénovation religieuse ».

Il y avait naturellement bien des choses à faire pour ce mouvement de rénovation religieuse. Il s'agissait avant toute chose de rendre vivante l'impulsion du Christ de la façon dont cela peut être fait aujourd'hui. Pour cela, il était nécessaire de considérer tout à fait sérieusement ce que j'ai souvent souligné, à savoir que le Christ n'a pas seulement parlé aux âmes au point de départ de l'évolution du christianisme, mais qu'il a réalisé ce qui est inscrit dans la parole : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps terrestres »[71], c'est-à-dire qu'il peut être entendu à chaque fois qu'une âme veut l'entendre et donc qu'il se produit une révélation permanente du Christ. Il fallait donc faire le pas, des révélations écrites des Évangiles aux révé-

lations immédiatement vivantes de l'impulsion du Christ. Tel était en effet l'un des aspects du travail de ce mouvement de rénovation religieuse.

Mais l'autre aspect était celui que je devais tout de suite caractériser en disant : un renouveau religieux doit entraîner la formation de collectivités, de collectivités religieuses. L'être humain peut cultiver la connaissance individuellement une fois qu'il l'a acquise grâce à la communauté, mais cette expérience immédiate du monde spirituel que l'on peut caractériser comme le religieux et qui n'est pas tant le fait de la pensée que celui du sentiment, l'expérience du monde spirituel en tant que monde divin, elle ne peut s'épanouir que dans la formation d'une communauté. Ainsi donc, déclarai-je, pour assainir la vie religieuse, il faut d'abord que l'on puisse former des communautés d'une manière saine.

Les personnalités qui étaient à l'origine de ce mouvement de rénovation religieuse étaient d'abord des personnalités formées à la théologie protestante. On pouvait leur faire remarquer qu'à l'époque moderne, les professions de foi évangéliques ont précisément tendu de plus en plus à insister particulièrement sur l'élément de la prédication, s'écartant ainsi de l'élément cultuel. Or la prédication atomise les communautés. C'est par elle que la connaissance du monde divin doit passer et elle incite les âmes individuelles à se former leur propre opinion, ce qui s'est effectivement exprimé par les attaques contre le credo, les plus nombreuses à l'époque moderne ; par le fait que d'une certaine manière, tout le monde voulait avoir son propre credo. Il s'est produit une atomisation, un éclatement de la communauté et

une déviation de l'élément religieux au profit de la personnalité individuelle.

S'il n'y avait pas à nouveau la possibilité de former une véritable collectivité unifiée, cela conduirait peu à peu tout simplement à la décomposition de l'ordre social sur le plan psychique. Mais la formation d'une collectivité véritable n'est donnée que dans un culte réellement tiré de ce qui émane actuellement du monde spirituel. Et ainsi est entré dans le mouvement de rénovation religieuse le culte qui s'y trouve présentement. Ce culte prend tout à fait en compte l'évolution historique de l'humanité ; il comporte donc dans bon nombre de ses aspects particuliers et aussi dans une bonne part de ce qui se manifeste dans sa totalité, une continuation de l'élément historique. Mais il porte aussi partout la marque de ce que le monde spirituel ne peut manifester qu'aujourd'hui à la conscience suprasensible.

Le culte lie entre eux les hommes qui s'unissent en lui. Le culte crée des communautés. Et c'est tout à fait avec raison que le Dr. *Rittelmeyer* a dit au cours des discussions : Dans le mouvement de rénovation religieuse, précisément à cause de l'élément formateur de communautés présent dans le culte, il se prépare pour la Société Anthroposophique un certain danger, peut-être le plus grand. A quoi faisait-il allusion ? Il voulait dire que beaucoup de gens — comme je l'ai déjà dit auparavant — viennent à la Société Anthroposophique avec le propos de trouver à s'unir à d'autres hommes dans l'esprit d'une telle communauté libre ; que l'on trouve cette vie communautaire par le culte du fait de sa coloration religieuse et que par conséquent, les gens qui ont cette aspiration à la vie communautaire la satisferont

d'abord à l'intérieur du mouvement de rénovation religieuse. La Société Anthroposophique devrait donc s'efforcer de cultiver aussi un élément formateur de communauté si elle ne veut pas aller au devant d'un certain danger.

Il signalait ainsi un fait auquel la dernière phase de notre société anthroposophique a conféré une importance toute particulière. Il montrait la nécessité pour les anthroposophes de reconnaître en quoi consiste essentiellement la formation d'une communauté. Il faut répondre à la question : ce mode de formation d'une communauté qui caractérise ce processus de rénovation religieuse est-il le seul mode de formation d'une communauté à notre époque, ou bien existe-t-il aussi au sein de la Société Anthroposophique une autre possibilité de former une communauté ? — On ne peut bien sûr répondre à cette question qu'en examinant un peu dans sa nature la formation d'une communauté. Car cette tendance à former une collectivité religieuse qui peut être satisfaite par le culte n'est pas la seule qui existe dans l'homme à l'heure actuelle — elle y est fortement présente mais non exclusivement — il existe encore une autre sorte d'aspiration à former une communauté. Il peut donc être très bon que l'on puisse tenir compte pour chaque individu de ces deux sortes d'aspiration à former une communauté qui sont présentes en chaque être humain ; de façon qu'il n'y ait pas seulement un élément formateur de communauté dans le mouvement de rénovation religieuse, mais aussi dans la Société Anthroposophique.

Quand on parle de ce genre de choses, il faut bien sûr les présenter sous forme d'idées. Mais ce que je

développerai maintenant en idées est en fait présent dans les sentiments dont l'humanité fait actuellement l'expérience. Ces choses n'apparaissent clairement que lorsqu'on les donne en idées, mais ce que je vais exprimer maintenant est précisément une chose tout à fait présente dans la sensibilité de l'homme actuel.

La première forme de communauté qui vient à nous, oserais-je dire, dès le début de notre existence sur la terre, une forme qui va de soi, à laquelle on n'essaye pas beaucoup de réfléchir ni de faire attention habituellement, c'est celle qui est donnée par la langue. Nous apprenons notre langue étant enfant. Et notre langue maternelle nous donne un élément de formation d'une communauté particulièrement puissant parce que la langue maternelle vient à l'enfant et qu'elle est reçue par lui à un moment où le corps éthérique fait encore partie de manière tout à fait non-séparée et indifférenciée du reste de son organisation. Les développements de la langue maternelle font ainsi très intensément partie de ceux de tout l'être de l'homme. Mais cette langue est une chose qui s'étend comme un facteur commun au-dessus des groupes humains. Les hommes se retrouvent ensemble par la communauté de langue. Et si vous vous rappelez ce que j'ai assez souvent exprimé ici, à savoir qu'un élément spirituel est réellement incarné dans la langue, que le génie de la langue n'est pas seulement une abstraction des érudits de notre époque mais un véritable être spirituel, vous ressentirez précisément que la communauté de langue repose sur le fait que ceux qui se comprennent dans la même langue ressentent dans le cercle dans lequel ils se sont réunis l'activité du génie réel de la

langue. Ils se sentent en quelque sorte placés sous les ailes d'une véritable entité spirituelle. Et tel est le cas dans toute formation de communauté.

Toute formation de communauté aboutit à faire régner parmi ceux qui se rassemblent dans cette communauté un élément spirituel essentiel d'ordre supérieur qui d'une certaine manière descend des mondes spirituels et unit les hommes. Mais il est clair que nous pouvons aussi trouver dans le détail — je dirais : bizarrement — quelque chose qui peut apparaître comme un autre élément formateur de communauté au sens le plus éminent parmi une quantité d'êtres humains. La langue commune lie les hommes parce que les propos de l'un peuvent vivre dans l'autre et qu'ainsi un élément commun peut vivre en même temps en plusieurs personnes. Mais représentons-nous un peu la chose suivante : un certain nombre de personnes ont passé ensemble leur enfance et leurs premières années d'école et se retrouvent après une trentaine d'années à l'occasion d'un événement quelconque — cela pourrait se produire, cela s'est même souvent produit et a été souvent fait ; et voici que dans ce petit groupe de gens de quarante à cinquante ans dont chacun a passé sa jeunesse avec l'autre dans le cadre de la même école ou de la même contrée, on en vient à parler de ce que l'on a vécu ensemble dans son enfançe ou dans sa jeunesse. Il commence alors à vivre en eux quelque chose de tout particulier qui est encore à ce moment une tout autre communauté que celle qui est seulement le résultat de la langue. Lorsqu'un groupe humain qui parle la même langue se rassemble dans la compréhension des âmes que fait naître la langue, ce rassemblement est tout de même une

chose relativement superficielle par rapport à celui qui a lieu lorsqu'on est profondément saisi intérieurement au centre de son âme par le fait de vivre dans des souvenirs communs. Chaque mot prend sa couleur, sa coloration particulière, parce qu'il renvoie à une enfance ou à une jeunesse qu'on a vécue ensemble. Ce qui lie l'homme à l'homme dans ces moments d'intimité descend plus profondément dans l'élément psychique. On se sent uni à l'être avec lequel on se trouve par des organes plus profonds.

Et dans quoi est-on rassemblé ? Dans des souvenirs, dans ce qui a été vécu communautairement il y a des années. On se sent plongé dans un monde qui n'existe plus, dans lequel on a vécu ensemble avec les autres êtres avec qui on se trouve maintenant rassemblé. Cela vaut pour les conditions terrestres, ce n'en est qu'une illustration. Mais cela illustre justement l'essence du culte, car qu'est-ce qui est recherché dans le culte ? Qu'il se manifeste par des paroles ou par des actes, le culte reproduit dans le monde physique sensible — mais dans un tout autre sens que ce que nous trouvons dans notre environnement naturel extérieur — une image immédiate du monde spirituel, du monde suprasensible. Certes, chaque plante, chaque processus naturel extérieur est l'image d'une réalité spirituelle, mais pas aussi immédiatement que ce que l'on manifeste dans une cérémonie ou dans une parole cultuelle prononcée de façon juste. Le monde suprasensible s'y insère immédiatement dans la parole et dans l'action. Le culte consiste en effet à dire des paroles ou à accomplir des actions dans le monde sensible de façon telle que le monde suprasensible soit immédiate-

ment présent dans l'essence de ces paroles, que les forces du monde suprasensible soient présentes dans ces actions. Une cérémonie cultuelle est une cérémonie où ce qui se passe ne signifie pas seulement ce qui est célébré quand on le contemple extérieurement avec les yeux, mais où il passe à travers les forces physiques ordinaires des forces qui sont précisément des forces spirituelles, des forces suprasensibles. Un événement suprasensible s'accomplit dans l'image sensible.

L'être humain est donc immédiatement uni au monde spirituel dans la parole et dans l'action sensibles. Dans le culte juste, le monde qui est d'une certaine manière introduit dans le sensible par la parole et par l'action correspond à celui d'où nous, êtres humains, nous descendons de notre existence préterrestre. De même que trois, quatre, cinq personnes qui se retrouvent à quarante ou cinquante ans, après avoir vécu leur enfance ensemble se sentent plongés dans le monde où ils étaient ensemble étant enfants, de même celui qui participe à un culte juste avec les autres — il ne le sait pas, cela reste dans l'inconscient, mais il pénètre ainsi d'autant plus dans le sentir et le ressentir — se sent plongé dans le monde où ils étaient ensemble avant de descendre sur la terre. Car c'est ainsi que se forme le culte. Il se forme parce que l'homme vit dans le culte d'une façon juste ce qui est complètement souvenir, image de ce qu'il a vécu dans l'existence pré-terrestre, donc avant de descendre sur la terre. Et ainsi ceux qui appartiennent à une collectivité cultuelle ressentent dans une mesure accrue ce que je n'ai encore décrit qu'à titre d'illustration : quand on se retrouve dans un groupe à un âge avancé et qu'on échange des

souvenirs d'enfance ; ils se sentent introduits dans un monde qu'ils ont traversé ensemble dans le suprasensible. Tel est l'élément qui relie et qui a toujours relié dans la collectivité cultuelle. Et lorsqu'il s'agit d'une vie religieuse qui ne doit pas atomiser, qui donc ne doit pas mettre l'accent principal sur le sermon, mais au contraire sur le culte, ce culte conduit précisément à la formation d'une véritable communauté, d'une collectivité paroissiale. Et la vie religieuse ne peut pas exister sans la formation d'une véritable collectivité. C'est pourquoi cette communauté du souvenir en rapport avec le suprasensible, est aussi une communauté sacramentelle.

Cependant, il n'est pas possible pour l'homme moderne que cette forme de communauté sacramentelle — donc de communauté cultuelle — en reste à ce qu'elle est. Il en sera certes encore ainsi pour beaucoup, mais la communauté cultuelle elle-même n'aurait pas sa véritable valeur, sa valeur juste, et surtout elle n'atteindrait pas son véritable but, si elle restait une pure communauté fondée sur le souvenir de ce qui a été vécu dans le suprasensible. C'est pourquoi, il est de plus en plus apparu le besoin d'introduire dans le culte la prédication. Mais si l'atomisation a pris une telle importance dans les formes de cette prédication, telle qu'elle est apparue à l'époque moderne dans les communautés protestantes, c'est parce que les véritables besoins du développement de l'âme de conscience à la cinquième époque post-atlantéenne n'ont pas été pris en compte. La prédication des anciennes églises est tout à fait fondée sur les besoins de la quatrième époque ; dans les anciennes professions de foi, la prédication procède de la conception du monde de

l'époque de l'âme d'entendement et de cœur. L'homme moderne n'en a plus une compréhension correcte. C'est pourquoi, les professions de foi évangéliques se sont transformées en exposés se basant surtout sur l'opinion des hommes, sur la connaissance consciente des hommes. Ce qui est d'un côté totalement justifié. Mais de l'autre côté, on n'a pas du tout trouvé encore la forme juste pour le faire. En effet, la prédication qui intervient pendant le culte constitue une sortie de ce culte, un glissement du culte vers la connaissance. Mais on tient très peu compte de cela dans la forme qu'a prise la prédication au cours de l'évolution de l'humanité. Il me suffit de vous rappeler une chose qui va vous faire comprendre tout de suite ce phénomène : comptez les sermons de l'époque récente qui ne sont pas construits sur le thème d'un verset de la Bible ; vous verrez comme il en reste peu. Partout, dans les sermons du dimanche, dans les sermons de circonstance, partout on se fonde sur un verset du texte biblique parce que l'on nie la révélation immédiate qui peut aussi exister dans le présent. On se rattache exclusivement à l'élément historique. Il est donc vrai que l'on recherche la prédication individuelle, mais sans en réunir les conditions. Et ainsi, la prédication débouche sur l'opinion strictement humaine, sur l'opinion individuelle. Voilà ce qui atomise.

Or si le mouvement de rénovation religieuse récemment fondé compte avec cette révélation immédiate, permanente et progressive puisqu'il se tient essentiellement sur le terrain fourni par l'anthroposophie, donc avec l'expérience vivante de l'esprit issue du monde suprasensible, ses sermons l'amèneront à discerner qu'elle a besoin d'autre

chose, à savoir ce qui rend possible immédiatement cette connaissance vivante et permanente du monde spirituel. Il a donc besoin de la science de l'esprit anthroposophique. Je dirais que la prédication sera toujours la fenêtre par où le mouvement de rénovation religieuse recevra ce que devra lui donner une Société Anthroposophique vivante permanente. Mais pour cela, il faut ce que je vous ai déjà dit de cette rénovation religieuse, lors de la dernière conférence faite en face, quand le Goethéanum existait encore ; il faut — si ce mouvement doit croître — il faut qu'existe aussi à côté de lui la Société Anthroposophique dans toute sa vitalité, c'est-à-dire que l'anthroposophie vive de façon vivante à travers un certain nombre de gens. Le mouvement de rénovation religieuse se couperait bientôt de ses sources s'il n'avait pas à son tour à côté de lui un certain nombre d'hommes. Il n'est pas nécessaire que cela soit tout le monde, mais toujours un certain nombre d'hommes en qui vive de façon vivante le connaître anthroposophique.

Mais précisément comme je vous l'ai dit, beaucoup de gens viennent à la Société Anthroposophique qui ne veulent pas seulement la connaissance anthroposophique in abstracto, mais qui — de par une impulsion propre au développement de l'âme de conscience à notre époque — veulent au contraire aussi y former des communautés. En effet, on pourrait dire que la Société Anthroposophique peut aussi entretenir un culte. Certes, elle le pourrait aussi ; mais cela fait partie maintenant d'un autre domaine. Examinons un peu maintenant comment une communauté se forme d'une façon spécifiquement anthroposophique. Dans la vie humaine

actuelle, il existe en effet tout à fait autre chose que cet élément de la communauté qui peut reposer sur un souvenir commun du monde suprasensible traversé avant l'existence terrestre. Il y a ce dont on a à nouveau besoin aujourd'hui de la manière qui n'est justement possible qu'à l'époque de l'âme de conscience. On est obligé de parler ici d'un aspect de l'homme moderne qui passe encore complètement inaperçu pour la plupart des gens. Certes, on a toujours parlé d'idéalisme, mais aujourd'hui, lorsqu'on en parle, l'idéalisme ne représente la plupart du temps que des mots, rien que des mots, même chez les bien-pensants. Car à notre époque où les forces et les éléments de l'intellectualisme se manifestent avec une force particulière dans la civilisation qui s'est partout répandue, il manque la compréhension cosmique de l'être humain tout entier. Elle existe bien en tant qu'aspiration, en particulier dans la jeunesse actuelle, mais l'indétermination avec laquelle elle se manifeste dans cette jeunesse montre justement que quelque chose vit dans les âmes des hommes d'aujourd'hui qui n'est pas encore devenu clair, qui est encore indifférencié, et qui ne devient pas moins naïf en se différenciant.

Considérez je vous prie la chose suivante : si vous vous reportez à des époques où des courants religieux se sont répandus au sein de l'humanité, vous verrez qu'en des temps plus anciens maintenant révolus de l'évolution historique de l'humanité, certaines révélations du monde spirituel ont rencontré un immense enthousiasme chez un grand nombre d'hommes. Il n'aurait pas du tout été possible que les hommes soutiennent les confessions religieuses existant actuellement si elles n'avaient pas rencontré

lors de leur promulgation une affinité de l'âme beaucoup plus puissante que ce n'est le cas aujourd'hui pour un message tiré du monde spirituel. Lorsqu'on examine les êtres humains actuels, on ne peut pas du tout se représenter qu'ils puissent être captivés par un phénomène identique à ce que fut jadis la promulgation de vérités religieuses. Certes il se forme encore actuellement des sectes, mais par rapport au feu dont les âmes s'enflammaient en recevant les grandes révélations d'autrefois, les sectes qui se forment actuellement ont quelque chose de philistin. Il ne s'y trouve aucune chaleur intérieure de l'âme pour recevoir un élément spirituel. Une telle chaleur a même rapidement diminué dans le dernier tiers du 19e siècle. L'insatisfaction amène encore des hommes à écouter ces professions de foi et à adhérer à l'une ou à l'autre, mais cette chaleur positive qui existait jadis dans les âmes et qui seule a permis qu'on puisse investir tout son être, toute son humanité, pour le spirituel a cédé la place à une certaine fraîcheur voire à une certaine froideur. Et cette fraîcheur ou froideur, elle est bien présente aussi dans les âmes des hommes lorsqu'elles parlent de nos jours d'idéaux et d'idéalisme. Car à vrai dire, l'aspect principal de cette question est une chose qui au fond ne s'accomplira avant longtemps et restera encore longtemps une attente, mais qui vit déjà aujourd'hui en tant qu'attente chez un très grand nombre d'hommes. Je peux vous caractériser ce fait de la manière suivante.

Prenez les deux états de conscience bien connus de tout être humain : celui de l'homme qui rêve et celui de l'homme dans l'état de conscience de veille ordinaire. Que se passe-t-il chez l'homme qui rêve ?

Chez l'homme qui dort sans rêver, c'est la même chose, car dormir sans rêver signifie simplement que les rêves sont si atténués qu'on ne les remarque pas. Que se passe-t-il donc chez l'homme qui rêve ?

Il vit dans l'univers d'images de son rêve. Il vit dans cet univers dans la mesure où il est souvent beaucoup plus expressif pour lui ; où ces images lui pénètrent beaucoup plus profondément le cœur — on peut déjà dire cela — que ce que l'on vit dans la vie quotidienne à l'état de veille. Mais on le vit dans l'isolement. On le vit en tant que personnalité humaine individuelle. Deux êtres humains peuvent dormir dans la même chambre, ils ont dans leurs consciences de rêve deux univers totalement différents. Ils n'en ont pas l'expérience ensemble. Chacun le vit pour soi. Tout au plus peuvent-ils se raconter leurs rêves après coup.

Lorsque l'homme s'éveille de la conscience de rêve à la conscience de veille ordinaire, il perçoit par les sens les mêmes choses que celui qui est à côté de lui. Un univers commun apparaît. L'homme s'éveille à un tel univers commun quand il passe de la conscience de rêve à la conscience de jour éveillée. Et à quoi l'être humain s'éveille-t-il donc en passant de la conscience de rêve à la conscience de veille ? C'est à cause de la lumière, du bruit, de son environnement naturel — à cet égard, les autres hommes ne constituent pas une exception — qu'il s'éveille en accédant à la conscience diurne de veille, à la conscience de veille ordinaire. On s'éveille de l'état de rêve à ce qui constitue chez l'autre son être naturel, à sa langue, à ce qu'il vous dit, etc..., à la façon dont ses pensées et ses sentiments prennent la forme d'un langage. On s'éveille au contact des manifesta-

tions naturelles de l'homme ordinaire, d'autrui. On s'éveille donc à la conscience de veille ordinaire au contact de l'environnement naturel. Il en a été ainsi à toutes les époques du passé : l'homme s'éveillait de la conscience de rêve à la conscience diurne de veille en percevant son environnement naturel. Et il avait alors en même temps dans cet environnement la porte par où il pénétrait — quand il le faisait — dans une réalité suprasensible.

Mais à cet égard, un nouvel élément est entré dans la vie humaine avec l'éveil, le déploiement de l'âme de conscience. Il faut en effet qu'il y ait un second éveil, et ce second éveil apparaîtra de plus en plus comme un besoin de l'humanité : c'est l'éveil au contact de l'âme et de l'esprit de l'autre. Dans la vie diurne de veille, on ne s'éveille qu'à l'être naturel d'autrui, mais l'homme devenu autonome, devenu un être personnel grâce au développement de l'âme de conscience, il veut s'éveiller à l'âme et à l'esprit de l'autre ; il veut l'aborder de telle sorte que l'autre provoque dans son âme une secousse comme celle que provoque la lumière extérieure, le bruit extérieur, etc..., par rapport à la vie de rêve.

C'est un besoin tout à fait élémentaire depuis le début du XXe siècle et il se renforcera de plus en plus. Il se manifestera comme un besoin durant tout le XXe siècle, malgré toute sa nature chaotique, tumultueuse pénétrant toute la civilisation : il s'instaurera le besoin que des hommes voudront s'éveiller à l'autre à un degré plus élevé qu'on ne peut le faire au contact du simple environnement naturel. Vie de rêve, on s'éveille à la vie diurne de veille du fait de l'environnement naturel ; vie diurne de veille, on s'éveille à une conscience supérieure par l'autre,

par l'âme et l'esprit de l'autre. L'homme doit devenir plus que ce qu'il a été pour l'homme. L'homme doit devenir un éveilleur pour l'homme. Il faut que les hommes deviennent plus proches les uns des autres qu'ils ne l'ont jamais été jusqu'à présent : il faut que chaque homme qui en aborde un autre devienne un éveilleur. Car les hommes modernes qui sont maintenant entrés dans la vie ont accumulé beaucoup trop de karma pour ne pas sentir leurs destins liés, chacun avec celui qui vient à lui en tant qu'autre dans sa vie. Si on remonte dans des époques passées, les âmes y étaient plus jeunes, elles avaient eu moins de liens karmiques. Mais maintenant, la nécessité se fait justement jour de ne plus être seulement éveillé par la nature, mais par les êtres humains qui vous sont liés karmiquement et que l'on veut chercher.

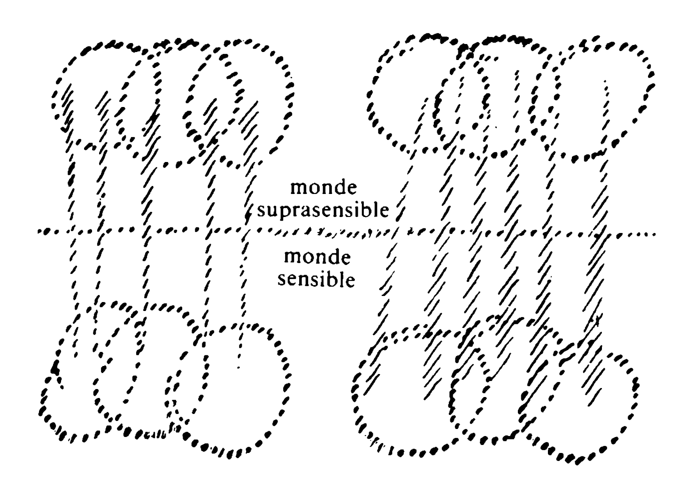
C'est ainsi qu'en plus du besoin de se souvenir de sa patrie suprasensible, besoin qui peut être satisfait par le culte, il existe cet autre besoin de se faire éveiller aux réalités psycho-spirituelles à travers autrui. Et l'impulsion du sentiment qui peut être active ici, c'est celle de l'idéalisme moderne. Quand l'idéal cessera d'être purement abstrait, quand il se sera enraciné à son tour de façon vivante dans l'être spirituel et psychique de l'homme, il prendra la forme d'un : « Je veux m'éveiller au contact de l'autre ». — Tel est en fin de compte le sentiment tout à fait indéterminé qui s'instaure aujourd'hui du fait de la jeunesse : « Je veux m'éveiller au contact de l'autre ». Et c'est cela la vie communautaire particulière qui peut être cultivée dans la Société Anthroposophique et qui s'instaure ici de la façon la plus naturelle du monde. Car quand un groupe

d'hommes se rassemble pour vivre en commun ce qui, venant du monde suprasensible, peut être révélé par l'anthroposophie, cette expérience faite dans un groupe d'hommes est justement autre chose que l'expérience solitaire. S'éveiller auprès de l'âme de l'autre au moment où l'on est ensemble engendre une atmosphère qui n'introduit pas dans le monde suprasensible comme je l'ai décrit dans « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs », mais qui stimule la compréhension des idées que donne du monde suprasensible la science de l'esprit anthroposophique.

Quand il se trouve des êtres pour se rassembler dans un groupe humain avec idéalisme et se communiquer l'un à l'autre — que ce soit en lisant des textes ou autrement — ce qu'est le contenu de l'anthroposophie, un autre type de compréhension est possible. Par l'expérience du suprasensible vécue en commun, les hommes s'éveillent d'âme à âme avec la plus grande intensité ; l'âme s'éveillant accède à une compréhension supérieure, et quand cet état d'esprit est créé, il se dégage quelque chose qui fait descendre sur ces hommes réunis dans la communication réciproque et l'expérience en commun des idées anthroposophiques un véritable être commun. De même que les hommes vivent dans la langue sous l'aile du génie de la langue en quelque sorte, de même, en vivant ensemble les idées anthroposophiques dans l'état d'esprit idéaliste qui convient, ils vivent sous l'aile d'un être supérieur. Que se produit-il donc alors ?

Et bien, si ceci est le niveau (Rudolf Steiner dessine) par lequel le monde suprasensible se sépare du monde sensible, nous avons dans le culte les proces-

sus et les réalités substantielles du monde supérieur (en haut), et nous en avons aussi la projection au plan physique dans le culte, dans les paroles et les



actes du culte (en bas). Si nous avons une branche anthroposophique, ce qui est vécu dans le monde physique au sein du groupe anthroposophique est transporté en haut dans le monde spirituel par la force du véritable idéalisme qui devient spirituel. Dans le culte, le suprasensible descend dans des paroles et des actes jusqu'au monde physique ; dans la branche anthroposophique, les pensées et les sentiments du groupe d'anthroposophes sont élevés dans le monde suprasensible. Et si dans un groupe d'hommes où l'âme humaine s'éveille au contact de l'âme humaine, on vit dans l'attitude juste le contenu anthroposophique, l'âme est effectivement

élevée à la communauté spirituelle. Il s'agit seulement que cette conscience soit réellement présente. Si elle est présente et que de tels groupes apparaissent dans la Société Anthroposophique, il existe dans ce culte inversé si je puis dire, dans l'autre pôle du culte, un élément formateur de communauté au sens le plus élevé. Pour parler de façon imagée, on pourrait dire : la collectivité cultuelle tente de faire descendre les anges du ciel dans l'espace du culte pour qu'ils soient parmi les hommes, tandis que la collectivité anthroposophique tente d'élever les âmes humaines dans le monde suprasensible pour qu'elles entrent dans la sphère des anges. Tel est dans ces deux cas l'élément formateur de communauté.

Mais pour que l'anthroposophie soit pour l'être humain quelque chose qui le conduise vraiment dans le monde suprasensible, il ne faut pas qu'elle soit une théorie, elle ne doit pas être une abstraction. On n'a pas le droit de se contenter de parler des êtres spirituels ; on doit au contraire rechercher les occasions les plus directes, les plus immédiates, pour se réunir avec ces êtres. En quoi consiste le travail d'un groupe anthroposophique ? Il ne s'agit pas seulement qu'un certain nombre de gens parlent des idées anthroposophiques ; il s'agit qu'en tant qu'hommes, ils se sentent réunis de telle sorte que l'âme s'éveille au contact de l'âme et que les êtres humains soient élevés dans le monde spirituel, de façon à être vraiment parmi des êtres spirituels, même si cela a lieu peut-être sans vision. Même si cela n'a pas lieu dans la contemplation directe, on peut en avoir une expérience vécue. Et c'est cela l'élément de force, d'énergie qui peut naître des

groupes qui se sont formés sur une base communautaire juste au sein de la Société Anthroposophique. Il est en effet nécessaire que se généralise ce qui existe tout de même bel et bien et sous de nombreux aspects dans la Société Anthroposophique. Et c'est ce que les êtres qui y sont entrés ces dernières années n'y ont pas trouvé. C'est en fait cela qu'ils cherchaient, mais ils ne l'ont pas trouvé. Ce qu'ils ont tout au plus trouvé, c'était plutôt : Si tu veux être un véritable anthroposophe, il faut que tu croies au corps éthérique et à la réincarnation et ainsi de suite.

J'ai souvent insisté là-dessus : un livre comme par exemple ma « Théosophie » peut se lire de deux façons. On peut le lire en se disant : L'être humain se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral, etc..., il se réincarne, il a un karma ; c'est-à-dire qu'on enregistre des concepts. Ce sont certes d'autres concepts que dans d'autres domaines, mais le processus spirituel qui s'accomplit là est dans l'ensemble exactement le même que lorsqu'on lit un livre de cuisine. J'ai en effet souvent dit que ce qui importe c'est le processus spirituel, et non le fait d'enregistrer des idées. Cela revient absolument au même que vous lisiez qu'il faut mettre du beurre dans une poële, ajouter de la farine, mélanger le tout et y casser des œufs, ou que vous lisiez : il existe de la matière physique, des forces éthériques, des forces astrales qui se combinent d'une certaine façon. C'est absolument le même processus psychique d'avoir du beurre, de la graisse, des œufs, de la farine mélangés sur un fourneau, ou de se représenter l'entité humaine comme la combinaison d'un corps physique, d'un corps éthérique et d'un corps astral. Mais on peut aussi lire « Théosophie » en

sachant que ce livre contient des concepts dont le rapport avec les concepts ordinaires du monde physique est le même que celui des concepts du monde physique avec le monde du rêve. Ils appartiennent à un monde dans lequel on doit s'éveiller en sortant du monde physique ordinaire, de la même façon que l'on s'éveille dans le monde physique en sortant du domaine du rêve. C'est l'état d'esprit dans lequel on lit qui donne aux choses leur tonalité correcte. Et différents moyens rendent précisément cet état d'esprit naturellement vivant pour l'homme actuel. Les autres, ceux qui peuvent être développés pour lui-même par l'être humain, sont tous décrits dans «Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs?». Mais une phase intermédiaire tout à fait distincte de l'intuition du monde supérieur est encore nécessaire pour l'homme moderne : celle de pouvoir s'éveiller à la vie dans le monde spirituel à travers la perception de l'être psychique et spirituel d'autrui, tout comme on s'éveille de la vie de rêve et qu'on rentre dans le monde physique à cause de la lumière, du bruit, etc...

Il faudra s'efforcer de comprendre et de percevoir cela. Il est nécessaire d'acquérir une compréhension et un sens de ce qu'Anthroposophie doit être au sein de la Société Anthroposophique : elle doit être un chemin spirituel. Et si elle en est un, la communauté trouvera aussi à s'y former. Mais il faut vraiment qu'Anthroposophie pénètre dans la vie. C'est un besoin, mes chers amis. Je puis vous en donner un exemple tout à fait clair. Après les multiples petites réunions que nous avons eues à Stuttgart en petit groupe comme en grand groupe, et où nous avons discuté de ce que l'on doit faire maintenant pour

consolider la Société Anthroposophique, j'ai eu aussi l'occasion de rencontrer la jeunesse[9] ce n'était pas cette réunion dont je vous ai parlé hier, celle-ci n'eut lieu que plus tard, mais une autre réunion située plus tôt. Mais c'était aussi dans la nuit. — Il s'agissait de jeunes des milieux universitaires. On commença bien sûr par examiner quelle serait la meilleure façon de donner à la Société la forme qui lui convienne, pour que tout se fasse de façon juste et ainsi de suite. Mais au bout d'un certain temps, on en était venu à parler de la réalité anthroposophique elle-même. On était en plein dedans, parce que les étudiants et les étudiantes avaient besoin de poser la question : Comment étudier à l'avenir ? Comment travailler une thèse de doctorat, etc... ? — On ne pouvait pas répondre extérieurement ; il fallait complètement rentrer dans l'anthroposophie. C'est-à-dire que l'on commençait par les petites questions philistines et on entrait tout de suite dans l'anthroposophie pour l'appliquer : Comment rédige-t-on sa thèse de doctorat quand on est anthroposophe ? Comment étudie-t-on la chimie quand on est anthroposophe ? etc... L'anthroposophie prouvait ainsi sa capacité d'exister par le fait qu'un simple entretien débouchait de lui-même sur l'anthroposophie.

C'est justement de cela qu'il s'agit : Anthroposophie ne doit pas seulement exister en tant qu'abstraction. On peut naturellement faire en sorte de convoquer des gens à une réunion ayant pour thème : quelle constitution doit-on donner à la Société, etc... ; et alors on met à l'ordre du jour en second point un débat sur Anthroposophie. Un tel développement reste extérieur. Je ne conçois pas

cela d'une façon aussi extérieure ; je le prends tout à fait intérieurement, dans le sens où l'on en vient simplement à dire à partir des besoins de tous les jours : Il faut organiser la Société d'une manière anthroposophique. C'est là qu'on voit que l'anthroposophie est capable d'insuffler de la vie : au fait qu'en parlant de la constitution de la Société Anthroposophique, on en est venu à devoir expliquer nécessairement, de par un développement organique intérieur, comment tel individu qui est aujourd'hui un scientifique philistin et celui qui est anthroposophe ont à présenter un exposé sur le développement de l'embryon. Voilà, ce qui doit entrer ici, pas une comptabilité en partie double où l'on inscrit d'un côté philistinement « Société Anthroposophique » et « Union pour la Libre Vie de l'Esprit », etc..., mais où la vie se manifeste réellement sans que l'on devienne abstrait et théorique, sans que l'on tire l'anthroposophie par les cheveux et qu'on répète sans cesse que dans les questions anthroposophiques, il faut se rencontrer d'être humain à être humain, etc... — Ces abstractions n'ont bien sûr pas leur place ici ; il faut au contraire introduire l'anthroposophie concrète dans ce dont il est question. Dans la plupart des cas, on ne dira plus du tout alors : ceci est anthroposophique ou inanthroposophique ; on ne prononcera plus du tout le mot anthroposophie. C'est aussi une chose qui est d'ores et déjà nécessaire : le fait de ne pas sombrer dans le fanatisme verbal.

Voyez-vous, mes chers amis, ce n'est pas par formalisme qu'au dernier congrès de Vienne[53], j'ai fait douze conférences sur les sujets les plus divers en me donnant pour tâche de ne pas prononcer une

seule fois le mot « anthroposophie » au cours de ces douze conférences. J'y suis parvenu ! Vous ne trouverez nulle part les mots « anthroposophie » ou « anthroposophique » dans les douze conférences du mois de Juin à Vienne. J'y suis parvenu. Au fond, on peut faire la connaissance de quelqu'un sans se préoccuper de savoir s'il s'appelle Dupont ou s'il est représentant de commerce ; on le prend simplement tel qu'il est. C'est même ce qu'on fait de mieux aujourd'hui quand on prend l'anthroposophie avec tout ce qu'elle a de vivant et sans trop faire attention à son nom.

Je continuerai à parler de ces questions demain et je vous exposerai encore quelque chose qui équivaudra à un compte-rendu.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 4 mars 1923

Je voudrais encore donner un compte-rendu de la deuxième conférence que j'ai faite à Stuttgart, non pas tant des termes que des questions qui ont été traitées dans cette conférence, et ceci pour y rattacher encore diverses remarques sur la rencontre de Stuttgart. Dans cette deuxième conférence, il s'agissait de montrer pour quelles raisons une société comme la Société Anthroposophique connaît aisément aussi — bien que précisément, cela ne devrait pas être le cas chez elle — ce que tous ceux qui sont familiers de l'histoire de telles sociétés connaissent bien dans d'autres sociétés semblables. Je veux dire des sociétés qui reposent sur une certaine conception spirituelle du monde. Vous savez qu'il y a toujours eu de telles sociétés, organisées selon les différentes époques de l'humanité. Dans les temps anciens, on avait un certain mode de conscience pour pénétrer dans les mondes spirituels ; on en a aujourd'hui un autre. Et en régle générale, ceux qui se sont réunis pour fonder une science sur la base d'une compréhension supérieure, suprasensible, ont ordinairement toujours retenu aussi pour leurs principes celui de développer la fraternité parmi leurs membres. Mais vous savez aussi — et notamment ceux qui connaissent l'histoire de ces sociétés le savent bien — que ce principe de fraternité a facilement été battu en brèche et que même les plus fortes disharmonies et souvent les pires manques de frater-

nité se sont développés précisément dans ces sociétés érigées sur des fondements spirituels. Si Anthroposophie est appréhendée correctement, la Société Anthroposophique est tout à fait à l'abri de ce genre d'atteintes à la fraternité. Mais précisément, elle n'est pas toujours appréhendée correctement. Elle le sera peut-être plus qu'on ne le fait souvent si l'on prend un peu conscience des motifs de ces atteintes.

Examinons encore une fois les données que j'ai soumises hier au regard de vos âmes. Je vous l'ai dit : nous distinguons d'abord trois degrés de conscience ; celui de l'existence diurne de veille, celui de la conscience de rêve, enfin celui du sommeil sans rêves. L'homme ressent les images vécues en rêve comme un univers réel ; au moment où il rêve, il considère tout à fait ses rêves comme des réalités, au même titre que les faits et les phénomènes du monde physique dans lequel il se trouve à l'état de veille. — Mais comme je vous l'ai déjà dit hier, il existe une énorme différence entre les expériences vécues en rêve et les expériences de la vie quotidienne. Le rêveur est isolé dans ses expériences de rêve. Comme je vous le disais, quelqu'un peut dormir à côté de lui : il aura d'autres rêves et pourra donc connaître un monde tout différent. Pendant qu'ils rêvent, les deux hommes ne confrontent pas leurs univers respectifs. Et quand dix personnes dorment dans la même salle, chacune d'entre elles peut voir apparaître dans sa conscience un univers qui lui est propre. Finalement, pour celui qui peut plonger le regard de la science de l'esprit dans le monde souvent merveilleux des rêves, cela n'est pas particulièrement étonnant, car le monde où l'homme vit en rêve est lui aussi un monde réel. Seulement, de par

les images qui le caractérisent, il est lié aux choses qui concernent l'homme dans son individualité, en tant qu'être humain isolé. Certes, le rêve habille ce qu'on vit en lui des images du monde physique, mais comme je l'ai souvent fait remarquer, ces images sont les vêtements du rêve. La réalité, — et ce que le rêve recèle en est tout à fait une — se situe précisément derrière ces images, et celles-ci ne sont que l'expression superficielle de cette réalité.

Celui qui aborde les rêves et veut comprendre leur signification selon les principes de la science de l'esprit ne s'attache pas aux images, mais au drame sous-jacent à ces images du rêve. Deux personnes peuvent faire des rêves différents mais chacun des deux rêveurs entreprend par exemple une ascension, est arrêté par un précipice ou par un danger quelconque et trouve dans les différents cas de figure une certaine issue dramatique. Cette situation dramatique constitue l'élément essentiel dont les images ne sont que le costume ; et le drame onirique auquel on assiste prend souvent ses racines dans des incarnations très anciennes, à moins qu'il n'anticipe sur des incarnations futures. C'est le fil du destin qui traverse l'existence de l'homme, sur plusieurs incarnations le cas échéant, qui apparaît sur la scène du rêve. L'être humain a ici tout à fait à faire avec ce qui constitue le noyau de son individualité. Il est en effet en dehors de son corps avec son Moi et son corps astral, donc avec le Moi qu'il porte d'incarnation en incarnation et dans son coprs astral, c'est-à-dire dans le monde qui peut communier avec tous les êtres et tous les processus de l'univers où nous nous trouvons avant de descendre sur la terre et

après avoir franchi le seuil de la mort pour vivre dans un monde suprasensible.

Mais durant le sommeil, nous sommes aussi isolés de notre corps physique et de notre corps éthérique. Les rêves ne s'habillent en images que lorsque le corps astral s'unit au corps éthérique ou au contraire le quitte, soit lors du réveil ou de l'endormissement ; mais ils existent en tant que rêves, même si l'homme n'en a aucune conscience à l'état ordinaire. L'homme rêve du soir au matin, pendant tout le temps qu'il dort ; il y est toujours occupé par ce qui ne concerne en fait que lui-même. Mais lorsqu'il s'éveille, il vit dans le monde qu'il partage communautairement avec son prochain. Dans ces conditions, dix personnes ne peuvent pas se trouver toutes éveillées dans la même pièce et avoir fondamentalement chacun son propre univers ; ils ont au contraire tous pour univers commun les conditions qui règnent à l'intérieur de cette pièce. Sur le plan physique, les hommes qui sont ensemble font d'abord l'expérience de l'univers qui leur est commun. Mais ensuite, comme je vous l'ai fait remarquer hier, il est déjà nécessaire que se produise une sorte de secousse de conscience, un nouvel éveil aux mondes d'où nous arrivent les véritables connaissances relatives aux réalités suprasensibles, les connaissances qui traitent de l'être véritable de l'homme et doivent précisément devenir accessibles dans l'anthroposophie. L'homme a donc trois degrés de conscience.

Mais examinons maintenant le cas suivant : le mode de conscience imagée que l'homme qui dort développe tout à fait légitimement durant son sommeil se prolonge dans la conscience quotidienne

habituelle et pénètre dans le monde physique. C'est un cas qui peut se présenter. L'homme par des processus maladifs de son organisme se fait dans le monde physique des représentations analogues à celles de l'état de rêve : il vit dans des images qui n'appartiennent qu'à lui. C'est le cas dans des états de conscience anormaux, comme on les appelle. En fait ce sont des états suscités par l'intervention d'un facteur morbide dans les organismes physique ou éthérique. D'une certaine façon, l'homme peut ainsi s'exclure de l'expérience du monde extérieur, chose qu'il ne fait autrement que dans le sommeil. Mais en contrepartie, son organisme malade fait monter en lui des images semblables à celles qui n'apparaissent par ailleurs que dans le rêve. On peut certes trouver tous les degrés de cette situation, depuis la perturbation la plus bénigne de la vie psychique normale jusqu'aux maladies mentales. Mais qu'est-ce qui se manifeste alors, quand un homme transporte l'état de conscience du rêve dans la vie physique ordinaire ? Lui et ses semblables se côtoient dans la vie de la même façon que des gens qui rêvent dorment les uns à côté des autres. Il s'isole, il porte dans sa conscience quelque chose que son prochain ne partage pas. Et sans qu'il en soit absolument responsable en fin de compte, il apparaît chez cet être une forme particulière d'égoïsme ; il ne connaît que ce qui vit dans son âme et rien de ce qui vit dans celle d'autrui. Nous autres hommes, ce qui nous amène à vivre ensemble, c'est le fait d'avoir en commun certaines impressions sensorielles sur lesquelles nous pouvons nous faire des idées communes. Mais si quelqu'un apporte dans la vie terrestre ordinaire un état d'âme qui est le propre du rêve, il s'isole dans

un mouvement d'égoïsme, il passe à côté de son prochain, et affirme comme vraies des choses que celui-ci ne vit pas. Et vous aurez sans doute déjà expérimenté dans votre vie à quels degrés d'égoïsme on peut être entraîné quand on introduit la vie de rêve dans la vie quotidienne habituelle.

Mais le même état d'égarement peut se présenter quand on se réunit avec d'autres dans un groupe quelconque dirons-nous, pour cultiver des vérités anthroposophiques et que ce que j'ai caractérisé hier ne se produit pas, à savoir de s'éveiller au contact d'autrui au sein de ces groupes, si ce n'est à une certaine conscience, du moins à un certain sentiment, à une certaine intensité d'expérience supérieure. Et alors on emporte dans sa conception du monde spirituel le degré d'égoïsme ou d'amour-propre qui est justifié dans le monde physique. Et de même que, en introduisant sa conscience de rêve dans le monde physique, on devient un égoïste dans ce monde physique, quand on transporte dans sa conception des mondes supérieurs toutes les attitudes et les dispositions de l'âme qui sont justes pour le monde physique, on devient, certes à un autre degré, mais tout de même un égoïste pour le monde spirituel, dans sa conception du monde spirituel.

Mais c'est là une chose qui arrive à beaucoup de gens. Un certain goût du sensationnel les amène à s'intéresser au fait que l'homme est constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Moi, qu'il passe par une succession de réincarnations, qu'il a un karma. Ils s'en informent comme on s'informe d'une vérité ou d'un fait du monde physique. Nous voyons bien comment cela se passe actuellement tous les jours dans le combat

qui est mené contre Anthroposophie. On voit venir les savants habituels par exemple, et ils disent que la science ordinaire doit contrôler ce qu'enseigne l'anthroposophie. C'est comme si on voulait vérifier ce qui se passe dans le monde physique par rapport aux images de ses rêves. Quelle ne serait pas l'absurdité de propos de ce genre : Je ne croirai au rassemblement de tous ces gens dans cette salle, à la réalité de la conférence anthroposophique qui est donnée ici qu'une fois que celle-ci me sera apparue en rêve. — Imaginez combien cela serait absurde ! Mais c'est tout aussi absurde d'entendre des vérités anthroposophiques et de dire qu'on n'y croira que lorsque la science ordinaire qui n'est justifiée que sur le plan physique en aura apporté la preuve. Il suffit de reconnaître sérieusement les faits conformément à leur nature ; ils sont tout à fait transparents sous cette forme. De même que celui qui introduit les représentations de ses rêves dans le monde physique devient un égoïste, celui qui conserve dans la conception qu'il devrait avoir du monde supérieur celle qu'il se fait ordinairement de toutes choses entre êtres humains s'isole à un degré plus élevé ; il se sépare des autres hommes ; il ne pense qu'à faire valoir ses droits. C'est déjà ce que font les gens. La plupart d'entre eux attend même déjà de l'anthroposophie quelque chose de particulier. Ils trouvent dans sa conception de la vie quelque chose qui correspond à leur sentiment ou à leur sensibilité et ils aimeraient l'avoir ; ils la considèrent donc comme vraie et comme ils n'en trouvent pas la preuve dans le monde physique, ils voudraient que cela leur soit prouvé par l'anthroposophie.

On transporte donc dans sa conception des

mondes supérieurs l'état d'esprit du monde physique ordinaire. Et alors, on peut avoir pour principe autant de fraternité qu'on veut, il en résulte qu'on y introduit un esprit dépourvu de fraternité, de la même façon que peut se comporter sans fraternité envers son voisin celui qui rêve dans le monde physique. Si ce voisin agit rationnellement, il aura peut-être dans ses rêves l'idée de lui dire : « Tu n'es qu'un imbécile, je m'y connais bien mieux ». — Ainsi quelqu'un qui aborde l'étude du monde supérieur avec les prétentions du monde physique peut avoir une autre conception que celui qui s'est joint à lui et lui dire : « Tu n'es qu'un imbécile ou un incapable », ou quoi que ce soit du même genre. Le problème est qu'il faut absolument développer dans son âme une autre mentalité, une tout autre façon de penser et de sentir par rapport au monde spirituel. A ce moment-là, le manque de fraternité cesse et on peut déjà déployer de la fraternité. Elle est donnée au plus haut degré par l'être anthroposophique, mais il faut aussi que cet être anthroposophique soit considéré sans aucun sectarisme ni comportement du même ordre venant en fait du monde physique.

Quand on connaît les raisons qui font si aisément pénétrer le manque de fraternité dans une société reposant sur des soubassements spirituels, on sait aussi comment il faut les éviter, en consentant vraiment à se tourner vers d'autres points de vue, à changer de perspective intérieure au moment de cultiver avec d'autres hommes la connaissance des mondes supérieurs. C'est aussi pour cette raison que ceux qui disent : Ce que je viens de voir, je ne le croirai que si je le retrouve ensuite dans mes rêves — et qui agissent à l'égard de l'anthroposophie

selon ce principe sont déjà scandalisés par le langage dans lequel l'anthroposophie est formulée. Combien de gens déclarent qu'ils ne peuvent pas supporter le langage dans lequel l'anthroposophie est exposée, en particulier dans mes livres ! Mais c'est que, précisément, quand on présente des connaissances relatives aux mondes supérieurs, il ne s'agit pas seulement de parler d'autre chose, mais aussi de parler autrement. Il faut tout à fait tenir compte de cela. Si on est profondément pénétré de l'idée que pour comprendre Anthroposophie, une certaine secousse est nécessaire d'une situation à l'autre, Anthroposophie deviendra effectivement aussi féconde qu'elle doit le devenir pour la vie. Car même si Anthroposophie doit être vécue dans une tout autre disposition de l'âme que celle qu'on connaît ordinairement, ce que l'on tire de l'anthroposophie pour donner toute sa dimension et son authenticité à l'âme se répercutera à son tour sur le monde physique au plan de la vie morale, de la religion, de l'art, de la connaissance, tout comme ce monde physique fait sentir ses effets dans le monde du rêve. Il faut seulement appréhender correctement la réalité de ces phénomènes.

Dans le rêve, nous n'avons pas besoin de rester particulièrement en communication ou en relation avec d'autres hommes, car dans le rêve, nous travaillons au fond sur les courants de notre Moi : ce que nous faisons derrière ce qui dans le rêve se présente en images ne concerne également que nous-mêmes. Dans le rêve, nous travaillons sur notre karma. Quoi qu'un homme puisse contempler dans les images de ses rêves, c'est son âme, son Moi, qui derrière ces images travaille sur son karma.

Dans le monde physique, nous travaillons sur ce qui vit dans le genre humain, sur ce qui est incarné dans des corps physiques. Pour apporter notre contribution à l'évolution humaine totale, nous devons travailler avec d'autres hommes. Dans le monde spirituel, nous le faisons avec ceux qui sont des êtres comme nous humains, sauf qu'ils ne vivent pas dans un corps physique mais dans des éléments spirituels, dans des réalités substantielles du monde de l'esprit. C'est justement d'un autre monde que l'on tire les vérités surpasensibles et nous devons nous adapter à chacun de ces mondes.

C'est là le noyau de ce que j'ai exprimé dans tant de conférences, à savoir qu'il ne s'agit pas seulement de recevoir les connaissances de l'anthroposophie comme toutes les autres connaissances, mais de les recevoir dans un esprit tout autre, avec le sentiment, surtout, que grâce à elles, on provoque dans sa vie une secousse analogue à celle que seuls représentent autrement les couleurs pénétrant dans l'œil ou les sons entendus par l'oreille par rapport aux images spontanées du monde du rêve.

De même que celui qui sait qu'il existe dans une couche de glace un endroit par où il peut se frayer un passage, peut éviter l'irréparable grâce à son savoir, de même peut éviter ce qui provoque un esprit sans fraternité celui qui sait qu'on risque de développer de l'égoïsme sur un plan supérieur, vis-à-vis des vérités spirituelles justement, quand on ne les aborde pas dans l'état d'esprit qui convient. Par rapport à des vérités spirituelles, il faut développer en permanence le plus haut niveau de ce qu'on peut qualifier de tolérance dans le meilleur sens de ce terme. Fréquenter des gens qui veulent cultiver

ensemble la science de l'esprit anthroposophique implique la tolérance. Et quand on regarde sous cet angle cette belle qualité de la tolérance humaine, on perçoit du même coup combien il est nécessaire de s'éduquer soi-même à la tolérance à notre époque. C'est tout de même la chose la plus marquante de notre temps qu'absolument plus personne n'écoute les autres convenablement ! Est-ce qu'on peut encore prononcer une phrase sans que votre interlocuteur vous expose dès les premiers mots sa propre opinion pour finalement s'en tenir à la stricte confrontation des deux opinions ? La civilisation actuelle est finalement ainsi faite que plus personne n'écoute, que chacun ne s'intéresse qu'à sa propre opinion et tient pour un sot quiconque n'a pas la même opinion que lui.

Mais, mes chers amis, quand un homme exprime une opinion, aussi absurde qu'elle puisse nous paraître, il exprime l'opinion d'un être humain, et il faut qu'elle puisse être reçue ; il faut que nous sachions l'écouter. J'aimerais vous dire une chose bien paradoxale : quand on vit intérieurement au diapason de la mentalité intellectualiste actuelle, on sait toujours ce qui est intelligent ; tout le monde sait toujours ce qui est intelligent. Je ne dis pas que ce n'est pas intelligent, c'est intelligent aussi la plupart du temps ! Seulement, cela n'est valable que jusqu'à un certain point, point jusqu'où l'homme intelligent tient pour un sot celui qui n'a pas encore la même opinion que lui. Nous trouvons ce jugement extrêmement souvent de nos jours, et à bon droit pour tout ce qui concerne les conditions ordinaires de la vie. Pour celui qui s'est formé un jugement sain sur différentes questions, il est parfois

effrayant de voir combien de sottises profèrent bien des gens. Et on ne peut pas en vouloir aux gens s'ils trouvent que ce qu'ils entendent est stupide. Bon, soit, mais cela n'est valable que jusqu'à un certain point. On peut ensuite être encore plus intelligent que les gens intelligents et s'assimiler encore plus de choses. On peut notamment teinter un peu sa science de quelques considérations suprasensibles. Ce qui est remarquable c'est que l'intérêt pour les idioties ne diminue pas ; il s'accroît au contraire. Quand on est soi-même devenu un peu intelligent, on aime beaucoup — pardonnez-moi cette expression sans pitié — que les gens vous disent des sottises. On trouve même parfois que les sottises sont plus intelligentes que ne le pensent les gens moyennement intelligents. Car derrière les sottises, il peut y avoir infiniment plus d'humanité que derrière l'intelligence moyenne des gens moyennement intelligents. A vrai dire, quand on comprend vraiment l'univers de plus en plus profondément, on commence à ressentir un intérêt de plus en plus grand pour les sottises des hommes. Car tous ces problèmes se posent toujours différemment d'un monde à l'autre. Quelqu'un qu'un homme intelligent considère comme un imbécile dans notre monde physique ordinaire peut être dans certains cas avec sa sottise le révélateur d'un véritable trésor de sagessse dans un tout autre monde, sagesse qui ne se manifeste que, je dirais : brisée et caricaturée. Si je puis employer une parole de Nietzsche, le monde est vraiment « plus profond que ne l'a pensé le jour »[72].

C'est sur de tels faits que doit reposer l'univers de nos sensations pour que la Société Anthroposophique, c'est-à-dire la réunion de ceux qui pratiquent

l'anthroposophie, soit posée sur une base saine. En sachant que l'on doit se comporter par rapport au monde spirituel autrement que par rapport au monde physique, l'être humain introduira alors les éléments justes de ce monde spirituel dans le monde physique. Il ne sera pas un rêveur mais un homme pratique dans le monde physique. Et c'est cela qui est nécessaire. Il est vraiment nécessaire que le fait d'être anthroposophe ne rende pas l'homme inapte à vivre dans le monde physique ordinaire. C'est une chose qu'il faut souligner et re-souligner sans cesse. — J'ai voulu expliquer ce point dans ma seconde conférence de Stuttgart pour faire à partir de là le plus de lumière possible sur la façon dont les gens qui sont dans la Société Anthroposophique doivent prendre à cœur de cultiver la vie anthroposophique juste au sein de la Société. Car ce qui doit vivre dans cette société n'est en aucune façon une question de stricte connaissance: c'est une question de cœur. Encore faut-il justement discerner dans quel sens il s'agit d'une question de cœur.

Il peut bien sûr se trouver que ses conditions de vie obligent quelqu'un à suivre seul son propre chemin. Et on peut aussi le faire. Mais nous avons justement parlé des conditions de vie de la Société Anthroposophique à Stuttgart. Et voici comment nous avons dû nécessairement en parler: pour que la Société continue d'exister, il faut absolument que ceux qui veulent former la Société aient en eux un intérêt pour les conditions de vie de cette société. Mais les questions relatives à la force chaque jour croissante de ses adversaires doivent aussi les intéresser. Il était nécessaire que je dise aussi quelque chose dans ce sens à Stuttgart. J'y ai expliqué que

beaucoup de choses avaient été fondées dans cette société depuis 1919 qui sont bonnes en soi, mais qu'on n'a pas réussi à placer ces initiatives de façon juste dans l'ensemble du mouvement anthroposophique, c'est-à-dire à en faire la préoccupation commune des anthroposophes. Ceux qui adhèrent en ce moment, on ne peut pas leur reprocher de ne pas s'intéresser à ce qui a été fondé sans eux depuis 1919, même s'ils ne cherchent en fait qu'Anthroposophie en soi au sens étroit comme le fait la jeunesse par exemple. Mais c'est sur ces nouvelles fondations que s'est développé l'essentiel des forces adverses. Il y avait déjà des adversaires avant, c'est sûr, mais on n'avait pas besoin de s'occuper d'eux. Il fallait donc que je reparte de ces événements et que je dise sur ces adversaires une chose que l'on devait savoir en fait dans la Société Anthroposophique. Je vous ai parlé des trois phases de la Société Anthroposophique, mes chers amis, et je vous ai fait remarquer que dans les conférences de la dernière phase, la troisième, depuis 1916, 1917 jusqu'à maintenant, tout une série de connaissances anthroposophiques relatives au monde suprasensible vous ont été présentées. Il fallait bien sûr faire apparaître tout cela ; cela exigeait de véritables recherches dans le monde spirituel. Tout regard non prévenu verra combien de choses on a tirées du monde spirituel et incorporées aux conférences dans les dernières années par rapport aux années précédentes.

Or, il y a assurément parmi les adversaires énormément de gens qui ne savent pas du tout pourquoi ils le sont, en fait ; qui le sont parce que ce sont des suivistes, parce qu'ils veulent s'en faire accroire pour leur petit confort personnel. Mais il y a tout de

même parmi ces adversaires quelques meneurs qui savent très bien de quoi il retourne, qui ont tout simplement intérêt à ce que n'apparaissent pas au grand jour ces vérités sur le monde spirituel — qui seules pourraient vraiment rendre sa dignité à l'homme, celles qui ramèneront la paix sur la terre —, des meneurs qui voudraient détruire ces vérités. Les autres suivent mais il y en a quelques uns peu nombreux qui ne veulent tout simplement pas que les connaissances anthroposophiques entrent dans le monde. Ceux-là agissent tout à fait consciemment avec leurs attaques et celles qu'ils fomentent parmi leurs suiveurs. Car que veulent-ils ? Si je puis me permettre de parler de moi en la circonstance, ils veulent que je sois tellement occupé à répondre à ces attaques que je ne puisse plus m'occuper des recherches anthroposophiques proprement dites. En effet, pour mener des recherches anthroposophiques, il faut un certain calme, une certaine activation intérieure de l'âme qui n'a rien à voir avec ce qu'il faudrait faire si l'on voulait parer tous les coups le plus souvent insensés de nos adversaires.

Dans la conférence vraiment géniale qu'il a faite sur les courants adverses en général, M. *Werbeck* a attiré notre attention à Stuttgart sur la quantité de livres qui sont parus dans le seul domaine théologique. Je crois qu'il en a indiqué une douzaine, peut-être plus. Il y en a donc tellement que si on les lisait tous, ils nous occuperaient déjà bien assez à eux tout seuls. Et imaginez de réfuter tout cela. On n'arriverait plus du tout à chercher. Et il ne s'agit que d'un domaine. On en a écrit au moins autant, si ce n'est plus dans d'autres domaines. On nous bombarde d'écrits adverses pour nous détourner de l'activité

anthroposophique proprement dite. C'est systématique, c'est voulu. Mais pour peu qu'on ait fait le nécessaire en face, il reste tout de même possible de cultiver l'anthroposophie et de laisser de côté ces écrits adverses. Il y en a beaucoup dont je ne connais même pas le titre, mais ceux que je reçois, j'en fais la plupart du temps des piles car il n'est pas possible de pratiquer une véritable et authentique recherche spirituelle et de s'occuper en même temps soi-même de ces attaques. Alors, les adversaires disent : Il ne répond pas lui-même. — Mais ce que disent mes adversaires, d'autres peuvent aussi y répondre. Et comme les fondations sont justement dues en fait à l'initiative d'autres personnes depuis 1919, il est indispensable que la Société assume ses obligations dans ce domaine, que le combat contre les adversaires soit effectivement assumé par la Société d'une certaine façon. Sinon, il n'est pas possible de maintenir vraiment la recherche anthroposophique.

C'est justement ce que veulent les adversaires. Ce qui les arrangerait même le mieux, ce serait de pouvoir faire des procès — ils en manifestent partout l'intention — car ils savent que cela nous forcerait à investir toutes les forces et les inclinations de notre âme sur un terrain qui détruit l'activité anthroposophique proprement dite. Oui, mes chers amis, nos adversaires savent très bien ce qu'ils veulent, la plupart du temps ; ils sont bien organisés. Mais c'est cela que l'on doit aussi savoir dans la Société Anthroposophique. Il faut vraiment accorder à ces faits toute l'attention nécessaire. Celle-ci mènera elle-même à l'action.

Je vous ai rapporté dans quelle mesure nous

avons vu à Stuttgart la façon dont la Société Anthroposophique va pouvoir travailler à nouveau pendant un certain temps. Mais il y eut un moment où j'aurais dû dire en fait : Après ce qui s'est passé, je me retire de la Société. — C'est bien sûr impossible maintenant pour d'autres raisons, après ce que la Société a accepté et vis-à-vis de quoi on n'a pas le droit de se retirer. Mais si cela avait dépendu de ce qui s'est développé à un moment dans la salle de réunion de Stuttgart, il aurait été pleinement justifié de réagir en disant : Je dois maintenant envisager de représenter Anthroposophie devant le monde d'une autre façon ; il faut que je me retire de la Société Anthroposophique. — Ce moment s'est présenté à la suite des événements que voici. Le comité des neuf[65] avait décidé de présenter une série d'exposés sur l'activité de la Société Anthroposophique dans différents domaines. Il devait y avoir un exposé sur l'école Waldorf, sur l'« Union pour une libre vie de l'esprit », sur « Der Kommende Tag », sur la revue « Anthroposophie », sur la revue « Die Drei », etc... ainsi que des exposés sur les forces adverses et notamment la façon de se comporter à leur égard.

Or Werbeck, donc, qui s'est occupé des forces adverses comme je vous l'ai dit, a fait une conférence géniale sur l'art et la manière de traiter ces forces adverses et leur expression littéraire. Mais il fallait encore que l'on aborde les problèmes concrets que posent les adversaires. Et qu'est-ce qui s'est passé ? En plein milieu de cet exposé sur les forces adverses, on fit la proposition de ne plus écouter les exposés, de continuer à discuter. On voulait continuer à discuter sans rien savoir de ce qui s'était passé dans la Société ; on proposait d'aban-

donner les exposés au beau milieu de l'exposé sur les adversaires ! La proposition fut acceptée.

On se retrouva encore dans cette situation grotesque : le soir précédent, le Dr. *Stein*[73] avait fait l'exposé sur le mouvement des jeunes ; cela s'était déjà passé très tard dans la soirée. M. *Leinhas*, qui présidait, était vraiment dans une situation peu enviable, car, comme je vous l'ai dit avant-hier, il subissait un bombardement de points d'ordre en bonne et due forme dans lesquels on s'enfermait. A peine avait-on déposé un de ces points d'ordre qu'un autre tombait aussitôt, et que plus personne n'était capable de distinguer de quelle manière il fallait conduire le débat. Et les gens qui étaient venus à cette assemblée de délégués n'avaient pas autant de constance dans les réunions que ceux qui l'avaient préparée. A Stuttgart, on s'y est déjà habitué ; nous avons déjà eu des séances qui ont duré jusqu'à six heures du matin sans avoir commencé beaucoup plus tard que neuf heures et demi ou dix heures du soir. Mais comme je vous l'ai dit, les délégués n'étaient pas encore entraînés à ce genre de choses. Et le Dr. Stein devait encore faire son exposé sur le mouvement des jeunes, sur les souhaits des jeunes, qu'il était déjà très tard, et alors, une erreur quelconque s'est produite qui a fait qu'on n'a plus bien su s'il ferait son exposé ou pas et qu'une foule de gens est partie. Mais il l'a tout de même fait. Et le lendemain, quand les gens sont revenus, ils ont appris qu'il avait fait son exposé et qu'ils n'avaient pas pu y assister. On demanda donc qu'il refasse son exposé une seconde fois. Comme il n'était pas là, ce ne fut pas possible. Mais, à peine le Dr. Stein fut-il arrivé pour faire son exposé sur les adversaires que

la situation se renversa et que non seulement on ne voulut pas l'entendre deux fois, mais qu'on ne voulut même pas l'entendre une seule fois. Et on adopta une motion allant dans ce sens. Il a fait cet exposé plus tard, mais cet exposé aurait dû être suivi d'un débat sur les pratiques concrètes des forces adverses. A ma grande surprise, Stein n'avait pas parlé de ces antagonismes concrets, mais seulement développé une sorte de métaphysique des forces adverses de l'anthroposophie, ce qui a dire vrai n'avait pas rendu la chose très claire. Il avait fait un exposé très spirituel, mais qui ne portait pas tant sur la manière concrète de nos adversaires que sur la métaphysique de ces adversaires. Et au fond, ce qui s'est avéré là, c'était que la Société dans son ensemble — car l'assemblée des délégués représentait l'ensemble de la Société Anthroposophique en Allemagne — ne voulait rien savoir des forces adverses.

Cela peut se comprendre bien entendu. Mais cette question est devenue tellement indispensable à l'intelligence des conditions de vie de la Société Anthroposophique que quelqu'un qui refuse de connaître les forces adverses lorsqu'on lui donne la meilleure occasion pour le faire ne prend pas vraiment au sérieux la Société Anthroposophique. Et pour représenter l'anthroposophie devant le monde, tout est vraiment lié à la façon dont les membres de la Société se comportent par rapport aux forces adverses dont les attaques redoublent journellement d'intensité. A ce moment là, je me trouvais en fait placé devant la nécessité de tirer les conséquences de l'assemblée : si la seule chose qui intéresse encore les gens est de ressasser continuellement les mêmes généralités sur « l'humain et la rencontre de

l'humain », je ne peux plus vous suivre. Ce sont des termes qui ont été abondamment, on ne peut pas dire : discutés mais paraphrasés, justement, ou quelque chose du même ordre. Mais on ne peut évidemment pas se séparer aujourd'hui d'une chose qui n'existe pas seulement en imagination, mais aussi dans la réalité : on ne peut pas se séparer de cette société anthroposophique ! C'est ainsi qu'il est devenu nécessaire de passer sur ce genre de choses et d'essayer de trouver le modus que je vous ai décrit samedi, à savoir que d'un côté subsiste dans toute sa réalité l'ancienne société anthroposophique et que de l'autre, il existe un rassemblement libre qui peut lui aussi conduire à des formations communautaires conformes aux conditions que je vous ai décrites hier, et que se crée ainsi une sorte de trait d'union pour concilier les antagonismes qui existent entre eux.

Car il faut bien se rendre compte qu'Anthroposophie est quelque chose d'éternel. C'est pourquoi tout homme peut l'étudier dans la solitude la plus complète. Et il en a le droit. Il n'a pas besoin de s'intéresser à la Société Anthroposophique. Il pourrait très bien se faire qu'Anthroposophie — et on en a eu tout à fait la démonstration jusqu'en 1918 — ne soit communiquée que sous forme de livres ou de conférences s'adressant à ceux qui veulent les entendre. Jusqu'en 1918, la Société Anthroposophique correspondait très exactement à sa nature, en ce sens qu'elle pouvait à tout moment cesser d'être sans que l'anthroposophie disparaisse. Ceux qui s'intéressaient vraiment à Anthroposophie de l'extérieur de la Société pouvaient avoir tout, exactement comme ils l'auraient eu par le biais de la Société Anthropo-

sophique. Tout ce qui était donné par la Société, c'était d'organiser des activités communes et un éveil de l'âme dans la rencontre de l'âme de l'autre. Mais de ce qui a été cultivé ainsi est né dans la Société Anthroposophique, à l'initiative de telle ou telle personnalité, quelque chose qui lie maintenant, qui existe, qui ne peut pas être abandonné du jour au lendemain. Et cela doit être poursuivi par l'ancienne Société Anthroposophique. C'est pourquoi, aussi antipathique que l'on puisse trouver la manière dont l'ancien comité systématise et bureaucratise et, d'une manière générale, la façon dont il se comporte : ce qu'il a à accomplir, il doit précisément l'accomplir. Personne d'autre ne peut l'assumer. Il serait tout à fait illusoire de croire que quelqu'un qui n'a qu'un intérêt général pour la vie anthroposophique — comme on l'a eu aussi en 1902 — puisse prendre en charge le suivi de toutes ces questions. Il faut ne faire qu'un avec ces questions. Il faut les avoir assimilées dans son être.

Cette ancienne Société Anthroposophique doit donc continuer à exister ; elle représente quelque chose de tout à fait réel. Mais en même temps, ceux qui ne veulent rien d'autre qu'Anthroposophie en tant que telle ont pleinement le droit d'avoir accès à l'anthroposophie. Et le rassemblement souple dont je vous ai parlé hier, qui a son propre comité, son propre conseil de confiance, avec les noms que je vous ai cités, est créé pour eux. De telle sorte que nous avons ces deux conseils de confiance et que ces deux conseils formeront progressivement des comités plus étroits qui entreront ensuite en relation l'un avec l'autre, si bien que la Société constitue tout de même une unité. Quant à savoir si ce rassemblement

plus souple peut éprouver de l'intérêt pour tout ce qui est issu de la Société Anthroposophique, cela s'est tout de suite manifesté par le fait qu'est venue du mouvement des jeunes, du mouvement des jeunes universitaires, et précisément de chez les plus jeunes, la proposition d'une nouvelle fondation qui va par conséquent exister à son tour et sera en tant que telle parfaitement justifiée. Je dirais même que ce fut une des questions les plus justifiées, des plus intimement justifiées du mouvement anthroposophique, de la Société.

Une des propositions qui fut déposée était en effet particulièrement intéressante ; elle émanait des élèves des grandes classes de l'école Waldorf. J'en ai donné lecture moi-même parce qu'elle m'avait été envoyée. Ainsi donc ; les élèves des grandes classes de l'école Waldorf ont fait pour leur part une proposition dont voici à peu près la teneur. Ils disaient : Nous avons maintenant évolué selon les principes qui sont ceux de l'école Waldorf. L'année prochaine sera celle où nous devons nous présenter au baccalauréat. Nous ne pourrons peut-être pas encore le passer parce que nous allons avoir des difficultés, mais en tout cas, maintenant que nous avons reçu à l'école Waldorf une éducation conforme aux principes qui conviennent et que nous devons maintenant entrer dans une université ordinaire, que va-t-il donc nous arriver ? — Et les élèves de l'école ont déjà très joliment caractérisé cette université et ont demandé la fondation d'une université libre où l'on puisse étudier lorsqu'on a été élève dans une école Waldorf.

C'est tout à fait astucieux, c'est tout à fait justifié. La motion a été aussitôt acceptée par les représen-

tants du mouvement des jeunes universitaires et on a même déjà rassemblé — au taux actuel[74], cela ne signifie pas grand chose évidemment mais c'est néanmoins une somme tout à fait confortable — je crois, 25 millions de marks à titre de capital social d'une telle fondation. Avec 25 milliions de marks, on ne peut pas fonder une université aujourd'hui bien sûr, mais s'il se trouvait un Américain avec peut-être un milliard ou plus, on pourrait commencer. Cela ne serait pas possible autrement bien sûr, et cela ne serait peut-être pas encore assez. Je ne peux pas évaluer cela immédiatement. Mais, à supposer que cette possibilité nous soit donnée, on se trouverait d'abord devant un véritable dilemne, un dilemne terrible, même si on avait quelque chance de voir les diplômes et les examens reconnus, à savoir celui-ci : Avec qui est-ce que je dois constituer cette université ? Avec les professeurs de l'école Waldorf ? Avec les membres de nos instituts de recherche ? Oh, cela irait à la rigueur, mais alors nous n'aurions plus d'école Waldorf ni d'instituts de recherche ! Car de la façon dont la Société Anthroposophique s'est développée ces dernières années, les gens qui pourraient, je dirais : être bien dans la Société Anthroposophique, en ont plutôt été empêchés. C'est déjà un problème incroyablement compliqué actuellement de trouver un nouveau professeur dans les rangs des anthroposophes lorsqu'il faut ouvrir une nouvelle classe. Car bien que nous ayons eu de brillants congrès et tout ce que l'on peut imaginer, on s'est largement comporté de telle sorte au sein de la Société Anthroposophique que les gens ont dit : Anthroposopie nous plaît beaucoup, mais nous ne voulons pas entrer dans la Société.

Et c'est à cela qu'il faut travailler d'abord : à rendre sa valeur à la Société. Car il y a beaucoup de gens dans le monde qui sont prédestinés à faire d'Anthroposophie le contenu le plus important de leur cœur et de toute leur âme, mais il faut que la Société Anthroposophique fasse le nécessaire pour cela, qu'elle fasse en sorte que, devant une affaire pareille, on comprenne aussitôt qu'il faut d'abord commencer par quelque chose de tout différent ; qu'il faut d'abord commencer par porter Anthroposophie devant le monde de façon que l'humanité découvre l'anthroposophie.

Nos adversaires en présentent une image caricaturale au monde. Et on s'y emploie avec zèle. Même ce qui figure dans les cycles, on en retrouve la trace partout dans tous les écrits de nos adversaires. Et maintenant il y a des bibliothèques de prêt où on peut les emprunter, les cycles et le reste ! L'ancienne façon de penser les problèmes n'est plus de mise aujourd'hui. Il existe des librairies d'occasion qui sont tout à fait organisées pour prêter des cycles moyennant payement d'une participation financière. Tout le monde peut les lire. C'est déjà comme ça. On méconnaît totalement les conditions de notre vie sociale actuelle quand on s'imagine que l'on peut éternellement garder le secret sur ce genre de choses. On ne peut plus faire ce genre de choses à l'époque actuelle. A cet égard, notre époque est effectivement dévenue démocratique, y compris du point de vue spirituel. Il faut que l'on comprenne à nouveau qu'Anthroposophie doit être portée devant le monde. Or, c'est une chose qui vit effectivement dans ce rassemblement souple.

Les êtres qui s'y sont rassemblés veulent d'emblée

s'efforcer de porter Anthroposophie devant le monde de la façon la plus large. Je sais très bien qu'il en résultera la création de toutes sortes de nouveaux canaux pour faire sortir de la Société ce que l'on croit pouvoir y garder. Mais il faut se conformer aux nécessités du temps. Et en tant qu'anthroposophe, il faut savoir être attentif à ce qu'exige son époque. C'est pourquoi, Anthroposophie doit maintenant être regardée de façon qu'elle puisse devenir le contenu ou l'objet d'une vie, ainsi que je vous l'ai indiqué hier.

Comme je vous l'ai dit, mes chers amis, nous avons voulu essayer de vivre des liens plus lâches avec ces deux courants de la Société Anthroposophique, et j'espère qu'on pourra vivre un certain temps avec cette formule si on la comprend correctement, si on la fait fonctionner correctement ; sans doute pas très très longtemps, je ne me fais aucune illusion. Il faudra alors faire encore autre chose plus tard, bien entendu.

Mais lorsque je suis parti pour Stuttgart assister à cette assemblée générale de la Société Anthroposophique allemande, étant donné que l'anthroposophie était partie d'Allemagne et que l'univers le sait et l'a accepté, j'ai dit qu'il était nécessaire que l'on mette d'abord un certain ordre dans la société anthroposophique allemande, mais que cela devait être le point de départ d'une remise en ordre au-delà de cette société. Je m'imagine bien que les sociétés anthroposophiques des domaines linguistiques les plus divers existant partout se verront amenées à faire quelque chose dans un esprit semblable ou dans un autre esprit pour la consolidation de la Société, essayant ainsi effectivement partout d'orga-

niser l'existence de cette société de façon qu'Anthroposophie puisse devenir aux yeux du monde ce qu'elle doit devenir pour lui.

ANNEXES

I

AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE EN ALLEMAGNE

Lettre circulaire de la commission de confiance chargée de la direction de la Société

Chers amis ! La Société Anthroposophique est entrée dans une nouvelle phase de son évolution. Il importe de le percevoir en pleine conscience et de donner au travail anthroposophique la forme qui y correspond. Dans des périodes plus anciennes, il pouvait suffire de recevoir les résultats de la recherche spirituelle avec un esprit ouvert et un cœur disponible et de lui faire sa place parmi des cercles réduits. Au cours des dernières années, le mouvement anthroposophique est devenu un mouvement de plus en plus universel. Ce fait pose à ceux qui veulent représenter Anthroposophie devant le monde des exigences nouvelles. Il en est ainsi en raison tant du progrès intérieur de l'anthroposophie que des changements survenus dans la situation générale de l'époque. La connaissance de la fécondité de l'anthroposophie a donné depuis 1919 à une série de personnalités le courage de fonder une série d'initiatives dans l'esprit de la vision du monde anthroposophique et de ses répercussions dans la vie pratique. Le Dr. Steiner a consenti à ces projets avec la confiance que ceux qui les entreprenaient s'engageaient aussi dans leur réalisation avec une volonté inflexible. Compte tenu du fait que dans de vastes cercles de la Société Anthroposophique, l'opinion a prévalu que le Dr. Steiner était lui-même le fondateur de ces initiatives, il est de notre devoir de souligner que ce n'est pas le cas. L'entière responsabilité de ces projets incombe bien plutôt à ceux qui les ont fondés. La façon dont Anthroposophie féconde la vie là où elle peut agir à partir de ses propres impulsions intérieures se manifeste dans des créations comme le Goethéanum aujourd'hui détruit et dans l'art eurythmique qui s'est développé à un point qu'on ne soupçonne pas au cours des dernières années sous la direction de Mme Marie Steiner. Celles-ci se sont fait reconnaître dans le monde en tant que créations d'une valeur humaine universelle. La Libre École Waldorf a de même suscité un très grand intérêt en Allemagne et

loin au-delà, à cause de la pédagogie née de la science de l'esprit anthroposophique. Dans le domaine pratique de la vie économique, malgré l'hostilité violente suscitée dans ce domaine par des conceptions plus anciennes, il a été possible de constituer la société par actions « Der Kommende Tag» (Le jour qui vient) de telle façon que cette initiative puisse accomplir sa tâche importante à l'intérieur des limites fixées par les conditions économiques générales.

Le Dr. Steiner a montré par quelles voies le travail scientifique peut être fécondé par des connaissances suprasensibles. Mais les tâches qui en résultent pour le travail anthroposophique sont immenses. Le scientifique ne pourra y satisfaire que s'il applique dans ses recherches une méthodologie anthroposophique, comme cela a été fait par Mme L. Kolisko pour son travail sur la fonction de la rate à l'institut de recherche scientifique. Quiconque connaît les difficultés auxquelles les recherches ont dû faire face jusqu'à présent dans ce domaine est obligé de saluer une telle découverte telle qu'elle a été présentée dans cette revue, comme un événement marquant la naissance d'une nouvelle science de la nature de l'organisme humain. Le travail du Dr. Hermann von Baravalle: «Zur Pädagogik der Mathematik und Physik» (A propos de la pédagogie des mathématiques et de la physique) représente en l'espèce une performance d'une importance comparable. L'ouvrage du Dr. C. von Heydebrand sur la pédagogie expérimentale doit être signalé comme un exploit dans le domaine de la pédagogie. Il établit une critique tout à fait radicale des grotesques perversions de la psychologie et de la pédagogie expérimentales, à laquelle il oppose pour la première fois les résultats positifs obtenus par l'art de l'éducation né de la science de l'esprit.

Comment ces prestations seraient-elles prises en considération par la science extérieure si elles n'étaient pas honorées dans toute leur ampleur dans nos propres rangs?

Les multiples mentions faites de tels résultats par le Dr. Steiner montrent comment le chercheur peut se retrouver lui-même sur la voie de la connaissance suprasensible par le simple prolongement d'une recherche scientifique justifiée. Si elle veut vraiment être l'élément porteur de la vie anthroposophique, la Société Anthroposophique doit s'intéresser vivement à ces tâches essentielles. Cultiver le chemin de connaissance de la science de l'esprit est la principale tâche de la Société Anthroposophique. A notre époque, la conscience traverse chez beaucoup de gens une métamorphose qui menace d'en entraîner plus d'un dans un chaos de l'âme si le travail anthroposophique ne leur apporte pas la force de se structurer.

La jeunesse porte en elle la force d'un devenir nouveau. Dans

l'atmosphère pesante des amphithéâtres, qu'on respirait encore parfois dans nos cours universitaires, elle aspire à gagner des lieux où trouver l'anthroposophie en tant que telle. Anthroposophie doit répondre à son exigence d'une démarche intérieure saine, en embrassant à la fois son intelligence, son cœur, sa vie morale et religieuse. Des générations plus anciennes qui se sont engagées sur la voie du développement intérieur dans l'esprit de l'anthroposophie ne peuvent pas entrer en opposition avec la jeunesse, car cette évolution intérieure éveille des forces de jeunesse en toute âme. Sur le terrain de cet effort d'évolution de l'âme inspiré par l'anthroposophie, il n'existe aucune différence entre l'ancienne et la nouvelle génération.

La campagne de diffamation menée par nos adversaires requiert une contre-attaque énergique conduite avec précision et objectivité. Les adversaires qu'a valu au Dr. Steiner la fondation de la science de l'esprit anthroposophique n'auraient pas pris une importance considérable. Des adversaires dangereux ne sont apparus que depuis la fondation des différentes initiatives à partir de 1919. Cette dernière forme d'adversaires s'est emparée des propos absurdes d'anciens membres et les a mis à profit pour essayer de tuer l'anthroposophie. C'est ainsi que des adversaires sans scrupules sont parvenus à répandre un flot de calomnies sur la personne du Dr. Steiner.

C'est la tâche de la Société Anthroposophique et en particulier de ceux qui veulent représenter l'anthroposophie à l'extérieur dans tous les domaines de riposter énergiquement à ces calomnies et de protéger enfin le Dr. Steiner efficacement contre ce genre d'agressions. Il importe surtout de combattre énergiquement des calomnies comme celles que contiennent par exemple les «Psychische Studien» (Études psychiques) et que colportent ensuite sans aucun esprit critique presque tous nos adversaires, en désignant clairement leurs auteurs et en les dénonçant publiquement.

C'est ainsi qu'à Munich, le Dr. Steiner a été particulièrment importuné par une personne multipliant les gestes de fanatisme partisan en essayant par exemple de lui baiser les mains en toute occasion. Se trouvant froissée dans sa vanité, cette personne s'est ensuite métamorphosée en opposant farouche et tout aussi fanatique. C'est à cette boue que sont allés puiser tous les autres adversaires. La nature de nos adversaires ressort aussi clairement à la lumière d'un exemple récent. Sous prétexte d'intérêt scientifique, un maître de conférences dans une université renommée a essayé d'obtenir de nous des documents non publiés. A peu près à la même époque, il fit la preuve de son courage en suppliant quelques uns de nos membres de ne pas le traiter dans le débat polémique — comme il disait — comme le

Prof. Drews et de ne pas nuire à sa carrière. Il faut aussi caractériser la méthode de beaucoup de ces nouveaux adversaires : ils ont tenté d'imposer à nos contemporains une caricature de l'anthroposophie en compilant dans un esprit malveillant en dehors de leur contexte de nombreux passages des livres et des conférences du Dr. Steiner abusant souvent pour ce faire de leurs positions officielles ou de leur autorité scientifique. Nous devons de notre côté opposer à cette caricature, par une présentation objective des faits, la véritable image du patrimoine spirituel de l'anthroposophie.

Si s'exprime chez ses représentants une attitude d'âme née d'une expérience autonome du spirituel et les rendant capables de la représenter dans toute sa dignité, de façon que toute âme humaine puisse trouver son chemin vers elle, c'est à l'anthroposophie que nous le devons. Certains de nos adversaires prétendent bien que la connaissance suprasensible des états passés de l'humanité n'a aucun sens pour la vie réelle, mais le mode de vie des anthroposophes les réfute de lui-même lorsqu'ils cultivent cette connaissance dans le travail des branches et dans leur vie privée et manifestent ainsi comment elle peut renforcer leur personnalité et illuminer leur existence. Les gens ne recevront pas les enseignements de la vie avant la naissance et après la mort d'une façon dogmatique abstraite s'ils peuvent les percevoir comme une force éthique immédiate. Le christianisme revivifié par les données de la recherche anthroposophique ne sera pas perçu comme une affirmation péremptoire et contestable ou comme une promesse invérifiable si celui-ci leur apparaît à partir de l'attitude d'ensemble des anthroposophes.

Il est également d'une nécessité urgente — eu égard à la virulence de nos adversaires — qu'aucune des forces spirituelles vivantes présentes dans la Société Anthroposophique ne soit paralysée par l'isolement ou brisée par les antagonismes, mais s'épanouisse pleinement dans la libre coopération de tous et que toute personne active dans un esprit authentiquement anthroposophique soit encouragée par la direction de la Société à agir pour notre cause commune avec la meilleure efficacité possible. Des rapports humains doivent naître entre les anthroposophes. Des formes nouvelles douées de mobilité doivent être recherchées pour que la Société Anthroposophique évolue, de son état de fermeture et d'isolement, en une médiatrice accomplie de son patrimoine spirituel. Tout comité directeur de la Société devra être soutenu et en même temps recevoir en permanence sa mobilité d'une organisation vivante de personnes de confiance qui se sentent coresponsables de l'ensemble du travail.

Nous voudrions expliquer et discuter dans une assemblée de délégués ce que notre sentiment des nouvelles tâches de la

Société n'a fait qu'esquisser dans cet appel. Compte tenu de la portée exceptionnelle des décisions que nous devons prendre, nous invitons les groupes de travail d'Allemagne à déléguer à une session ayant lieu à Stuttgart du 25 au 28 février des personnalités dont les cœurs tiennent avec chaleur à une réorganisation de la Société Anthroposophique.

Nous soussignés, constituerons jusqu'à cette assemblée de délégués la commission de confiance chargée de la direction des affaires de la Société Anthroposophique.

Stuttgart, le 13 février 1923
Jürgen von Grone, Dr Eugen Kolisko,
Johanna Mücke, Emil Leinhas,
Dr. Otto Palmer, Dr Friedrich Rittelmeyer,
Dr. Carl Unger, Wolfgang Wachsmuth.

II

Dr. RUDOLF STEINER
PROJET DE PRINCIPES POUR UNE SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE
1912*

Devise : La sagesse ne réside que dans la vérité.

Pour organiser sa vie d'une façon saine et satisfaisante, la nature humaine a besoin de connaître et de cultiver sa propre essence suprasensible et l'essence suprasensible du monde situé en dehors de l'homme. Malgré sa vocation à accomplir dans le cadre de leurs tâches et de leurs limites une œuvre inexprimable pour la civilisation humaine, les recherches de la science contemporaine ne peuvent guider l'homme vers un tel but. La Société Anthroposophique poursuivra ce but en favorisant la recherche authentique et saine portant sur le suprasensible et en cultivant l'influence que celle-ci peut exercer sur la conduite de la vie humaine. Le caractère de la Société doit être celui de véritables *recherches sur l'esprit* et des *dispositions intérieures* qui en découlent, caractère qui peut trouver son expression dans les directives qui suivent :

1. Peuvent coopérer fraternellement dans la Société, toutes les personnes qui considèrent comme le fondement d'une coopération pleine d'amour un élément spirituel commun présent en toute âme, sans distinction de croyance, de nationalité, de statut social, de sexe, etc...
2. Il convient d'encourager l'investigation du suprasensible caché dans tout ce qui est sensible et de contribuer à la propagation d'une authentique science de l'esprit.
3. Il convient de cultiver la connaissance du noyau de vérité propre aux différentes visions du monde de chaque peuple et de chaque époque.

La première de ces trois directives est nécessaire à la Société Anthroposophique parce que des hommes ne peuvent poursuivre des objectifs de connaissance spirituelle élevés que si un état

* In : Carl Unger : « Éléments d'histoire du mouvement anthroposophique », non traduit « Die Drei » 1re année, Cahier 5/6, Stuttgart 1921, pp. 504-507.

d'esprit fraternel surmonte les antagonismes qui ne résultent que trop facilement de tout ce qui sépare les hommes dans leurs pensées, leurs croyances et leurs centres d'intérêt particuliers. Ces différences ne dérangeront jamais le travail commun si le fondement de ce travail est l'élément spirituel commun présent en toute âme, et que, par conséquent, ces différences ne sont pas discutées et restent pleinement respectées dans leur spécificité au sein de la Société. Ainsi disposée, celle-ci, de par l'état d'esprit dont elle a elle-même besoin, s'efforcera de réaliser l'idéal de l'unité humaine qui, tout en appréciant parfaitement la pensée et le sentiment de l'individu, trouve en même temps le sol sur lequel peuvent prospérer un amour et une fraternité réciproques. La Société ne pourra atteindre son but spirituel que si ses membres se consacrent à un idéal de vie susceptible de constituer un idéal humain universel pour la conduite de sa vie. La Société ne doit absolument pas chercher à agir pour ou contre un système de croyances déterminées, car sa volonté est de se consacrer à l'étude de l'esprit et non à une profession de foi déterminée. Toute propagande religieuse lui est par conséquent totalement étrangère. Mais elle n'en combattra jamais une non plus. Sont également strictement exclues de l'activité de la Société toutes les formes d'action politique ou socio-politique.

Son travail est voué aux voies et aux moyens qui peuvent aider l'être humain à apporter aux grandes questions énigmatiques de l'existence humaine une solution conforme à l'évolution de notre temps, d'une façon qui élargisse la recherche du domaine sensible au domaine suprasensible sans l'entraîner dans des errements incompatibles avec un authentique esprit de vérité. Elle montrera que l'humanité de notre époque possède une telle science de l'esprit, que celle-ci pénètre dans le monde suprasensible et que sa culture et sa propagation peuvent constituer la tâche d'une société au même titre que n'importe quelle autre science.

Ces recherches sur l'esprit n'étudient pas les fruits les plus nobles du développement spirituel de l'homme, les visions du monde et les confessions des différents peuples et périodes de l'histoire pour leur valeur spirituelle, mais en tant qu'expressions des luttes menées par l'humanité pour les grandes questions spirituelles de l'existence. C'est pourquoi le caractère fondamental de cette Société ne pourra pas être exprimé par une désignation qui serait empruntée à une confession définie. Si, par exemple, ces recherches spirituelles s'attachent à l'étude de l'impulsion du Christ dans l'évolution de l'humanité, elle ne le fait pas dans l'esprit d'une confession religieuse, mais de telle sorte que tout adepte d'une certaine orientation religieuse peut se situer par rapport au résultat enseigné par la science de

l'esprit à ce sujet comme le font les adeptes de l'hindouisme et du bouddhisme vis-à-vis de l'astronomie copernicienne, quoique celle-ci ne figure pas dans leurs propres traditions religieuses. L'impulsion du Christ est mise en valeur en tant que résultat d'une recherche, mais de façon telle que tout adepte d'une confession religieuse peut l'accepter, et non seulement les fidèles de la religion chrétienne.

La fondation de la Société est le fait d'un comité de fondation composé de trois personnalités à savoir le Dr. Carl Unger, Mle Marie von Sivers et Michael Bauer, lesquelles ont dans un premier temps pris en charge la direction générale de la Société Anthroposophique. Elles sont assistées d'un comité directeur qui fera office dans un premier temps de comité directeur de fondation.

Les membres du comité de fondation nommeront des personnes de confiance auxquelles il incombera de recevoir les adhésions des membres et qui se porteront garants devant le comité directeur pour les admissions qu'ils ont à proposer.

La nomination d'une personne de confiance aura lieu à l'initiative du comité de fondation ou à la requête de sept autres membres ou personnalités, pour un membre qu'ils désigneront comme leur représentant et qui sera dès lors reconnu comme tel par le comité central.

La qualité de membre s'acquiert sur présentation d'une demande faite soit directement auprès du comité directeur, soit auprès d'une personne de confiance. Cette qualité ne peut être reconnue que par le comité directeur central composé d'abord des trois fondateurs mentionnés.

La constitution du comité directeur ou du comité est complétée par cooptation par ce comité lui-même ; des propositions dans ce sens peuvent être faites lors de l'assemblée convoquée annuellement.

Le travail de la Société est l'œuvre de groupes libres qui peuvent se former en tout lieu indépendamment, dans tous les pays de la terre. Ces groupes pourront se former séparément ou s'unir, former des associations ou des groupements souples, etc... en fonction des conditions propres aux secteurs géographiques dans lesquels ils se forment. La Société Anthroposophique en tant que telle n'est pas une association ; sa cohésion ne repose pas sur une structure statutaire associative ou quelque chose du même genre, mais sur la culture de la science de l'esprit en tant que telle, et la qualité de membre ne comporte aucune implication statutaire, mais par exemple le droit de recevoir certains écrits relatifs à la science de l'esprit qui ne sont destinés qu'aux membres et autres choses semblables. Ce qui unit la Société Anthroposophique du point de vue extérieur n'est donc rien

d'autre que ce qui existerait à l'intérieur d'une société d'étude anthropologique ou assimilée, par exemple.

Chaque groupe de travail élabore ses statuts particuliers, etc... et élit son comité directeur. La qualité générale de membre, qui doit être acquise par chaque membre individuellement signifie que le comité directeur central reconnaît une personnalité déterminée comme faisant partie de la Société Anthroposophique.

Le siège permanent de la Société Anthroposophique sera provisoirement Berlin. La direction administrative incombera aux membres du comité directeur central domicilié à Berlin. Cette direction administrative ne consiste en rien d'autre qu'en mesures de nature à servir les buts spirituels formulés plus haut.

Pour l'administration de la Société Anthroposophique, chaque membre verse un droit d'entrée unique de 5 marks et une cotisation annuelle périodique de 6 marks. Une réduction de la cotisation annuelle peut intervenir dans certains cas particuliers.

NOTES

Le contenu et le caractère particulier de ces conférences faites à Dornach et à Stuttgart résultent des changements importants survenus dans la Société Anthroposophique depuis 1919. De la mutation organique de l'anthroposophie en une science de l'esprit et en une pensée sociale et artistique s'étaient dégagées une multitude d'initiatives individuelles qui, dans le désarroi des années d'après-guerre, tentèrent de mettre publiquement en œuvre les impulsions de civilisation de l'anthroposophie jusque dans des institutions à vocation scientifique ou pratique. Virent le jour entre autres:

l'Union pour la Tripartition de l'organisme social,
l'Union universitaire anthroposophique,
des instituts de recherche scientifique,
l'école Waldorf,
le mouvement de rénovation religieuse.

Cependant, la spécialisation et l'engagement importants des personnes dans des tâches d'organisation et d'animation spécifiques priva de ses forces le travail anthroposophique général qu'il fallait absolument continuer à cultiver et isola en même temps les institutions nouvellement fondées. A cette situation vint s'ajouter l'antagonisme de plus en plus fort de l'ancienne et de la nouvelle génération du mouvement et de la Société anthroposophiques. En même temps que ces développements qui l'affaiblissaient et parallèlement à l'action publique de l'Union pour la Tripartition et de l'Union universitaire en particulier, on vit se constituer dans les milieux scientifiques, religieux et politiques une opposition de plus en plus forte à l'égard de l'anthroposophie et de son fondateur. Rudolf Steiner avait déjà informé et prévenu depuis longtemps de cette évolution, pour finalement confier au comité directeur de la Société Anthroposophique à Stuttgart la tâche pressante d'élaborer des propositions pour une consolidation de la situation, lorsque le bâtiment en bois à deux coupoles du Goethéanum à Dornach — centre de l'activité de Rudolf Steiner — fut la proie des flammes dans la nuit de la St. Sylvestre 1922/23.

Sans interrompre la présentation de ses conférences sur la science de l'esprit, le travail principal de Rudolf Steiner se concentra au début de l'année 1923 sur la restructuration de la Société Anthroposophique. Voyageant régulièrement entre Dornach et Stuttgart, celui-ci travailla inlassablement, multipliant les entretiens, les réunions et les conférences, à faire prendre

conscience de la nouvelle situation, en particulier à travers un effort de clarification rétrospective des phases et des degrés d'évolution qu'avaient connus le mouvement et la Société anthroposophiques, afin de trouver conjointement avec les responsables et les membres de cette société le point de départ d'un processus communautaire d'avenir.

Les conférences reproduites ici apparaissent comme la récapitulation et l'élucidation d'un processus difficile de réorientation générale de la Société ; séparées par des consultations et des sessions de nuit sans fin dans diverses commissions et assemblées, elles amenèrent finalement la convocation des délégués de toutes les branches allemandes de la Société Anthroposophique à la réunion du 25 au 28 février 1923. Le compte-rendu que Rudolf Steiner fit des évènements de Stuttgart à Dornach a été intégré à ce volume. Un rapport détaillé des nombreux exposés et allocutions de toutes les séances de ce rassemblement se trouve dans « Mitteilungen, herausgegeben vom Vorstand der Anthroposophischen Gesellschaft in Deutschland » (Communications, une publication du comité directeur de la Société Anthroposophique en Allemagne) n° 5, STUTTGART Juin 1923 (130 p.). Voir aussi la synthèse ainsi que l'exposé relatif à la poursuite de ces efforts de Rudolf Steiner pour la consolidation de la Société dans de nombreux pays européens in « Rudolf Steiner und die Zivilisationsaufgaben der Anthroposophie. Ein Rückblick auf das Jahr 1923 » (Rudolf Steiner et les tâches de civilisation de l'anthroposophie. Une rétrospective de l'année 1923) publié par Marie Steiner, DORNACH 1943 (à paraître dans l'édition complète sous le numéro GA 259).

Les œuvres de Rudolf Steiner figurant dans l'édition complète (en abrégé GA) sont indiquées dans les notes avec leur référence bibliographique.

Pour les traductions françaises :
EAR pour Éditions Anthroposophiques Romandes
T pour Éditions Centres Triades

1. Landhausstrasse 70, la première pierre en fut posée en 1911. Pour les manifestations internes, le bâtiment disposait d'une salle aménagée d'après les indications de Rudolf Steiner. « Images des sceaux et de colonnes occultes », GA 284/285 (non tr.).

2. Le second Goethéanum, ouvert en 1929, est construit en béton. Les créations plastiques sculptées dans la matière pleine de vie du bois n'ont pu être remises en chantier.

3. Voir l'introduction précédant ces notes. On trouvera une vue d'ensemble des institutions fondées et de leur évolution dans: «Le Congrès de Noël et la Constitution de la Société Anthroposophique...» GA 260a (EAR).

4. Der Kommende Tag (Le jour qui vient): société par actions pour la promotion des valeurs scientifiques et spirituelles. Fondée le 13 mars 1920, elle devait être un exemple d'association entre des entreprises du domaine économique et des institutions relevant de la vie de l'esprit. Elle fut liquidée en 1924/25. Cette initiative succomba à la conjoncture défavorable de cette période et notamment à l'inflation qui sévissait à la même époque.

5. La Libre École Waldorf, école primaire et secondaire unique, fut fondée à Stuttgart en septembre 1919, sur une initiative d'Emil Molt, le directeur de la fabrique de cigarettes Waldorf-Astoria, sous la direction pédagogique de Rudolf Steiner. Il existe actuellement près de 300 écoles de ce type dans un très grand nombre de pays.

6. Rudolf Steiner: «La communion spirituelle de l'humanité», conférence du 30-12-22, GA 219 (T).

7. La Communauté des Chrétiens, siège central à Stuttgart. Sa fondation avait eu lieu à Dornach en septembre 1922.

8. Depuis la révolution de novembre 1918, il s'était formé un comité (Dr. C. Unger, E. Molt, H. Kühn) qui prônait la mise en pratique des principes de Rudolf Steiner pour résoudre la question sociale. A la suite d'un «Appel au peuple allemand et au monde civilisé» (mars 1919), il se forma un cercle important de supporteurs et de sympathisants de l'idée de la tripartition aboutissant le 22-4-1919 à la fondation de «L'Union pour la Tripartition de l'Organisme Social» Voir Rudolf Steiner: «Fondements de l'organisme social» GA 23 (EAR).

9. «L'Union pour le travail universitaire anthroposophique» s'était formée en liaison avec le mouvement pour la tripartition, dans le but de mener une action en faveur de l'anthroposophie et de la tripartition parmi les étudiants et les chercheurs des universités et des écoles supérieures d'étude technique. Il se manifesta publiquement par un «Appel à la jeunesse universitaire» lancé à l'automne 1920 et organisa (avec l'association «Goethéanisme» à Dor-

nach) ce qu'on appela les cours universitaires au Goethéanum, à l'automne 1920 et au printemps 1921. V. l'allocution de Rudolf Steiner du 1-10-1920 : « La tâche de connaissance de la jeunesse » GA 217 a, (non traduit).

10. *Roman Boos:* 1889-1952, psychosociologue, représentant actif de l'anthroposophie, en particulier du mouvement pour la tripartition en Suisse.

11. *Rudolf Steiner:* « Rapports entre générations et les forces spirituelles qui les régissent » GA 217. (EAR).

12. *Rudolf Steiner:* « Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs » GA IO. (T).

13. Débat relatif à la réorganisation de la Société Anthroposophique le 29-1-1923. Il n'en existe aucune trace.

14. *Rudolf Steiner:* « Histoire et Évolution, documents pour la formation d'un jugement social ». GA 185 a. (non trad.).

15. Allocution de clôture du 22-9-1922, après la fondation de la Communauté des Chrétiens en présence du cercle des prêtres. Les termes mêmes n'en ont pas été rendus publics.

    Débat relatif à la réorganisation de la Société Anthroposophique le 29-1-1923. Il n'en existe aucune trace.

16. *Rudolf Steiner:* « La Philosophie de la liberté », GA 4 (EAR).

17. *Rudolf Steiner:* « La science de l'occulte », GA 13 (T).

18. *Rudolf Steiner:* « L'Apparition des sciences de la nature » GA 326, (T), est une réponse de Rudolf Steiner à la tendance décrite. cf. la revue mensuelle « Die Drei » 1re année.

19. *Anaxagore:* autour de 500 av. J.C., philosophe présocratique.

20. *Rudolf Steiner:* « Les symptômes de l'Histoire » GA 322 et GA 326 (T).

21. *Guenther Wachsmuth:* 1893-1963, collaborateur permanent des travaux de Dornach depuis 1921, membre du comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle

(Noël 1923-1963) en qualité de secrétaire, trésorier et directeur de la section des sciences de la nature.

22. *Marie Steiner-von Sivers :* 1867-1948, à partir de 1902 collabore étroitement avec Rudolf Steiner à l'édification du mouvement et de la Société anthroposophiques. Devient Marie Steiner en 1914. Elle développa avec lui l'art de la scène (art de la parole et eurythmie) du goethéanisme ; membre du comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle à Noël 1923, elle s'occupa de diriger la section des arts de la parole et de musique et de publier les œuvres et les conférences de Rudolf Steiner.

23. Emil Leinhas : 1878-1967, commerçant ; cofondateur puis directeur général et finalement liquidateur de la société par actions « Der Kommende Tag » ; membre du comité directeur central de la Société Anthroposophique (1921-1923) ; membre du comité directeur de la société nationale allemande à Stuttgart à partir de février 1923.

24. *Werner von der Schulenburg :* 1881, publiciste. L'écrit qu'il fit remettre à Rudolf Steiner, « Docteur Boèce, l'Européen », est conservé aux archives de la Rudolf Steiner Nachlassverwaltung. (non trad.).

25. Ces entretiens furent menés dans le cadre de ce qu'on appela le « cercle des trente ». Les membres de ce cercle de collaborateurs réunis autour du comité directeur central de la Société Anthroposophique à Stuttgart venaient des domaines de travail les plus divers du mouvement anthroposophique : de l'union pour la tripartition, de « Der Kommende Tag », de l'école Waldorf, des instituts de recherche, de la Communauté des Chrétiens, etc... Ce cercle, qui siégeait le plus souvent sous la présidence de Rudolf Steiner, fit un travail fondamental pour élaborer une conscience et une volonté communes par rapport au développement du Mouvement et de la Société. — Beaucoup d'éléments tirés des séances relatives à la réorganisation de la Société après l'incendie du Goethéanum, dont notamment les vœux émis par Rudolf Steiner, ont paru sous forme de polycopie privé intitulé : « Mémorandum des séances du cercle des trente ». (non trad).

26. *Nicolas Copernic*: 1473-1543.

27. *Rudolf Steiner:* «De l'énigme de l'homme». GA 20 (non trad.).

28. *Rudolf Steiner:* «Les écrits scientifiques de Goethe (Introductions)» GA 1 (T). «Une théorie de la connaissance chez Goethe» (EAR) «Goethe et sa conception du monde» GA 2 (EAR); «L'esprit de Goethe» GA 22 (EAR).

29. *Rudolf Steiner:* «Mystique et esprit moderne» GA 6 épuisé. Sous le titre de «La mystique», Rudolf Steiner avait donné 27 conférences à Berlin du 6-10-1900 au 27-4-1901.

30. *Rudolf Steiner:* (Recueil des articles de Rudolf Steiner sur la littérature), voir article «Les Théosophes» GA 32: (non trad.).

31. Les séances de fondation avaient eu lieu les 19 et 20-10-1902 sous la présidence d'Annie Besant. Le 20 octobre Rudolf Steiner avait donné une conférence dans le cercle des «Kommende», la 3e d'un cycle de 27, ayant pour titre: «De Zarathoustra à Nietzsche. L'évolution de l'humanité à la lumière des conceptions du monde, depuis les plus anciennes époques orientales jusqu'à nos jours ou Anthroposophie» de 6-10-1902 à 6-4-1903. Il n'en existe aucune copie. Voir «Autobiographie» ch. XXX GA 28 (EAR).

32. *Krishnamurti:* 1895-1986, le philosophe hindou avait été proclamé tout jeune par la présidente de la Société Théosophique, Annie Besant, comme étant la réincarnation du Christ et le Messie des temps à venir. Krishnamurti refusa en 1928 ce rôle qu'on lui avait assigné et se sépara de la Société Théosophique.

33. La section allemande de la Société Théosophique fut exclue du mouvement par une décision du Général Council d'Adyar du 7-5-1913. Une telle décision était à prévoir compte tenu des profondes divergences de vue existant à propos du christianisme, c'est pourquoi la Société Anthroposophique avait été fondée le 28-12-1912. Voir «Autobiographie ch. XXXI (EAR) et «L'histoire et les conditions du

mouvement anthroposophique, dans ses rapports avec la Société Anthroposophique» GA 258 (non trad.).

34. *Rudolf Steiner:* «Physiologie occulte» GA 128 (EAR).

35. *Rudolf Steiner:* «Valeur et importance de la pensée pour une connaissance...» GA 164 et «Le mouvement occulte au XIXe siècle et ses rapports avec la civilisation» GA 254 (non traduits). «Des énigmes de l'âme» GA 21 (EAR) la situation de l'anthroposophie par rapport aux sciences apparaît le plus nettement en matière d'anthropologie et de psychologie en partant du point de vue de Franz Brentano.

36. *Dr. Hans Leisegang* dans son pamphlet: «Les fondements de l'anthroposophie».

37. *Rudolf Steiner:* «La connaissance vivante de la nature. La chute de l'homme dans l'intellect et son relèvement par l'esprit». GA 220 (non trad.).

38. Les séances du «cercle des trente» (V. note 25) avaient abouti à la formation d'une commission de confiance de neuf personnes chargée d'assurer l'interim de la Société et de convoquer des délégués à une conférence générale du 25 au 28-2-1923, par une lettre circulaire adressée à toutes les branches allemandes, afin que l'on puisse travailler à la réorganisation de la Société Anthroposophique sur une base très large (lire en annexe dans ce volume la lettre circulaire. Cette disposition aura sans doute fait l'objet d'une annonce avant la conférence de Rudolf Steiner (le manuscrit n'en fait aucune mention, mais le début de la conférence le laisse supposer). Rudolf Steiner avait lui-même rendu compte de ces décisions à Dornach le 9-2-23, à la suite de sa conférence du jour.

39. Réunion des délégués du 25 au 28-2-23.

40. Ce premier cours universitaire anthroposophique, 27-9 au 16-10-20 marqua le point de départ des activités du premier Goethéanum encore partiellement en chantier. Tout une palette de près de 100 conférences et manifestations artistiques y étaient présentées concernant presque tous les domaines de la science, l'art ainsi que les problèmes pratiques de l'économie et de la vie active. Rudolf Steiner y donna en premier lieu e.a. ses conférences sur «Les limites de la connaissance de la nature» GA 322. La veille du

cours, le Dimanche 26 septembre, eut lieu «un acte d'ouverture» qui rassembla pour la première fois les membres dans la salle de la grande coupole du Goethéanum. Le discours d'introduction paraîtra dans GA 252.

41. *Goethe:* «Notes et documents pour aider à l'intelligence du Divan occidental-oriental», le chapitre sur le poète persan Djami : «La perfection dans la clarté et la sagesse est son lot. Il essaye et réalise tout, se montre à la fois sensuel et suprasensible ; la magnificence du monde réel et du monde des poètes s'étale devant lui, il se meut entre les deux» ; et sur le «Livre des contemplations» : «Car tout y est (en Orient) contemplation qui oscille entre le sensible et le suprasensible» ; voir aussi «Faust» 1re partie v. 3534 : «Oh, suprasensible et sensible amoureux». Cette expression appartient essentiellement au langage du vieux Goethe d'inspiration classique.

42. Début de l'Illiade d'Homère.

43. *Goethe:* «Faust 1re partie, cabinet de travail.

44. *Rudolf Steiner:* «Le pont entre l'esprit de l'univers et l'être physique de l'homme» GA 202 ; «Correspondances entre le microcosme et macrocosme» GA 201 (non traduits).

45. *Rudolf Steiner:* «Le premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques» GA 287 (EAR) ; Le Goethéanum, un langage des formes (EAR) ; Fr. Bergmann : «Dix dessins des deux coupoles du premier Goethéanum» ; C. Kemper : «Der Bau».

46. *Rudolf Steiner:* «Le Goethéanum, un langage des formes» (EAR) apparaît dans le deuxième personnage supérieur gauche du «Groupe» sculpté figurant le représentant de l'humanité.

47. *Émile Bock*: «Nos rencontres avec Rudolf Steiner» ; *G. Husemann* «Souvenir de Rudolf Steiner».

48. *Dr Friedrich Rittelmeyer*: 1872-1938, premier recteur suprême de la Communauté des Chrétiens, «J'ai rencontré Rudolf Steiner» (T).

49. Composé de MM. *Carl Unger, Emil Leinhas, Ernest Uehli* de 1921-1923. Rudolf Steiner avait été Secrétaire Général

de la section allemande de la Société Théosophique de 1902 à 1913.

50. *Marie Steiner:* «Précisions sur l'origine des cycles»: compte-rendu de 1944, se rapporte à la cinquantaine de cycles numérotés parus en grand format jusqu'en 1922. Après le Congrès de Noël 1923, où tous les cycles furent déclarés libres à la vente, les cycles destinés aux membres reçurent simplement un timbre liminaire protecteur de l'Université Libre de Science Spirituelle.

51. *Rudolf Steiner:* «Les bases spirituelles de l'éducation» GA 305 (T).

52. Les compte-rendus parus dans la presse ont paru dans l'hebdomadaire «Das Goetheanum» 2e année 1922, N/5 et 6.

53. *Rudolf Steiner:* «L'antagonisme de l'Orient et de l'Occident. Vers sa compréhension à la lumière de l'Anthroposophie» GA 83 (non trad.).

54. *Rudolf Steiner:* «Éducation un problème social» GA 296 (EAR).

55. *Rudolf Steiner:* «L'idée du Gœthéanum dans la crise de civilisation des temps présents : GA 36 (non trad.).

56. *Rudolf Steiner* exprime ce vœu après la conférence de *M. Blümel*: «Les quatre dimensions de l'espace...» non publiée.

57. Un institut de recherche physique et chimique comportant un département de biologie fut fondé en 1920 dans le cadre de la société par actions «Der Kommende Tag». V. Note n°4. Avaient déjà paru à l'époque: L. Kolisko: «La fonction de la rate et le problème des plaquettes», «Mise en évidence des effets d'entités infinitésimales» ; R.E. Maier: «Le test de Villard» (non traduits).

58. L'édition de Dornach de 1983 apporte quelques corrections par rapport au texte allemand de l'édition de 1965.

59. *Rudolf Steiner* avait déjà rapporté cette conversation avec plus de détails, le 9 février: «Cela s'est passé le 10-12-22, jour où j'ai donné à l'un des membres du comité directeur,

M. Uehli, une sorte de tâche. Je lui ai dit qu'on sentait depuis longtemps le besoin d'une consolidation de la Société Anthroposophique et que mon seul espoir était que le comité directeur central de Stuttgart, complété par des personnalités de référence à Stuttgart, me fasse ses propositions lors de mon prochain passage sur la façon dont il souhaiterait entreprendre cette consolidation ; autrement, si le comité n'avait aucune idée sur ce point, je serais obligé de m'adresser moi-même à chaque membre individuellement. C'était la seule alternative possible». A paraître au GA 259.

60. *Goethe*: «Poésie et Vérité» 2e partie, 6o livre.

61. *Rudolf Steiner*: «Questions humaines, réponses cosmiques» GA 213 (à paraître à EAR).

62. *Wilhelm Conrad Röntgen*: 1845-1923, physicien, inventeur des rayons qui portent son nom. Voir Rudolf Steiner: GA 258 (non trad.).

63. Les 26 et 27 février soit le 2e ou 3e jour de la réunion.

64. Brève allocution, non publiée de Rudolf Steiner pour présenter *M. Walter Kühne,* nouveau responsable de l'union pour la tripartition, en remplacement de *M. Hans Kühn.*

65. Ces neuf personnalités étaient: *J. von Crone, Dr. E. Kolisko, E. Leinhas, Johanna Mücke, Dr. O. Palmer, Dr. Fr. Rittelmeyer, Dr. C. Unger, W. Wachsmuth, L. Werbeck.*

66. *Albert Steffen*: 1884-1963, poète suisse. Deuxième président de la Société Anthroposophique Universelle de 1923 à 1925 ; premier président de 1925 à 1963 ; cofondateur de l'hebdomadaire «Das Goetheanum» et directeur de la section des Belles Sciences.

67. *Louis Werbeck*: 1879-1928, responsable de la branche Pythagore de Hambourg à partir de 1917 ; membre du comité directeur de la société nationale allemande en 1923. Auteur du livre : «Les adversaires chrétiens et scientifiques de Rudolf Steiner et de l'Anthroposophie réfutés par eux-mêmes». (non trad.).

68. *Hans Büchenbacher*: 1887-1977 ; membre actif de la Société

Anthroposophique à Munich et à Stuttgart à partir de 1920, à Dornach à partir de 1935.

69. *Carl Unger*: «Éléments d'histoire du mouvement anthroposophique», voir annexe II du présent volume.

70. *Ernest Lehrs*: 1894-1979, scientifique. Maître d'école Waldorf de Stuttgart.
Marie Röschl-(Lehrs): 1890-1969; professeur de langues anciennes à l'école Waldorf. Responsable de la section des jeunes au Goethéanum de 1924 à 1931.
René Maïkowski: réprésentant des étudiants à l'union pour le travail universitaire anthroposophique (Stuttgart).
Wilhelm Rath: 1897-1973; écrivain, enseignant puis agriculteur en 1930; secrétaire de la «Société Anthroposophique Libre» proposée par Rudolf Steiner.
Jürgen von Crone: 1887-1978; membre de la Société Théosophique en 1907; en 1923, médiateur entre l'ancienne et la nouvelle génération.
Moritz Bartsch: 1869-1944; enseignant, président du groupe de Breslau de la Société Anthroposophique.
Johann Gottfried W. Schröder: 1870-1942; responsable de la branche de Brême.

71. *Matthieu* 28, 20.

72. *Friedrich Nietzsche*: «Ainsi parlait Zarathoustra» IV[e] partie.

73. *Dr. Walter Johannes Stein*: 1891-1957; professeur d'histoire à l'école Waldorf de Stuttgart; 1923-1928 au comité directeur de la société nationale allemande; en Angleterre par la suite. Il avait présenté le dernier exposé sur l'union pour le travail universitaire anthroposophique le 26 février, du point de vue des jeunes du milieu universitaire qui voulaient connaître l'anthroposophie. *Ernst Lehrs* poursuivit ces interventions le lendemain matin en parlant du «mouvement de la jeunesse et de l'anthroposophie». L'exposé qui suivit fut celui de *Louis Werbeck* sur «les forces adverses». Le second exposé du *Dr. Stein* sur «les adversaires» n'eut lieu que le dernier soir, le 28 février.

74. L'inflation était alors près d'atteindre son plus haut niveau.

Ouvrages de Rudolf Steiner disponibles en langue française

Editions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II
Vérité et Science
Philosophie de la Liberté
Nietzsche, un homme en lutte contre son temps
Chronique de l'Akasha
Le Congrès de Noël. Lettres aux membres
Les degrés de la connaissance supérieure
Goethe et sa conception du monde
Théorie de la connaissance de Goethe
Des énigmes de l'âme
Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie: L'homme et sa recherche spirituelle
La vie entre la mort et une nouvelle naissance
Histoire occulte
Réincarnation et Karma
Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI
Un chemin vers la connaissance de soi
Le seuil du monde spirituel
Les trois rencontres de l'âme humaine
Développement occulte de l'homme
Le calendrier de l'âme
Métamorphoses de la vie de l'âme

Eveil au contact du moi d'autrui
Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie
Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments
Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie
Connaissance. Logique. Pensée pratique
Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent
Fondements de l'organisme social
Economie sociale
Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Education, un problème social. Education des Educateurs
Pédagogie et connaissance de l'homme
Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie

Pédagogie curative
Psychopathologie et médecine pastorale
Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit
Physiologie occulte
Médecine et science spirituelle
Thérapeutique et science spirituelle
L'Art de guérir approfondi par la méditation
Santé et maladie

Lumière et matière

Agriculture: fondements de la méthode biodynamique

Le christianisme et les mystères antiques
Entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature
Forces cosmiques et constitution de l'homme. Le mystère de Noël
Macrocosme et microcosme
L'apparition du Christ dans le monde éthérique
Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie: Kalevala – Songe d'Olaf Asteson – L'âme russe
Lucifer et Ahriman
Centres initiatiques
Mystères: Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne
Mystères du Seuil
Théosophie du Rose-Croix
Christian Rose-Croix et sa mission
Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art
L'art à la lumière de la sagesse des mystères
Le langage des formes
Essence de la musique. Expérience du son
Nature des couleurs
Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques
L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du Serpent vert

Goethe: Le Serpent vert, Les Mystères
Bindel: Les nombres, leurs fondements spirituels
Biesantz/Klingborg: Le Goethéanum: l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture
Raab: Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner
Klockenbring: Perceval
Mücke/Rudolf: Souvenirs: R. Steiner et l'Université populaire de Berlin 1899–1904
Floride: Les Rencontres humaines et le Karma
Streit: Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

Répertoire des œvres écrites de Rudolf Steiner disponibles en langue française (1983)

1. Introduction aux œuvres scientifiques de Gœthe, (1883–1897) partiellement publiées dans Gœthe: Traité des Couleurs et Gœthe: La Métamorphose des Plantes. (T)
2. Une Théorie de la connaissance chez Goethe (1886). (EAR)
3. Goethe, père d'une esthétique nouvelle (1889). (T)
4. Vérité et Science (1892). (EAR)
5. Philosophie de la Liberté (1894). (EAR)
6. Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895). (EAR)
7. Goethe et sa conception du monde (1897). (EAR)
8. Mystique et Esprit moderne (1902). (épuisé)
9. Le Christianisme et les mystères (1902). (EAR)
10. Réincarnation et Karma. Comment le Karma agit
11. Théosophie (1904). (T)
12. Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation (1904). (T)
13. Chronique de l'Akasha (1904). (EAR)
14. Les degrés de la connaissance supérieures (1905). (EAR)
15. L'Education de l'enfant à la lumière de la science spirituelle (1907). (T)
16. Science de l'Occulte (1910). (T)
17. Quatre Drames-Mystères (1910–1913). Ed. bilingue. (T)
18. Les Guides spirituels de l'Homme et de l'Humanité (1911). (EAR)
19. Le Calendrier de l'Ame (1912). Edition bilingue. (EAR)
20. Un chemin vers la connaissance de soi (1912). (EAR)
21. Le seuil du monde spirituel (1913). (EAR)
22. Douze Harmonies zodiacales (1915). Edition bilingue, (T)
23. Des énigmes de l'âme (1917). (EAR)
24. Noces chymiques de Christian Rose-Croix (1917). (EAR)
25. 13 Articles sur la Tripartition sociale (1915–1921) dans le volume: «Fondements de Organisme social». (EAR)
26. L'Esprit de Goethe (1918). (EAR)
27. Fondements de l'organisme social (1919). (EAR)
28. Autobiographie (1923–1925). (EAR)
29. Directives anthroposophiques (1924–1925). (T)
30. Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. En collaboration avec le D[r] Ita Wegman (1925). (T)

(EAR): Editions Anthroposophiques Romandes, Genève
(T): Editions du Centre Triades, Paris

Extrait de la table des matières

Perte du Goethéanum.
Mouvement de rénovation religieuse.
Formation de jugement.
Développement de l'anthroposophie
en tant que société.
Recherche d'un nouveau mode de
connaissance.

Vivre le destin du temps.
Aliénation et souffrance.
Anthroposophie «conscience de l'humanité».

Deux maux de l'humanité moderne:
crainte du suprasensible et
faiblesse de volonté.

Mouvement de la jeunesse.
Forces formatrices de communauté:
langue et souvenirs communs.
L'éveil au contact d'autrui.

Elément de fraternité, une condition à
la connaissance des mondes spirituels.

Formation de communauté à partir du culte
et formation de communauté par
l'éveil au contact du Moi d'autrui.
Dangers du fanatisme verbal.

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT